

UNIVERSITY OF CAPE COAST

PHENOMENE DU MELANGE DES CODES PARMIS LES ETUDIANTS
FANTIPHONES DE L'UNIVERSITE DE CAPE COAST

BY

BABA HARUNA

THESIS SUBMITTED TO THE DEPARTMENT OF FRENCH, FACULTY OF
ARTS, UNIVERSITY OF CAPE COAST IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE
REQUIREMENTS FOR AWARD OF MASTER OF PHILOSOPHY DEGREE IN
FRENCH

CLASS NO. _____	
ACCESSION NO. 233942	
CAT. CHECKED	FINAL CHECK

AUGUST, 2008

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CAPE COAST

DECLARATION

Candidate's Declaration:

I hereby declare that this thesis is the result of my own original work and that no part of it has been presented for another degree in this university or elsewhere.

Candidate's Signature: Bharuna Date: 24-02-09

Name: BABA HARUNA

Supervisors' Declaration:

We hereby declare that the preparation and presentation of this work was supervised in accordance with the guidelines on supervision of thesis laid down by the University of Cape Coast.

Principal Supervisor's Signature: [Signature] Date: 27/02/2009
Name: D. D. KUUPOLE (PROF.)

Co-Supervisor's Signature: [Signature] Date: 27-02-09
Name: ALEXANDER KWAWU (MR.)

ABSTRACT

This research examines the nature of Fanti-English code-mixing among Fanti-speaking students of the University of Cape Coast. It intended to find out the specific matrix language of the code mixed discourse of these students and the effects of this matrix language on the Fanti language as used by the population. The research questions and hypotheses were formulated around this problem.

The data collection tools were questionnaires, observation and interviews. While the questionnaires were used to gather self-reports about language use among students, the observation enabled data to be gathered in natural, spontaneous contexts. The interviews were part of an experiment to find out whether Fanti-English bilingual students could control the recourse to English lexical and grammatical elements in their discourse in Fanti under controlled conditions, and the extent to which this control was feasible.

A total of eleven volunteers, made up of undergraduate and postgraduate students from the Faculties of Arts, Science and Education, were selected for the interviews as focal participants.

Data consisting of code-mixed utterances were analysed using the comparative method within a hybrid framework.

The results showed that code-mixing among the target population is composite: embedded language (English) elements were active at the lemma level and projected their own slots independently of their Fanti equivalents, which are, in many cases, incongruent with the English content morphemes. This situation contributes to the composite matrix language underlying the phenomenon. It also inhibits access to Fanti content morphemes during spontaneous speech. Finally, it restricts bilinguals' ability to control code-mixing.

It was recommended that a review of the existing English-only policy be done in order to rectify the imbalance in the attention given to the various languages in the educational set-up. Further, a modified version of the grammar-translation method at the primary school level should be considered.

REMERCIEMENTS

Nos premiers remerciements s'expriment à l'endroit du Professeur Domwin D. KUUPOLE, notre superviseur principal. Malgré ses plusieurs engagements pédagogiques et administratifs, il a eu le temps et la patience de lire et corriger minutieusement notre travail

Nous tenons à remercier notre superviseur adjoint, M. Alexander KWAWU. Il a eu la patience de travailler avec nous, et d'offrir des suggestions et des conseils qui ont amélioré le travail.

Nous n'oublierons pas de reconnaître la contribution de M. Edem K. BAKAH qui a accepté volontiers de parcourir la première ébauche du rapport complet. Nous apprécie ses efforts d'autant plus qu'il suit actuellement un programme très chargé en tant que doctorant. Mawu ne eyra wo !

Nous savons particulièrement gré au docteur Evershed K. AMUZU, du Language Centre, University of Ghana pour avoir mis à notre disposition ses documents particuliers. En sus de cela, il nous a prodigué des conseils et des explications des concepts que je trouve encore inestimables.

Le Docteur Dora F. EDU-BUANDOH nous a allégé la tâche de collecte des données. C'est elle qui a personnellement distribué et ramassé les questionnaires auprès des étudiants dans son groupe de Communicative Skills. Elle nous a aussi donné libre accès à sa documentation considérable, y compris sa thèse de Ph. D. Auntie Dora, medze Nyame da wo ase!

Nous remercions le Professeur Emérite Carol MYERS-SCOTTON de l'University of South Carolina de n'avoir pas hésité à nous envoyer un chapitre de son ouvrage le plus récent. Ce soutien nous a vraiment été indispensable.

Nous ne pouvons oublier les participants, étudiants qui, en dépit des pressions de la vie estudiantine, nous ont accordé une partie de leurs temps. Leur participation nous a offert un aperçu profond de la nature composée de mélange des codes. Nous sommes particulièrement obligé aux onze qui ont participé aux interviews, surtout à Adzo qui passait des moments difficiles au moment de sa participation.

Merci à M. Kofi NYAN, Secrétaire-Adjoint au Secrétariat Universitaire de l'UCC, parce qu'il n'a pas refusé. Uncle Kofi, Meda wo ase.

Merci au Docteur Luciano M. BULBER, le chef du département, pour son encouragement et ses conseils paternels; aux professeurs du Department of French, et à Uncle Tony. A Dada et Mama, notre gratitude la plus sincère parce que, malgré tout, vous avez cru.

Enfin, aux autres membres de notre famille, surtout aux deux personnes les plus spéciales dans notre vie, nous disons:

YEDA HOM ASE O! NYAME NYHIRA HOM KESENARA

DEDICACE

A ma famille : Les présents, Les partis et Les prochains. A ceux qui crurent en moi.

TABLE DES MATIERES

DECLARATION	ii
ABSTRACT	iii
REMERCIEMENTS	v
DEDICACE	vii
LISTE DE FIGURES	xii
LISTE D'ABREVIATIONS	xiii
INTRODUCTION GENERALE	1
Situation Linguistique au Ghana	1
Rôle des Langues Ghanéennes	2
Statut de l'Anglais	5
Problématique	9
Questions de Recherche	9
Hypothèses	10
Justification du Choix du Sujet	11
Objectifs	12
Délimitation du Champ d'Etude	12

Définition des Termes	13
Annnonce du Plan	20
CHAPITRE UN : CADRE THEORIQUE ET TRAVAUX ANTERIEURS	22
Introduction	22
Contraintes d'Equivalences et du Morphème Libre de Poplack	23
Contraintes Structurales de Gumperz	25
Modèles de Myers-Scotton et Jake	26
Modèle MLF	27
Modèle du Niveau Abstrait	33
Modèle 4-M	38
Travaux Antérieurs	45
Conclusion partielle	67
CHAPITRE DEUX : METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	69
Introduction	69
Population	69
Instruments de Collecte de Données	70

Comportement des Etudiants lors des Entretiens	73
Limitations de l'Etude	74
Cadre Général de la Collecte de Données	76
Conclusion partielle	78
CHAPITRE TROIS : PRESENTATION ET ANALYSE DES DONNEES	79
Introduction	79
Types de Composantes dans le Mélange de Codes Fanti- Anglais	85
La Composante Mixte	88
L'Ilot LM	94
L'Ilot LI	96
Le Morphème LI Isolé	106
La Composante LI Multimorphémique	111
La Nature des Composantes Mixtes	117
Le Nom Anglais dans la Composante Mixte	118
Le GN Mixte Sujet	119
Le GN Mixte Complément	122
Le Circonstant Mixte	126

Le GN LI Nu	128
Le Verbe Anglais dans le Mélange de Codes Fanti-Anglais	131
Le Verbe Transitif Anglais dans la Composante Mixte	132
Le Verbe Intransitif Anglais dans la Composante Mixte	140
Les Constructions Mixtes : les Copules	143
Les Conjonctions <i>But</i> et <i>Because</i>	150
Conclusion partielle	155
CHAPITRE QUATRE : VALIDATION DES HYPOTHESES ET IMPLICATIONS PEDAGOGIQUES	156
Introduction	156
Validation des Hypothèses	156
Implications Pédagogiques	158
Conclusion Partielle	160
CONCLUSION GENERALE	162
REFERENCES	166
APPENDICE A : QUESTIONNAIRE	175
APPENDICE B : INTERVIEW	179

LISTE DE FIGURES

2.1 Classification des Morphèmes	41
4.1 Tableau de Réponses à la Question 10c	84
4.2 Tableau de Réponses à la Question 9	85
4.3 Tableau de Types de Composantes d'origine Anglaise	86

LISTE D'ABREVIATIONS

- 1ps, 2ps, 3ps première, deuxième, troisième personne du singulier
- 1pl première personne du pluriel.
- ACIP. alternance codique intra-propositionnelle
- CC. complément circonstanciel
- COD. complément d'objet direct
- COI. complément d'objet indirect
- Comp. complétive
- Cond. conditionnel (mode)
- Déict. déictique
- Dét. déf. déterminant défini
- Emph. emphase, emphatique
- Fut. futur
- GN groupe nominal
- GV groupe verbal
- Impér. impératif (mode)

Indéf.déterminant indéfini
Intens.intensifiant
Interro. morphème interrogatif
LI.langue insérée
LM.langue matrice
Masc.masculin
MLFmatrix language frame
Nég.....négation
Non-prés. morphème du non-présent (aussi nonprés.)
Perf. aspect perfectif
Poss.déterminant possessif
Prét.....prétérit
Prog. progressif (aspect)
Rel.pronom relatif
Subjonc.subjonctif

INTRODUCTION GENERALE

La Situation Linguistique du Ghana

Le Ghana est un pays multilingue (Sosu, 1992 ; Amuzu 2005a ; Edu-Buandoh, 2006). La population comprend plus de 44 groupes linguistiques (Adjabeng, 1980), qui parlent 79 langues (Akosa, 2005 ; Gordon, 2005) ou environ 70 langues (Leclerc, 2005). Dans cet ensemble typiquement africain (cf. Kédrébeogo, 2000), il en existe trois langues d'origine étrangère, à savoir, l'anglais, le fulfulde et le haoussa. Nous avouons que ces chiffres sont toujours sujets à discussion car Edu-Buandoh (ibid.) considère que le fanti, tout comme l'asante-twi et l'akwapem, est une langue distincte à l'intérieur du groupe linguistique akan. D'autres (Akosa, ibid., Gordon, ibid., Leclerc, ibid.,) veulent voir l'akan comme une « langue parapluie » à multiples variantes, vu qu'il existe des degrés variables d'intercompréhension entre les locuteurs de quelques variétés. Nous partageons la position d'Edu-Buandoh.

On dénombre, parmi toutes ces langues, quatre qui ont plus d'un million de locuteurs : l'akan, l'ewe, le brong et l'anglais, et dix-huit dont les effectifs de locuteurs n'atteignent pas même dix mille. Le groupe akan est de loin le plus répandu dans le pays, parlé par plus de 50 % de la population (Leclerc, 2005). Edu-Buandoh (2006) cite un chiffre de 44% de la population comme des locuteurs natifs de l'akan.

Leclerc (ibid.) note que l'akan

« sert de langue véhiculaire dans tous les marchés et la plupart des commerces importants ; elle fait office de langue religieuse dans la plupart des régions. » (sic)

Bien que l'akan soit la langue la plus répandue dans le pays, il n'a pas été promu au statut de langue officielle, comme il a été fait au swahili (au Kenya et en Tanzanie), et au zoulou et au xhosa (en Afrique du sud). Quelques raisons sont avancées par Leclerc (2005) qui écrit que

Cette langue reste fragmentée en plusieurs variétés dialectales, chacune ayant sa propre orthographe et ses particularismes locaux. De plus, plusieurs Ghanéens estiment que l'Akan, à l'instar des autres langues nationales, est mal adapté aux exigences du monde moderne, en particulier dans les domaines scientifique, technique et économique.

Sur le statut de l'akan, Edu-Buandoh (2006) trouve que

« Unlike English, which is the official language of Ghana, Akan, though spoken by a large population, is not a national language, and has not been used in the print media in recent years. »

Pour ce qui est des autres langues, Amuzu (2000) nous fournit deux chiffres représentant l'éwé (13%), et le dagaare et le dagbani qui ensemble donnent 15,9%. Ces trois autres langues, en tant que langues frontalières, ont des locuteurs non ghanéens vivant en dehors du Ghana. D'après cet auteur, les locuteurs des quatre langues constituent 73% de la population ghanéenne.

Rôle des Langues Ghanéennes

La plupart des langues nationales ne sont pas des langues écrites. Elles servent de moyens de communication orale. Ce sont principalement des langues dont l'emploi est limité à des ethnies, voire aux membres de quelques maisonnées. Deux exemples du groupe sont le dompo (Williamson & Blench,

2000, cité par Edu-Buandoh, 2006) et l'adangbe (ou l'adantonwi, à distinguer du dangme.) (Gordon, 2005).

Face à cette multitude de langues, le gouvernement a sélectionné onze langues et les a promues pour l'enseignement scolaire, les programmes d'alphabétisation fonctionnelle des adultes et la diffusion dans les médias électroniques. Pour la promotion des langues indigènes, le gouvernement se sert de deux organes principaux : le Ghana Institute of Linguistics, Literacy and Bible Translation, ou GILLBT (établi en 1951 pour développer des manuels et des documents en langues ghanéennes : Edu-Buandoh, 2006) et le Ministère de l'Education Nationale.

Ces onze langues sont enseignées dans les écoles jusqu'au niveau tertiaire et dans le programme d'alphabétisation mentionné déjà. D'ailleurs, elles sont diffusées sur les chaînes télévisuelles et radiophonique nationales. Nous les rencontrons dans des programmes comme « Adult Education » et « Showcase ».

Les autres langues en dehors de ce groupe «fortuné » se développent quand même, notamment sous l'égide du GILLBT. Cet organisme d'origine chrétienne se fixe la mission de convertir surtout les Ghanéens non anglophones du nord au christianisme (Akosa, 2005; Edu-Buandoh 2006). Au cours de trois décennies, l'Institut a décrit et donné forme à une trentaine de langues minoritaires. Il traduit régulièrement soit le Nouveau Testament, soit la Bible entière, en ces langues-là, afin de permettre aux chrétiens qui n'ont pas d'accès aux littératures en anglais ou en d'autres langues comme le ga ou l'éwé, « de lire la Parole de Dieu (la Bible) dans leur propre langue ».

Selon Amuzu (2000), les langues ghanéennes assurent la communication dans les réunions des partis politiques et des syndicats, aux tribunaux de droit commun, dans l'administration locale et à l'école primaire. A cette liste, nous ajoutons les campagnes électorales et les sermons dans les églises, surtout dans les zones rurales. Si ces langues ne se voient confié aucun rôle officiel, elles occupent par contre une position très importante au sein des relations interpersonnelles. D'abord, les langues ghanéennes sont des indices d'identité. Souvent, elles lient les locuteurs à leurs racines et à leurs groupes ethniques. Mais il est aussi vrai que beaucoup de Ghanéens sont multilingues, en particulier, parmi les ethnies minoritaires et dans les melting-pots urbains. Naturellement, même les multilingues s'identifient soit avec la langue de leur père, soit avec celle de leur mère, à condition qu'ils les connaissent, jamais avec les autres langues de leur bagage linguistique, même s'ils grandissent parlant une langue première autre que celles-là. Même ceux qui sont des bilingues soustractifs exhibent ce comportement. Amuzu (2000 :73, 74) juge que

...bien des gens, qui sont bilingues ou non, se sentent très attachés à leurs communautés et à leurs cultures régionales. Il n'est pas rare de voir des parents qui sont à même d'user couramment de l'anglais ou d'une des langues ghanéennes, mais qui communiquent avec leurs enfants dans la langue régionale, celle du père ou de la mère.

Il continue par dire que attachement à la langue d'origine est tellement fort dans certaines communautés qu'au cas où les parents ont des langues maternelles différentes, ou à cause des exigences professionnelles, ils vivent en dehors de leurs villes ou villages d'origine, la langue régionale jouit d'une réelle prééminence.

Il est donc clair que les langues ghanéennes ne jouent presque aucun rôle officiel ; leurs rôles se situent plutôt aux niveaux véhiculaire et communautaire. En ce qui concerne l'éducation, elles sont reléguées au second plan, étant facultatives au-delà du niveau JSS.

Statut de l'Anglais

Si aucune des langues n'est langue officielle ni langue nationale au Ghana, l'anglais, en revanche, jouit pleinement de ce statut. En effet, l'anglais est officiellement (et pour le peu des Ghanéens scolarisés qui ne parlent qu'une langue locale) la langue seconde. D'après Voegelin et Voegelin (1977), Gordon (2005), Leclerc (2005), l'anglais a environ un million de locuteurs au Ghana qui en usent uniquement comme langue seconde. Leclerc ajoute, à juste titre, que ces locuteurs font preuve d'une compétence très variable. Bien que nous n'ayons pas les statistiques de la situation actuelle, nous croyons que le nombre d'Anglophones ghanéens, c'est-à-dire, les citoyens du Ghana qui sont capables de communiquer en anglais, dépasse un million depuis 1977 quand Voegelin et Voegelin ont fait cette estimation, étant donné que les recensements nationaux n'incluent pas de données sur le comportement linguistique de la population. Nous émettons cette opinion car, depuis lors, la population a augmenté d'abord, et puis les gouvernements successifs ont fait des tentatives de promouvoir l'accès à l'éducation formelle, par exemple la Réforme de 1987 et la Free Compulsory Universal Basic Education (FCUBE). Par conséquent, plus de Ghanéens sont anglophones maintenant mais toujours de compétence très variable.

Au niveau institutionnel, l'anglais remplit toutes les fonctions d'une langue officielle. Il sert de langue d'instruction pour le niveau secondaire et au-delà. Les seuls cours où l'anglais n'a pas ce statut sont les cours de langue étrangère et ceux de langue ghanéenne.

En 2002, le Ministre de l'Education a déclaré l'anglais la langue d'instruction à tous les niveaux de l'éducation formelle (Daily Graphic, 2002-05-17 :1, 3). Le Ministre a expliqué que les langues maternelles s'acquièrent au foyer et dans d'autres cadres informels, aussi leur apprentissage /acquisition ne devait-il pas constituer l'objet d'une formalisation quelconque. L'enseignement-apprentissage de l'anglais reçoit beaucoup plus d'attention que celui des langues nationales. Au District de Komenda-Edina-Eguafo-Abirem, l'anglais est enseigné pour entre six et huit périodes par semaine, soit 4 à 5,3 heures de contact. En comparaison, le fanti, la langue nationale recommandée par le Service de l'Education Nationale, ne reçoit que trois périodes (deux heures de contact) par semaine. En fait, cet arrangement bascule l'apprentissage-enseignement des langues en faveur de l'anglais, car comme nous l'avons noté ailleurs, toutes les autres matières sont enseignées en anglais. Ceci crée une situation où tous les concepts sont développés en anglais chez l'apprenant, sans que les mêmes concepts soient développés en langue nationale.

L'anglais est également privilégié dans les autres aspects de la vie publique des Ghanéens. Il est la langue unique de la Presse. Il n'y a pas actuellement de journal ni magazine diffusé en langue locale, comme nous informe Edu-Buandoh

(2006). Les médias électroniques, c'est-à-dire, les chaînes de la télévision (privées et publique), les stations FM et la radio nationale en font grandement usage.

En ce qui concerne le droit juridique, la Constitution de la 4^e République elle-même est publiée en anglais, comme celles d'antan. Nous admettons que quelques tentatives ont été faites pour vulgariser des versions abrégées en quelques langues locales. Les Cours et les tribunaux supérieurs usent aussi de l'anglais dans les adjudications. Au Parlement, malgré le fait que l'anglais n'est pas une condition nécessaire pour un législateur, les débats sont menés en anglais ; les actes sont promulgués aussi en anglais. Le statut privilégié de l'anglais n'est partiellement qu'un vestige du colonialisme. Selon Edu-Buandoh (2006:41),

...the motivation to perceive English as a very important language in Ghanaian schools and even in the entire community could not be attributed to only the need for students to perform well in language skills. In addition, there is little room for doubt that the country's colonial and postcolonial history played a role.

Owiredu (1964:142) émet une opinion semblable, soulignant que :

The need for English as a compulsory second language in Ghana rests on the fact that it is necessary in a country where the national language(s) is not a world language with a well-developed technological, cultural vocabulary and literature. Its adoption makes familiarity with the world easy. It affords an access to world history, news, arts, sciences and technology....

En fait, la majorité de l'élite scolarisée n'affichait que du mépris à l'égard de beaucoup de l'héritage africain, surtout la religion, mais aussi les us et coutumes, à un degré moins prononcé, les langues ; ils embrassaient plusieurs aspects de la culture occidentale, y compris la langue anglaise.

Les Nkrumah, les Danquah, et les Grant, leaders anti-colonialistes farouches appartenaient à ce groupe-là. La classe politique actuelle, issue grosso modo de ce groupe, est héritière de la culture pro-occidentale. Même les anticolonialistes les plus engagés n'ont pas réussi à en sevrer la corde ombilicale (Edu-Buandoh, op.cit.)

Il est actuellement l'heure pour la mondialisation de perpétuer le statut favori de l'anglais. C'est le cas non seulement au Ghana, mais encore dans les autres anciennes colonies anglophones et ailleurs. La mondialisation, les agences financières mondiales, la puissance politico-économique américaine et l'importance grandissante de l'Inde font que 49% de la population mondiale parle anglais comme langue maternelle, langue seconde et/ou étrangère (cf. Fishman, 1972).

Enfin, le choix d'une des langues locales comme langue officielle se heurte à des difficultés de résistance ainsi qu'à celles d'ordre linguistique (Owiredu, 1964, Amuzu 2000). Face à une situation pareille, l'anglais paraît l'option attrayante, apte à déjouer les conflits et à résoudre les problèmes linguistiques et logistiques.

Somme toute, l'anglais, langue étrangère à l'origine, doit sa position de privilège à une conjonction de plusieurs facteurs : le colonialisme, les problèmes qui entravent le choix d'un substitut local, les fonctions officielles et informelles de l'anglais et enfin, la mondialisation.

Problématique

L'anglais jouant les rôles énumérés ci-dessus (Amuzu, 2000 ; Edu-Buandoh, 2006), il est logiquement la variété haute avec tout le prestige, dans une situation diglossique. L'ensemble des langues/ dialectes nationaux sont relégués au second plan : ce sont les variétés basses, démunis du prestige. La dominance de l'anglais dans tous les aires de la vie empêche le plein essor du fanti chez les scolarisés fantiphones. La question de base qui se pose alors est quel impact le code-mixing chez les étudiants fantiphones produit sur leurs répertoires linguistique et sociolinguistique en fanti. Nous tenterons de vérifier le type de mélange de codes dont il s'agit, et la fréquence des items anglais dans les discours tenus en fanti. Encore, nous chercherons à étudier les paramètres sociolinguistiques qui servent soit de contraintes, soit de facilitateurs pour la réalisation du type de mélange.

Questions de Recherche

En vue de mener une recherche ciblée, nous nous proposons des questions qui serviront de soubassement pour notre entreprise.

Wardough (1992:108) émet cette opinion:

Conversational code-mixing is not just a haphazard mixing of two languages brought about by laziness or ignorance or some combination of these. Rather, it requires conversants to have a sophisticated knowledge of both languages and to be acutely aware of community norms. These norms require that both languages be used this way so that conversants can show their familiarity or solidarity.

Si le mélange de codes n'est pas "haphazard" (aléatoire),

1. Quelle est la nature du mélange de codes chez les étudiants fantiphones de l'université de Cape Coast ?
2. Quels sont les facteurs linguistiques qui déterminent le mélange de codes chez les étudiants bilingues en fanti et anglais ?
3. Quel impact le mélange akan-anglais a-t-il sur les répertoires linguistiques anglais et fanti chez les étudiants ?

Ce sont ces trois questions de base qui serviront d'indices dans notre étude du phénomène et nous espérons y trouver des réponses précises quand nous serons arrivé au terme de la recherche.

Hypothèses

Dans une situation multilingue, telle la nôtre, les langues qui se frôlent s'influencent les unes les autres. Souvent, cette influence est unidirectionnelle.

Sur ce point, considérons Dixon (1997 :22) :

If two languages are of equal prestige in a community, there is likely to be bilingualism in both directions (e.g. German and French in Luxemburg). But if language X has particular prestige —as the language of the ruling class, or the language of culture (?)—then speakers of Y will acquire some competence in X, but speakers of X are unlikely to understand or speak Y. in this case, Y will change to become more like X and not the reverse.

Il s'explique davantage que:

Another factor concerns the kinds of items that are available to be borrowed. If group A comes into contact with group B and A has certain artefacts, customs and activities that B lacks, then B is likely to borrow the names of these from A. (Generally, the group with the greatest prestige will be the one with the most new things and the non-prestige language will borrow from it...But when the prestige language is an invader, it may borrow terms from the indigenous languages for local flora, fauna and artefacts,.... (p. 24).

Ces citations nous servant de plongeur, nous proposons ces hypothèses générales :

1. Le mélange de codes chez les fantiphones scolarisés serait du type composé. C'est-à-dire que les morphèmes et le cadre morphosyntaxique abstrait d'une proposition bilingue proviennent de plus d'une des langues impliquées.
2. Le mélange de codes naîtrait d'une inadéquation d'accès au vocabulaire fanti chez les sujets parlants qui auraient néanmoins la compétence morphosyntaxique du locuteur natif en fanti.

Les efforts qui seront déployés au cours de cette enquête seront motivés en fonction de ces deux hypothèses : nous chercherons soit à les valider, soit à les infirmer.

Justification du Choix du Sujet

Ayant décortiqué des ouvrages de la sociolinguistique par des auteurs comme Wardaugh (1992), Baylon (1996), Hudson (1999), et Yule (2000), surtout sur les résultats des langues en contact et sur le bilinguisme, nous avons constaté immédiatement que ces phénomènes sont présents dans notre environnement. Encore, rien que dans cette année, il y a eu au moins une lettre, publiée dans le « Daily Graphic », dans laquelle l'auteur se plaint des effets néfastes perçus de la prépondérance de l'anglais sur nos langues locales. Ces facteurs sont ce qui nous ont stimulé à choisir ce sujet, vu que :

- La situation linguistique du pays est celle des langues en contact ;

- Parmi les couches scolarisées au-delà du niveau primaire, il existe un bilinguisme soustractif où la langue « étrangère » supplante les langues maternelles, (Edu-Buandoh, 2006).

Nous le jugeons indispensable d'examiner le mélange de codes fanti-anglais afin d'évaluer la nature de l'effet du phénomène sur le fanti.

Objectifs

La présente étude a deux visées, l'une psycholinguistique, l'autre sociolinguistique :

- de mener une enquête sur la nature du mélange de codes fanti-anglais dans une situation de diglossie interlinguale ;
- de déterminer l'impact exact de la langue étrangère (l'anglais) sur la langue locale (le fanti).

Le deuxième objectif est rendu nécessaire par le fait que la langue exogène, l'anglais, s'identifie avec une communauté linguistique presque mondiale, et donc, l'influence dans le sens inverse serait minimale.

Délimitation du Champ d'Etude

Nous aurions voulu mener une étude sur le phénomène du mélange de codes dans toutes les langues et variantes de l'akan. Cependant, étant donné que l'akan est un groupe à multiples langues et variantes, couvrant une partie majeure du Ghana du sud, et que les locuteurs (natifs et non natifs) constituent une grande majorité de la population ghanéenne, nous ne pourrions couvrir le phénomène du mélange de codes dans toutes les interactions dans toutes les variétés du groupe akan. D'ailleurs, les diverses variétés de l'akan ont de grandes similarités

grammaticale, phonologique, lexicale et pragmatique. Pour ces raisons, nous croyons que le mélange de codes akan-anglais se manifeste de la même manière, plus ou moins. De surcroît, une recherche au niveau doctoral a été menée par Forson sur le mélange/ alternance codique en akan en 1979. Nous ne voulons pas que notre recherche soit un fac-simile de celle de Forson.

Nous ne pourrions jamais étudier le mélange de codes dans toutes les langues du groupe akan. Nous allons, par conséquent, nous borner à l'étude du phénomène et de ses ramifications au sein du fanti, usité par les étudiants de l'Université de Cape Coast.

Définition des Termes

Le contact des langues : selon Weinrich (1970 :1),

« Deux (ou plus de deux) langues sont censées être en contact si elles sont employées par les mêmes personnes. L'individu employant les langues est donc le lieu du contact. » (Notre traduction).

Nous employons ce terme ci-après et dans ce sens, et dans le sens que le lieu du contact est toute la communauté linguistique bilingue en anglais et en fanti.

Le bilinguisme/le multilinguisme : Pour Weinrich (1970), le bilinguisme, c'est la pratique d'emploi alterné de deux langues, et les personnes impliquées sont bilingues. Il le distingue ainsi du multilinguisme qu'il définit comme la pratique d'emploi alterné de trois langues ou plus. Cette distinction semble être épousée par Hudson (1999 : 51) qui écrit que :

« [We start with code-switching] which is the inevitable consequence of bilingualism (or, more generally, of multilingualism). »

Nous préférons l'approche adoptée par Lyons (1995 :281) qui propose une approche autre que des définitions étymologiquement motivées, déclarant que :

«...and henceforth I will use bilingualism to refer to multilingualism as well...»

Tabouret-Keller (1969) prend une position voisine dans la définition citée dans Baylon (1996 :146) :

Par bilinguisme ou plurilinguisme, il faut entendre le fait général de toutes les situations qui entraînent un usage généralement parlé, et dans certains cas écrit, de deux ou plusieurs langues par un même individu ou un même groupe. « Langue » est pris ici dans un sens très général et peut correspondre à ce qu'on désigne communément comme un dialecte ou un patois.

Nous allons employer les termes bilinguisme et multilinguisme et, le cas échéant, plurilinguisme de façon interchangeable, à l'instar de Tabouret-Keller. Plus précisément, nous employons le terme bilinguisme anglais-fanti pour indiquer l'usage des deux langues par (un membre de) la communauté linguistique bilingue dans les deux systèmes.

Les linguistes et les didacticiens de langues ont identifié plusieurs types de bilinguisme selon quelques critères. Nous nous penchons sur Dabène (1994) quant au traitement des types. Le premier critère, c'est l'optique de considération. Par ceci, on identifie le bilinguisme individuel, où l'individu acquiert ou apprend des langues et les parle ; et le bilinguisme communautaire, où deux langues ou plus sont utilisées, sans que tous les membres fassent nécessairement preuve du bilinguisme individuel. Dire qu'une communauté est bilingue, selon Stern (1994), c'est dire que certains membres sont bilingues et d'autres, monolingues.

Le deuxième critère repose sur les modalités d'acquisition langagière. On distingue des «modalités concomitantes » et des «modalités successives » d'acquisition des différentes langues. Dans le premier cas, les langues sont acquises simultanément dès la petite enfance. On parle ici de bilinguisme précoce. Ceci s'oppose au bilinguisme tardif, où l'individu ayant acquis la langue première, apprend une ou des autre(s) langue(s). Tel est le cas de plusieurs Africains scolarisés. Ils acquièrent leurs langues premières au foyer et apprennent les langues officielles (à savoir, l'anglais, le français, le portugais, etc.) et d'autres langues étrangères à l'école. Mais, bien des fois, l'Africain scolarisé est et précocement bilingue et tardivement bilingue : il acquiert deux ou trois langues avant la scolarisation, et apprend d'autres lors de celle-ci.

La troisième distinction porte sur le critère de maîtrises comparées des systèmes. Les compétences de l'individu dans chacune des langues sont examinées isolément et comparées. A la suite de cela, on identifie le bilinguisme équilibré (*ambilingualism* ou *balanced bilingualism* chez Stern, 1994), où le bilingue maîtrise les langues à un niveau égal, et le bilinguisme dominant, où les compétences sont asymétriques. Dabène (1994) élargit la comparaison à des compétences particulières. Le bilinguisme actif réfère à une situation où l'individu fait usage des langues dans la production (pour parler et écrire), ainsi que pour écouter et lire, c'est-à-dire, la réception; le bilinguisme passif ou d'intellection se réalise quand une des langues n'est maîtrisée qu'au niveau de la compréhension (la réception). Le bilinguisme technique décrit l'usage des connaissances d'une des langues dans des domaines spécialisés.

Les relations entre les systèmes constituent encore un critère de classement. Ervin et Osgood (1954, 1965), employant ce critère conjointement avec l'univers cognitif de l'individu, ont dégagé deux types de bilinguisme : le bilinguisme coordonné et le bilinguisme composé. Le type coordonné (*co-ordinate bilingualism* chez Stern) renvoie à la situation d'un individu où « les termes équivalents d'une langue à l'autre renvoient à des unités conceptuelles différentes » (Dabène, 1994). Ceci veut dire qu'à chaque langue correspond un univers sémio-culturel. Il y a autant d'univers culturels que des langues dans le répertoire cognitif du bilingue. Stern (op.cit.) explique que l'intériorisation se fait dans des « mondes » différents. Son affirmation cadre bien avec le bilinguisme dû à la scolarisation, commun en Afrique sub-saharienne. Les enfants apprennent les langues officielles d'origine étrangère à l'école, après avoir acquis leurs langues maternelles au foyer. Cette sorte de bilinguisme représenterait le type « idéal ».

Le type composé (ou compound bilingualism) représente un état où les différentes langues font référence à un même univers, et selon Stern (1994: 298), le sens d'une des langues s'apprend au moyen d'une autre langue/des autres langues. Tel est le cas chez l'individu aux premiers stades du bilinguisme où il accède au sens d'une langue étrangère à travers la traduction dans la langue première ou une autre déjà connue. En effet, les psycholinguistes favorisaient une approche coordonnée à la perte d'une approche composée. Concluons cet examen avec le constat de Dabène (1994 :83-86) :

«...il semble par ailleurs certain que le sens d'un terme soit fortement dépendant de l'environnement immédiat de l'apprentissage.»

Le dernier critère à considérer concerne l'influence d'une langue sur l'autre. Plusieurs autorités, y compris Dabène (ibid.) et Filmore (1991), reconnaissent Lambert (1975) comme le concepteur du critère. Celui-ci distingue le bilinguisme additif et le bilinguisme soustractif. Le premier représente la situation où l'apprentissage d'une langue autre constitue un bénéfice supplémentaire pour l'apprenant sous forme d'un enrichissement cognitif. Dans cet état, la langue nouvelle s'intériorise sans qu'elle déplace ou remplace la (les) langue(s) ancienne(s). La situation du bilinguisme additif correspond aux cas où toutes les langues sont valorisées par l'entourage ou la société.

Le bilinguisme soustractif désigne le type dans lequel la langue apprise ultérieurement supplante la langue acquise premièrement. Dabène décrit ce phénomène comme « *une perte au niveau de développement cognitif* ».

Filmore (op.cit. :324) constate que

The phenomenon is a familiar one in the United States. It is the story of countless American immigrant and native children and adults who have lost their ethnic languages in the process of becoming assimilated into the English-speaking world of school and society.

L'une des conditions préalables du bilinguisme soustractif est que le milieu socioculturel prime la langue seconde sur la langue première ou dévalorise la langue première en faveur de la langue seconde. En Afrique, cette condition est de rigueur. Donc, l'apprenant s'adonne à la maîtrise de la langue officielle, négligeant ainsi sa langue première. La situation africaine n'est pas analogue à celle des immigrés aux Etats-Unis. Ici, chez nous, c'est la langue importée qui est promue aux dépens des langues nationales de diverses communautés linguistiques

des pays. Il arrive parfois que l'apprentissage scolaire de la langue première soit absent ou discontinu à un très bas niveau. Dans ce cas, tous les concepts appris aux niveaux avancés sont rappelés en langue seconde. Il y a au moins quelques bilingues ghanéens qui font preuve de cette sorte de rappel.

Il convient de conclure que c'est surtout le bilinguisme soustractif du type prévalent en Afrique qui nous intéresse le plus parmi tous. Mais à la différence du bilinguisme soustractif classique où l'oubli de la (des) langue(s) première(s) est (presque) complet, nous employons ce terme dans le sens d'une perte partielle des compétences dans cette (ou ces) langue(s), (le fanti) et une maîtrise supérieure de la langue apprise (l'anglais).

Fantiphone : dans ce document, se définit désormais comme quelqu'un qui est locuteur de n'importe quelle(s) variante(s) du fanti. Un tel individu est en mesure de former spontanément des discours oraux acceptables en fanti et d'en interpréter correctement. Que l'individu s'identifie comme Fanti n'est pas un sine qua non. Par extension, la communauté linguistique fantiphone se compose de l'ensemble des Fantiphones, comme identifiés à partir de la définition précédente. Cet ensemble comprend les Fanti de souche, ainsi que les autres Fantiphones dont l'origine n'est pas Fanti.

Le Mélange / l'Alternance des Codes : Ces deux termes sont sujets à la controverse, étant donné que les différentes écoles de pensée y conçoivent toute une gamme de phénomènes. Pour éviter la confusion qui en résulte, d'aucunes ont même élu de s'accrocher à un d'eux. Il est employé comme terme global pour désigner un ensemble de phénomènes discursifs hétéroclites. Pour d'autres,

comme celle de Muysken, elles se mettent au milieu en connaissance de cause. Ce dernier déclare (Muysken, 2000: 1):

I am using the term code mixing to refer to all cases where lexical items and grammatical features from two languages appear in one sentence. The more commonly used term code switching will be reserved for the rapid succession of several languages in a single speech event...

Quant à Downes (1998), il emploie code switching (alternance codique) comme un terme parapluie pour deux ou trois phénomènes : le code switching désigne une situation où un interlocuteur peut changer de codes entre énoncés (ou phrases), voire à l'intérieur des phrases (ou énoncés). Cette définition cadre bien avec l'orientation de Gumperz (1987: 59) pour qui

Conversational code switching can be defined as the juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems.

Il le distingue de la diglossie, dans laquelle l'alternation entre codes se fait selon la situation.

Myers-Scotton (2002 :3) se prononce sur la controverse ainsi :

Note that when referring to the use of two languages in the same clause, I use the term 'codeswitching', not 'mixing'...I think labeling such a phenomenon as 'mixing' has distinct disadvantages.

Elle (ibid.: 105) en identifie deux types distincts, à savoir :

i. Classic codeswitching (alternance classique) :

Classic codeswitching occurs when speakers have full access to the morphosyntactic frame of one of the participating languages (the source of the Matrix Language). Speakers also have enough proficiency in the other language (the Matrix language (sic)) either to (i) insert Embedded Language content morphemes into mixed constituents framed by the Matrix Language or(ii) produce well-

formed Embedded Language islands, (sic) or both (i) and (ii) (i.e., produce both mixed constituents and Matrix Language islands.

ii. Composite codeswitching (alternance composée)

... can be characterized as a phenomenon with morphemes from two languages within a bilingual CP and with abstract morphosyntactic frame derived from more than one source language.

Annonce du Plan

Cette partie porte sur le plan du reste du travail, qui serait divisé en quatre chapitres.

Le premier chapitre comportera une étude critique de la littérature disponible sur le sujet et aussi sur les notions annexes. Cette section sera précédée du cadre théorique où les théories choisies seront présentées en détail et discutées à fond avec une justification de leur choix.

La méthodologie du recueil des données sera le sujet du deuxième chapitre. Il traitera les instruments, les lieux de l'enquête, la population cible, le processus et les résultats d'échantillonnage, et les comportements des interviewés. En outre, il regardera, les problèmes rencontrés et le cadre général de la collecte des données. La discussion de tous ces aspects sera faite sur une toile de fond composée des principes de la recherche sociale, mais aussi des théories choisies.

Le troisième chapitre constituera la présentation et l'analyse des données, qui seront sous forme d'énoncés mixtes/ des discours mixtes. Nous prévoyons les classer selon l'insertion d'items anglais. Ces derniers seront aussi classés selon leur nature et selon le degré de conformité entre eux et leurs équivalents fanti.

Le chapitre quatre regardera notre interprétation des diverses données à la lumière des hypothèses et des questions de recherche. Il contiendra, en outre, les retombées didactiques des découvertes ainsi que les recommandations pour des remédiations possibles.

La conclusion générale comprendra une vue d'ensemble du travail. Elle se clôturera avec quelques suggestions à l'égard de zones d'ombre ayant besoin de plus de recherche.

CHAPITRE UN

CADRE THEORIQUE ET TRAVAUX ANTERIEURS

Introduction

Dans ce chapitre, nous comptons construire un fondement théorique en deux parties. La première consistera d'un cadre conceptuel composé de trois points de vue théoriques : les contraintes d'équivalences et de morphème libre de Poplack ; les contraintes structurales de Gumperz, et les modèles de Myers-Scotton. La deuxième sera composée d'une étude critique de quelques ouvrages liés à l'étude du mélange de codes.

Weinrich (1970 : 73) condamne le mélange de codes (ou l'alternance codique intraphrastique) dans les termes suivants :

"The ideal bilingual switches from one language to the other according to appropriate changes in speech situation (interlocutors, topics, etc.), but not in an unchanged speech situation and certainly not within a single sentence."

Aux yeux de Weinrich donc, ce qui est dénommé couramment *alternance situationnelle* est acceptable. Par contre, *l'alternance métaphorique* et *l'alternance intraphrastique* sont inacceptables, illégitimes et à éviter parce que ce sont des comportements déviants.

Weinrich, (ibid. :74) avoue à propos du mélange de codes que

"The whole problem (sic) has hardly been explored".

Faisant l'écho de Weinrich, Labov (1971:457) prend pour exemple ce fragment discursif :

"...You know, it's nothing to be proud of, por que yo no estoy proud of it. As a matter of fact, I hate it."

et remarque que:

"So far... no-one has been able to show that such rapid alternation is governed by any syntactic rules or constraints, and we therefore must describe it as the irregular mixture of two distinct systems. (ibid.)"

Nous pouvons conclure que Weinrich et Labov croyaient toute explication théorique du phénomène impossible. Par la suite, des concepteurs ont proposé des théories qui cherchent à rendre compte du mélange de codes, contrant ainsi le point de vue de Labov et de Weinrich. Nous allons donc examiner certaines de ces théories, celles de Poplack, les théories de Gumperz et enfin, les concepts de Myers-Scotton, et établir dans quelle mesure elles pourraient nous aider dans l'analyse de nos données.

Contraintes d'Équivalences et de Morphème Libre de Poplack

Contrairement à ce que pensaient Weinrich et Labov, Poplack, (1978,1980, 2001) par exemple, a formulé une théorie en deux parties qui explique le mélange de codes d'un point de vue structural. Les deux contraintes de Poplack gouvernent la participation des éléments en provenance de diverses langues au mélange de codes. La contrainte d'équivalences (equivalence constraint) postule que :

[the] equivalence constraint states that switched sentences are made up of concatenated fragments of alternating languages, each of which is grammatical in the language of its provenance... The boundary between adjacent fragments occurs between the constituents that are ordered in the same way in both languages, ensuring the linear coherence of sentence structure without omitting or duplicating lexical content. (Poplack, 2001:2)

Les éléments de chacune des langues doivent être acceptables selon la grammaire de cette langue-là. Ces éléments sont enchaînés de la même manière dans la phrase mixte que dans la phrase monolingue. C'est-à-dire que les grammaires des langues impliquées doivent être semblables l'une à l'autre. Cette implication est renforcée par la deuxième partie du postulat : la jonction des éléments se situe là où les grammaires permettent cette jonction. En d'autres termes, l'ordre syntaxique de la phrase mixte entière suit les deux grammaires.

La contrainte de morphème libre (*the free morpheme constraint*) postule que:

« *Codes may be switched after any constituent, provided that constituent is not a bound morpheme* » (Poplack, 1980: 585).

Cette contrainte semble exclure la combinaison d'un morphème lié d'une langue et d'un morphème libre de l'autre ou même de deux morphèmes liés de deux langues différentes. Par exemple, un radical verbal français ne peut pas participer au mélange de codes anglais-français avec les suffixes verbaux anglais car les deux sont des morphèmes liés.

Poplack classe tous les cas qui vont à l'encontre de ces contraintes sous l'emprunt spontané (*nonce borrowing*).

Nous croyons qu'il y a lieu de disputer certains aspects de ces contraintes. D'abord, les grammaires des langues impliquées dans le mélange de codes ne doivent pas nécessairement être identiques avant qu'elles ne participent au mélange. Si nous acceptons le *nonce borrowing* comme alternative valable dans ce genre de cas, nous ne parlerions jamais de mélange codique quand nous avons

affaire à l'insertion d'éléments d'une langue européenne (l'anglais ou le français par exemple) dans des matrices formées par des langues nigéro-congolaises (le fanti ou le yoruba). Les grammaires de ces deux familles sont complètement différentes, donc il est évidemment impossible de parler de mélange dans ces situations. En adoptant ces contraintes, nous espérons prouver qu'elles ne s'appliquent pas dans toutes les combinaisons.

Contraintes Structurales de Gumperz

Gumperz (1987) formule d'autres contraintes structurales pour rendre compte du mélange de codes. Il reconnaît que :

« although most instances of switches coincide with sentence boundaries, there are also a number of cases where phrases that form part of what on linguistic grounds count as higher level constructions are contrasted » (op. cit., 86).

Il ajoute que:

Clearly, if code switching is meaningful, it must be subject to some form of linguistic regularity and we should be able to isolate instances of switching which for linguistic reasons are not meaningful (op. cit., 87).

Gumperz formule une contrainte du groupe nominal comme suit:

« Any noun phrase can be switched [...], except the nonemphatic pronoun [he] which is clearly unacceptable throughout » (loc.cit.).

Il offre, sous forme d'illustration, l'exemple suivant :

My Uncle Sam from San José is the oldest.

Pour ce groupe nominal, il propose des substituts commençant du plus naturel au moins acceptable : *My Uncle Sam, *My uncle, *That one, **He.*

Le nombre d'astérisques indique le caractère inacceptable d'un élément comme substitut. Selon Gumperz, les groupes nominaux marqués d'un astérisque sont moins inacceptables que *he*, marqué de deux astérisques.

Nous n'avons jamais rencontré de cas où le groupe nominal entièrement composé d'éléments anglais, les déterminants y compris, se combinent avec un groupe verbal dont le noyau est un verbe fanti. Ceci s'oppose aux provisions de ces 3 contraintes. De plus, les pronoms anglais (*he, she, etc.*) ne commanditent pas les verbes fanti. Ces contraintes vont nous aider dans l'analyse éventuelle de nos données. En appui aux autres modèles, elles vont expliquer pourquoi certaines combinaisons groupe nominal-groupe verbal sont permises, alors que d'autres combinaisons ne sont pas permises.

Modèles de Myers-Scotton et Jake

Ils comportent trois modèles : le modèle *Matrix Language Frame*, le modèle du niveau abstrait (Abstract Level model) et le Modèle 4-M. Ces modèles se fondent sur le morphème qui, selon Myers-Scotton, est employé avec deux acceptions. Quand le terme réfère aux procédures qui précèdent la réalisation de surface, il désigne les lemmes, les items lexicaux abstraits dans le lexique mental. C'est l'acception métaphorique. Pourtant, le terme peut référer à des phénomènes de surface : ce sont les morphèmes réels. Puisque les deux sens nous sont valables, ils s'appliqueront au terme tout au long de ce mémoire. Nous allons tracer ces modèles dans cette section.

Modèle MLF

Ceci renvoie à la théorie qui postule que l'alternance codique intraphrastique et intrapropositionnelle (ou l'ACIP) se déroule dans un cadre conceptuel, construit largement par des processus sémantiques et morphosyntaxiques en provenance de l'une des langues impliquées. Cette langue s'appelle la langue matrice (*matrix language, LM*). L'autre (ou les autres) langue(s) s'appelle(nt) la (ou les) langue(s) insérée(s) (*embedded language(s), LI*) (Myers-Scotton 1993). La langue matrice n'est qu'un terme pour le cadre morphosyntaxique abstrait de tout énoncé, monolingue ou bilingue (Myers-Scotton, 2002). La langue matrice peut ressembler à une des langues impliquées dans le mélange de codes, surtout quand la morphosyntaxe des projections de complétive paraît suivre les règles grammaticales d'une des langues qui participent à la construction dudit cadre. Cependant, la langue matrice n'est ni cette langue-là, ni aucune langue précise (cf. Myers-Scotton, 2002).

Il y a trois prémisses qui forment la base de ce modèle. La première postule qu'au cours de la production langagière bilingue, un cadre se construit. « Cadre » ici signifie une configuration avant la réalisation superficielle et comprend des spécifications pour l'ordre morphémique et des directions pour la réalisation des morphèmes de système (*system morphemes*). La deuxième postule que des hiérarchies clés dans l'application des procédés de construction du cadre contraignent la sélection des langues dans les énoncés mixtes. Ces hiérarchies sont celles entre les morphèmes de contenu et les morphèmes de système d'une part, et d'autre part entre la langue matrice et la langue insérée en tant que

participants au mélange de codes. Une troisième prémisse (Myers-Scotton, 2002) postule que les procédures morphosyntaxiques de toutes les langues participant au mélange de codes sont toujours en marche, bien que celles de la langue matrice soient beaucoup plus actives.

Le lemme, c'est la partie non-phonologique de l'information lexicale d'un élément linguistique, comprenant des informations sémantique, syntaxique et, parfois des aspects de l'information morphologique (Levelt, 1989). Ce lemme existe sous forme d'une abstraction dans le lexique mental du locuteur. Levelt (1989:162) note que :

« Lemmas are the driving force behinds the speaker's construction of the surface structure. It is in the lemmas of the mental lexicon that conceptual information is linked to grammatical function. »

Le lemme fournit donc des directions syntaxiques qui forment le produit fini tout au long du processus de production. Les lemmes de la LM et ceux de la LI contribuent à former le cadre pour certaines composantes mixtes dans l'ACIP composée.

Le modèle MLF reconnaît trois types de composantes : la composante mixte, l'îlot LM et l'îlot LI. La composante mixte comprend des morphèmes et de la LM et de la LI. Le prototype en contiendrait un seul morphème de contenu LI inséré dans un cadre d'un nombre de morphèmes LM. Par contre, les îlots comportent exclusivement des morphèmes d'une seule langue, la LM ou la LI. Les îlots suivent la morphosyntaxe de la langue d'origine des morphèmes.

La théorie se fonde sur l'hypothèse de la LM : dans la construction des composantes mixtes (LM+LI), la LM en fournit le cadre morphosyntaxique à l'un

des stades initiaux. C'est-à-dire qu'après la sélection des morphèmes de contenu LI au niveau du lemme, les morphèmes de système LM pertinents forment un cadre dans lequel le morphème de contenu LI est inséré (Myers-Scotton, 1993). (Nous emploierons *morphème de contenu* et *morphème de système* en faisant abstraction de toute autre nomenclature) A l'issue de cette hypothèse, deux principes se produisent.

Le principe de l'ordre morphémique postule que l'ordre des morphèmes à l'intérieur d'une composante mixte (LM+LI) sera celui de la LM. Le principe du morphème de système stipule que dans les composantes mixtes, tous les morphèmes de système *qui entretiennent des relations grammaticales externes à la composante de base* (le morphème de contenu LI) proviendront de la LM. Le principe de l'ordre morphémique peut ne pas s'appliquer en cas de la parution simultanée de plus d'un morphème LI. Les morphèmes de système dont il s'agit ici sont ceux qui existent parce qu'ils ont des relations grammaticales avec des éléments autres que celui dont ils constituent le cadre.

Myers-Scotton (1993 : 83) note que

« Evidence indicates that the Morpheme Order Principle holds categorically when a single lexeme CS form is present...whenever there is a clash between the morpheme order of the M[atrix] L[anguage] and the E[mbedded] L[anguage] in ML+EL constituents, ML order prevails. »

Myers-Scotton (op. cit.) établit la différence fonctionnelle et notionnelle entre le morphème de système et le morphème de contenu selon trois critères identifiés et employés par Jake et Myers-Scotton (1992). Ces critères, mutuellement exclusifs, sont :

- (a) +/- quantification
- (b) +/- donateur de rôle thématique
- (c) +/- récepteur de rôle thématique

La quantification des catégories syntaxiques est la fonction déictique générale des items lexicaux tels que, tous les déterminants, les adverbes et d'autres catégories syntaxiques telles que, les quantificateurs (tout, chaque), les adverbes et les morphèmes de temps et d'aspect verbaux. Ces items, qui ont la caractéristique [+quantification], sélectionnent des individus ou événements spécifiques au lieu des autres. Les morphèmes verbaux sélectionnent un tel cadre temporel (le présent) plutôt qu'un tel autre (le futur ou le passé).

Les catégories qui ne sont pas des quantificateurs sont des morphèmes de contenu potentiels. Celles qui sont soit donateurs de rôle thématique, soit récepteurs de rôle thématique s'identifient comme des morphèmes de contenu. Le rôle thématique (ou thêta) réfère aux relations sémantiques plus spécifiques entre la plupart des verbes (et quelques prépositions) et leurs arguments. Les donateurs prototypiques de rôle thématique sont la plupart des verbes, mais aussi quelques prépositions. Les récepteurs de rôle thématique sont typiquement les noms, les adjectifs et les pronoms (mais pas les clitiques). Tout autre élément lexical qui tombe en dehors de ces classes est un morphème de système, comme *faire* et *être*.

Le modèle MLF comprend un modèle de production langagière qui décrit la construction du cadre principalement pour les composantes mixtes, mais aussi pour les autres composantes monolingues (les îlots), voire à l'interaction

monolingue. Il y a des étapes qui correspondent à quatre niveaux psycholinguistiques distincts.

La première étape (niveau conceptuel) : le locuteur prend des décisions concernant ses intentions communicatives. Il sélectionne les lemmes des morphèmes de contenu qui sont aptes à véhiculer ses idées. C'est le niveau de la représentation du message. C'est aussi à ce niveau que les décisions socio-pragmatiques sont prises qui détermineront si le code sera mixte ou monolingue au cours de l'interaction. Ces décisions socio-pragmatiques ne regardent que les locuteurs qui ont un très bon accès au lexique mental des langues qu'ils parlent.

La deuxième étape (niveau fonctionnel) : ceci concerne la construction du cadre (frame), dans lequel les morphèmes de contenu seront insérés. Ce cadre est construit des morphèmes de système normalement en provenance de la LM. La LM est la langue la plus active. En d'autres termes, la LM, c'est la langue d'activité ou de saillance élevée au niveau psychique. Cette saillance est déterminée à partir d'un recensement des morphèmes des langues impliquées. La fréquence relative des morphèmes d'un échantillon discursif des types d'interaction dans lesquelles le mélange de codes se manifeste détermine cette différence. La langue avec le nombre plus élevé de morphèmes équivaut idéalement à la LM ; l'autre langue à la LI. A cette étape, le locuteur sélectionne les lemmes des morphèmes de système LM qui répondent à ses spécifications conceptuelles.

La troisième étape : les lemmes qui opèrent au niveau fonctionnel envoient des informations au *formulator* (le centre de traitement dans le cerveau qui dirige

les opérations morphosyntaxiques à ce niveau). Ce centre active les procédures d'encodage grammatical. Selon le modèle MLF originel, cette activation s'applique uniquement aux « spécialistes » de grammaire LM qui composent le cadre. Ces procédures établissent les spécifications de la LM pour les morphèmes de système pertinents, bien que les morphèmes de système n'occupent leur place que très près de la surface (l'énoncé).

La construction ayant commencée, le traitement en parallèle des morphèmes de contenu peut commencer. Ces morphèmes de contenu peuvent provenir, soit de la LM, soit de la LI, appelés par les lemmes LM ou les lemmes LI respectivement. Selon le modèle originel, les morphèmes de contenu LI occupent les espaces projetés par les lemmes de morphèmes de contenu LM. Mais, selon Amuzu (2005a), le lemme du morphème de contenu LI projette son propre espace dans l'énoncé, que son équivalent LM occupe le même espace ou non. En outre, les morphèmes de contenu LI non-conformes à leurs équivalents LM sur trois niveaux abstraits (à savoir, le niveau de la structure lexico-conceptuelle, le niveau de la structure prédicative-argumentative et le niveau des configurations de réalisation morphologique) ne paraîtront pas dans les composantes mixtes suivant l'hypothèse du blocage : dans les composantes mixtes, un filtre bloque tout morphème de contenu LI non-conforme à son équivalent LM sur trois niveaux abstraits de sous-catégorisation (Myers-Scotton, op. cit.). La conformité (*congruence*) se définit comme suit : deux entités (catégories linguistiques) sont conformes l'une à l'autre si elles se correspondent à l'égard des qualités pertinentes. Si un morphème de contenu LI a pour équivalent un morphème de

système LM, le morphème LI est bloqué par la LM. Le morphème de contenu LI est aussi empêché de figurer dans une composante mixte par la LM si ce morphème LI n'est pas conforme à son équivalent LM en termes d'attribution des rôles thématiques. Nous épousons la position d'Amuzu parce que certains morphèmes de contenu anglais sont employés dans les composantes mixtes sans qu'ils soient conformes à leurs équivalents fanti. Selon l'hypothèse du blocage, ces morphèmes anglais ne devraient pas paraître du tout. Le fait de leur parution valide l'optique d'Amuzu (et, par extension, la nôtre). Nous allons maintenant examiner les points essentiels du modèle du niveau abstrait, car il est aussi important pour l'analyse de nos données.

Modèle du Niveau Abstrait

Ce modèle regarde les aspects psycholinguistiques de la production langagière sous le mélange de codes. En fait, le modèle MLF, conçu uniquement pour l'ACIP classique, ne peut pas rendre compte de tous les phénomènes résultant du contact des langues. Le modèle du niveau abstrait se propose d'étayer ce modèle-là. Il facilite la détermination de conformité suffisante (*sufficient congruence*) vis-à-vis du mélange de codes. D'ailleurs, il donne une explication de la nature du cadre morphosyntaxique servant de base des propositions bilingues qui se produisent. La prémisse majeure qui sert de fondement du modèle est que tous les lemmes dans le lexique mental comprennent trois niveaux de structure lexicale abstraite. Ces niveaux renferment toutes les informations grammaticales nécessaires requises pour la réalisation de surface d'un item lexical. Les niveaux, évoqués déjà, sont :

- Le niveau de la structure lexico-conceptuelle, qui porte les caractéristiques sémantico-pragmatiques. Ce niveau est central à l'ensemble des éléments sémantico-pragmatiques convenables à une intention préverbale que veut véhiculer le locuteur ;
- Le niveau de la structure prédicative-argumentative, concernant les liens entre les donateurs de rôles thématiques, c'est-à-dire, la plupart des verbes et certaines prépositions, et les arguments qu'ils commanditent dans des unités des structures propositionnelles ;
- Le niveau des configurations de réalisation morphologique, c'est-à-dire, les éléments lexicaux et les ordres des composantes requis par les contraintes de grammaticalité (la bonne formation) pour la réalisation de surface.

La structure lexico-conceptuelle est la plus proche des intentions préverbales de l'énonciateur. Myers-Scotton et Jake (2001:125) suggèrent que:

« pre-verbal intentions in the conceptualizer activate language-specific feature bundles at the interface between the conceptualizer and the mental lexicon. These bundles are mapped onto entries in the mental lexicon (lemmas) as lexical-conceptual structure. »

Au niveau de la structure prédicative-argumentative, la structure thématique est convertie aux relations grammaticales. Dans une langue donnée, ce niveau facilitera la conversion de l'agent au sujet et d'un bénéficiaire à un objet interne (*internal object*). Quant au niveau des configurations de réalisation morphologique, c'est le lieu où les relations grammaticales sont réalisées dans les

configurations de surface. Il comprend l'ordre morphémique et la morphologie de l'accord.

Concernant le mélange de codes classique, ce modèle abolit la nécessité pour la conformité totale entre les morphèmes de contenu LI et leurs équivalents LM pour que ces items LI puissent apparaître, complètement intégrés, dans les composantes mixtes. L'intégration complète d'un item LI isolé dans un cadre morphosyntaxique LM dépend de la vérification à tous les niveaux, y compris le niveau essentiel de la structure lexico-conceptuelle, pour la conformité suffisante entre ce morphème LI-là et son équivalent LM (Myers-Scotton, 2002). D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que ce morphème-là ait un homologue dans la LM qui est un vrai morphème : il peut être ce qu'on appelle *Generalized Lexical Knowledge*, spécifique à la LM et présente dans le lexique mental. Myers-Scotton (op. cit. : 97, 98) note, à l'égard de la question de conformité, que :

However, this does not mean that the Embedded Language content morpheme is totally congruent with the Matrix Language counterpart—just sufficiently congruent so that the features they encode will satisfy the requirements of the Matrix Language frame...But not complete congruence; otherwise there will be no need for it at all.

Pour ce qui est de l'ACIP composée, le modèle du niveau abstrait en offre une explication basée sur le fait que le contenu de chaque niveau abstrait est susceptible de changer. Dans les composantes mixtes, il est possible d'avoir l'isolement à un niveau (ou plus) d'un morphème de contenu LI et la recombinaison de ce morphème-là avec des niveaux abstraits d'une autre langue (LM). Ces processus sont représentés par le niveau lexical abstrait qui sous-tend

un élément donné avec sa forme de surface entière dans une langue. Quand ces deux processus se produisent ou quand les locuteurs produisent des structures mixtes dont la source abstraite provient de plus d'une langue, la LM est dite composée. L'ACIP composée est liée à la convergence. Le terme « convergence » ici veut dire l'influence qu'exerce une langue sur une autre. Le phénomène est motivé par des relations socio-politiques asymétriques entre les langues impliquées : la langue moins dominante étant la langue (plus) influencée. La convergence décrit aussi l'origine des modifications aux phénomènes de surface, par exemple l'absence des morphèmes normalement requis et le changement d'ordre des mots. D'après le modèle, il y a convergence quand le cadre morphémique d'une projection de complétive bilingue provient d'une LM composée. Le postulat en est que ce processus commence dans le lexique mental du moment où les lemmes sous-tendant les morphèmes de contenu de l'ancienne langue secondaire (la LI dans le mélange de codes) sont activés comme les lemmes des morphèmes de contenu de la langue primaire (la LM) le sont. Ainsi, à cause de l'isolement et la recombinaison des morphèmes de contenu LI, les structures de surface auxquelles ils participent sont projetées par des niveaux de structures lexicales abstraites hybrides. La convergence affecte d'abord les morphèmes de contenu et les morphèmes de système précoces qui les soutiennent. Les morphèmes de contenu de l'ancienne LM montreraient l'influence de la LI dans leurs structures lexico-conceptuelle et prédicative-argumentative. Par là, les lemmes LM sont affectés par ces effets abstraits-là. Donc, la LI peut modifier les conditions de grammaticalité et d'acceptabilité dans les structures prédicative-

argumentative et des configurations de réalisation morphologique. Cette modification mène à l'emprunt structural : les morphèmes de surface participent au cadre morphosyntaxique.

Les pratiquants du mélange classique ont plein accès au cadre morphosyntaxique d'une des langues (source de la LM). Ils ont assez de compétence dans l'autre langue (la LI) pour insérer les morphèmes de contenu dans des cadres morphosyntaxiques LM ou/et former des îlots LI (Myers-Scotton ; 2002.). Par contre, une LM hybride ou composée implique nécessairement le mélange de codes composé :

Composite codeswitching occurs in such phenomena as language attrition and shift...when speakers—because of psycholinguistic or sociopolitical factors — do not have full access to the morphosyntactic frame of the participating language that is the desired source of the Matrix Language...The result is that a composite Matrix Language frames the resulting bilingual CP. Thus in effect, composite codeswitching necessarily entails convergence. (Myers-Scotton; op. cit., 105).

Ici, nous aimerions rejeter la difficulté d'accès au cadre morphosyntaxique comme la *seule* condition/ cause de l'alternance codique composée. Les locuteurs peuvent bien avoir plein accès à la morphosyntaxe de la langue prévue comme source de la LM, mais *perdre le plein accès au lexique* de cette langue. Il en résultera d'abord que les morphèmes de contenu de la LI apparaîtront spontanément et plus fréquemment dans les composantes mixtes que d'ordinaire, et ensuite que la population entière dont il s'agit perdra progressivement conscience et emploi de la majorité des morphèmes de contenu de la LM : il s'agira donc d'une *convergence lexicale* plutôt qu'une *convergence*

morphosyntaxique. Vu de cette optique, la notion de l'ACIP composée se prouve plus applicable à notre cas. Il convient de signaler que cette approche a été déjà adoptée par Amuzu (2005b). Dans la section suivante, nous allons exposer les grands traits du modèle 4-M qui complète le cadre théorique où se situera l'analyse des données.

Modèle 4-M

Le modèle 4-M, élaboré par Myers-Scotton et Jake (2000a, 2000b, 2001), approfondit l'opposition morphème de système-morphème de contenu en identifiant trois sous-types de morphème de système, d'abord, et en expliquant comment les quatre types de morphème sont activés aux différents stades de la production langagière. La raison d'être du modèle repose sur les caractéristiques formelles de chaque type de morphème. L'activation différentielle des morphèmes est expliquée à travers l'hypothèse d'accès différentiel (*Differential Access Hypothesis*), postulée comme suit :

Relevant information in the lemmas supporting surface-level morphemes does not all become salient at the same level of language production. Information supporting content morphemes and early system morphemes is salient in the mental lexicon, but information about late system morphemes does not become salient until the level of the formulator, when larger constituents are assembled (Myers-Scotton, 2002:78; 2005:268).

La classification de tous les types de morphèmes se réalise selon trois critères :

[+/- conceptuellement activé], [+/- donateur/ récepteur de rôle thématique] et [+/- recherche de l'information sur sa forme en dehors de sa projection maximale immédiate], (en anglais, [+/-conceptually activated], [+/-thematic role assigner or

receiver], [+/-looks outside its immediate maximal projection for information about its form]).

De ces critères, les quatre types de morphème s'identifient nettement : le morphème de contenu, le morphème de système précoce (*early system morpheme*), le morphème de système tardif jointif (*bridge late system morpheme*) et le morphème de système tardif externe (*outsider late system morpheme*).

Seuls les morphèmes de contenu sont donateurs/ récepteurs de rôle thématique, comme nous l'avons déjà vu sous le modèle MLF. Les morphèmes de système ne sont ni donateurs ni récepteurs de rôle thématique. Le critère [+/-conceptuellement activé] regarde la saillance des lemmes des morphèmes au cours de la production langagière. Les lemmes des morphèmes de contenu et ceux des morphèmes de système précoces, liés conceptuellement aux premiers, sont saillants au niveau du lemme : ces morphèmes encodent les intentions communicatives du locuteur.

Les lemmes des morphèmes de contenu sont directement élus par les intentions communicatives du locuteur. Par contre, le lemme du morphème de système précoce est indirectement élu par le morphème de contenu (Myers-Scotton, 2002, d'après Levelt, 1989, et Bock et Levelt, 1994).

Le morphème de système précoce dépend d'abord du morphème de contenu auquel il est attaché pour sa forme sonore et visuelle. Il dépend encore des caractéristiques sémantico-pragmatiques spécifiques du morphème de contenu. Mais le morphème de système précoce influence aussi le morphème de contenu en y ajoutant d'autres informations sémantico-pragmatiques. La

détermination, la personne, le pluriel et quelques prépositions dans des locutions verbales sont des morphèmes de système précoces.

Les morphèmes de système tardifs ont la caractéristique [-conceptuellement activé] : leurs lemmes ne sont pas ne sont pas liés aux intentions communicatives du locuteur et, donc, ne sont pas saillants au niveau du lemme. Puisqu'ils ne sont ni donateurs ni récepteurs de rôle thématique non plus, les deux classes des tardifs s'opposent sur le critère [+/-cherche de l'information sur sa forme en dehors de sa projection maximale immédiate]. Alors que les tardifs externes dépendent des éléments syntaxiques au-delà de leur projection maximale pour leur forme, les tardifs jointifs ont la caractéristique [-cherche de l'information sur sa forme en dehors de sa projection maximale immédiate] : ces tardifs jointifs ne dépendent de rien pour leur forme. Le fonctionnement en est précisé par Myers-Scotton (2005:269) :

« ...Bridge system morphemes connect content morphemes to each other without reference to the properties of a head. »

Ils sont « appelés » quand les configurations grammaticales exigent des morphèmes pareils pour qu'une projection maximale soit complète. Les jointifs intègrent des éléments ou des mini-structures isolés en un tout dans une projection maximale. Les externes cherchent de l'information sur leur forme en dehors de leur projection maximale externe. En d'autres termes, ils dépendent d'un élément à l'extérieur de leur projection maximale immédiate. Cet élément (morphème réel ou métaphorique) les « appelle » et leur donne la forme. Les informations dont dépendent les externes ne sont accessibles qu'au cours de la construction des

composantes plus extensives telles que les projections de complétives ou les groupes flexionnels (*inflectional phrases*).

Les lemmes des morphèmes de système tardifs et les spécifications pour leurs espaces se trouvent dans le lexique mental, comme les autres lemmes. Mais ils deviennent saillants au niveau du *formulator*, activés à ce niveau quand les lemmes des morphèmes de contenu et des morphèmes de système précoces envoient des directions pour la construction des structures syntagmatiques ou syntaxiques. La projection des tardifs dépend de ces directions-là (Myers-Scotton, 2002). Le diagramme suivant illustre cette répartition morphémique :

Classification des Morphèmes

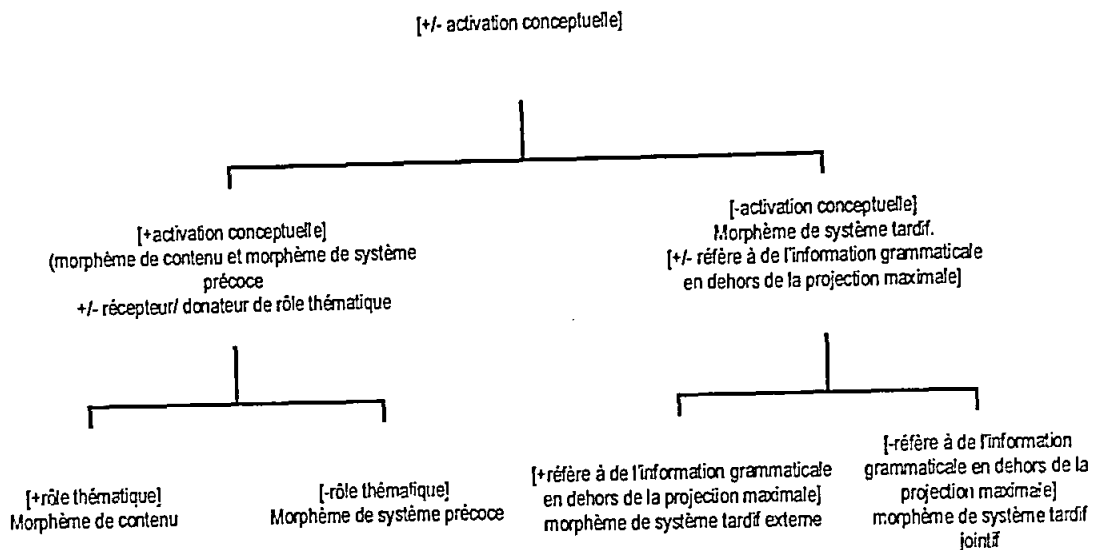


Figure 2.1. Classification des morphèmes selon l'Hypothèse d'Accès

Variable (Source : Myers-Scotton, 2002 : 74)

Il arrive qu'une même forme phonétique (ou graphique) peut représenter, soit plusieurs morphèmes à la fois, soit de différents morphèmes dans des

circonstances différentes. Cette propriété est liée à la polysémie et à l'homonymie. La même combinaison de sons peut représenter un morphème de contenu dans un emploi et un morphème de système précoce dans un autre. Le morphème réel *-s* de l'anglais en est un exemple. Cette représentation, attachée à un morphème de contenu nominal, est un morphème de système précoce ; le même morphème ajouté à un morphème de contenu verbal devient un morphème de système tardif externe : sa présence ou absence dépend d'information en dehors du groupe verbal. Ce *-s* fait partie d'un morphème métaphorique d'accord sujet-verbe du présent de l'indicatif qui comprend aussi des morphèmes zéro. *Of* est un jointif dans les syntagmes nominaux, mais c'est un précoce dans les locutions verbales comme *think of* ou *smell of*. Les verbes sont parfois multimorphémiques, encodant plusieurs morphèmes à la fois. Les synonymes de *être* offrent les meilleurs exemples. *Paraître*, *sembler* et *devenir* renferment les morphèmes tardifs jointif et externe de la copule conjuguée au présent de l'indicatif. Ils y ajoutent le morphème [observation] dans les deux premiers cas et le morphème [changement] dans le troisième. Ainsi, il convient d'analyser la représentation de surface en termes de ses morphèmes abstraits afin de pouvoir cerner sa nature.

Le modèle 4-M est indispensable pour une explication plus approfondie du modèle MLF et, partant, de l'ACIP classique. Le classement des morphèmes selon leurs caractéristiques fonctionnelles sous le 4-M permet de prédire plus exactement la composition des composantes mixtes. Il aide aussi à préciser le principe du morphème de système. Rappelons-nous que ce principe stipule que

tout morphème de système qui entretient des relations grammaticales avec un élément en dehors de sa composante de base proviendra de la LM (Myers-Scotton, 1993). Le 4-M identifie ce type de morphème de système comme tardif externe. Par conséquent, les morphèmes de système tardifs externes confirment le principe sous le mélange classique.

Le code mixte permet la double morphologie dans certains cas. Le pluriel serait le plus susceptible à ce redoublement (Myers-Scotton, 2002). Le MLF conçoit la double morphologie comme une erreur, sans pour autant être à même de l'expliquer. La LM étant la source préférée des morphèmes de système, elle devrait fournir aussi le morphème du pluriel. Le scénario hypothétique en est que quand le locuteur active le lemme du nom LI, l'affixe du pluriel LI est automatiquement activé aussi (Myers-Scotton, 2002).

Sous le 4-M, les morphèmes de système précoces sont conceptuellement activés comme les morphèmes de contenu auxquels ils sont étroitement liés. Ainsi, ces morphèmes de système précoces sont saillants au niveau du lemme dans le lexique mental. L'hypothèse du morphème de système précoce rend compte de ce redoublement :

« Only early system morphemes may be doubled in classic codeswitching ». (Myers-Scotton, ibid. 93)

En effet, le morphème LI du pluriel peut être projeté avec un nom LI sans que le pluriel LM soit présent. Par contre, nous croyons que certains déterminants, les définis, les indéfinis et les démonstratifs par exemple, sont plus sujets au redoublement que le pluriel. Ce dernier est plus haut sur l'échelle de l'activation

conceptuelle que les autres. Il en résulte que les déterminants pourront se redoubler plus facilement que le pluriel. Pour leur part, les morphèmes de système tardifs sont saillants plus tard, disponibles au niveau du *formulator*. Pour cette raison, ils s'avèrent moins susceptibles d'être doublés dans une même composante.

Pour conclure cette discussion, nous avouons que les concepts et les modèles que nous avons choisis sont parfois compliqués et peu clairs par endroits. Nous estimons qu'ils permettront une analyse comparative de nos données et des conclusions appropriées. Les modèles de Myers-Scotton (le MLF, le Niveau Abstrait et le 4-M) ont été déjà employés par Amuzu (2005, 1998), Asilevi (2000) et une équipe de chercheurs de l'Université de Bangor (recherche en cours, 2005-2010), par exemple. Etant donné que les modèles de Myers-Scotton et Jake parlent des processus internes avant la réalisation de la structure de surface, et de la distinction classique-composée, ils vont nous permettre à analyser nos données en suivant cette distinction. Nous avons déjà signalé notre position sur les contraintes de Gumperz et de Poplack et en quoi elles pourront nous être utiles dans nos analyses. Ayant complété la première partie du fondement, passons maintenant à l'examen de quelques travaux portant sur le phénomène du mélange de codes au Ghana qui ont trait à notre étude.

Travaux Antérieurs

Ce sous-chapitre comprend une synthèse de quelques ouvrages pertinents d'origines ghanéenne et étrangère, qui traitent du mélange de codes (ou l'ACIP) et des phénomènes annexes. Dans un premier temps, nous examinerons le mélange de codes d'une perspective générale. Puis, nous considérerons quelques ouvrages portant sur les manifestations du mélange de codes et ses implications sur la scène linguistique du Ghana.

Avant de continuer, nous devons mettre à la lumière l'apparent désaccord en ce qui concerne la terminologie et exposer notre position sur ce conflit.

Yule (2000) et Muysken (2000) adoptent le terme *code-mixing*, traduit en français comme *mélange de codes*. Un terme beaucoup plus favori, c'est *code-switching* (alternance codique). Mais ce dernier peut aussi désigner d'autres phénomènes voisins. Donc, afin d'en préciser la référence, de divers auteurs et chercheurs le qualifient de *conversational* (Gumperz, 1987 ; Baylon, 1996), *intersentential* (Muysken, ibid.,) et *intraclausal* (Myers-Scotton, 1997, 2002). Pour sa part, Wardaugh (1992) garde le nom *mélange de codes* pour ce phénomène et réserve *l'alternance codique* pour les autres phénomènes (*situational et metaphorical code-switching*).

De notre part, nous préférons garder le terme *mélange de codes* tout en reconnaissant, le cas échéant, les multiples qualifications du terme *alternance codique* comme valables.

Le mélange de codes est généralement présent dans les communautés bi- ou multilingues (Gardner-Chloros, 1992 ; Wardaugh, *ibid.*). A notre entendement, la distribution de la pratique n'est pas uniforme à travers toutes les communautés ou même parmi les membres d'une même communauté. Plus une communauté fait preuve de bilinguisme, plus le mélange de codes est susceptible de se produire. Egalement, le degré du bilinguisme individuel influe sur la manifestation du mélange de codes chez l'individu. En d'autres termes, il existerait une corrélation positive entre le degré de bilinguisme et la fréquence de mélange de codes chez l'individu.

Gardner-Chloros (1983) trouve flou la distinction entre le *code-mixing* et le *code-switching* puisque, selon elle, la définition du *switching* est donnée en termes psychologiques alors que celle du *mixing* est donnée en termes linguistiques. Elle identifie un troisième type, le *odd-mixing* qui, à ses yeux, n'a ni raison psychologique ni régularité linguistique. Pour elle, cette troisième catégorie représente une catégorie « fourre-tout » pour les cas de changement de variétés qui paraissent encore incompréhensibles. Mais nous croyons qu'ensemble, la convergence et le mélange de codes en rendent facilement compte (Myers-Scotton, 2002). Comme nous l'avons noté dans les sections précédentes, Myers-Scotton dénomme ce type de mélange *composite code-switching*.

Le mélange de codes figure grandement dans le comportement linguistique des Ghanéens (Amuzu, 2000, Amuzu, 2005a, b, c, et Asilevi, 2001 sur le mélange de codes ewe-anglais ; Forson, 1979, concernant le mélange akan-anglais, Kuupole, 2000 sur le mélange dagara-anglais et Mensah, 1992 sur le

mélange fanti-anglais. Nous allons donc les retenir et les soumettre à un examen critique.

Amuzu (2000) considère le mélange de codes chez les Ghanéens bilingues comme une manifestation du bilinguisme déséquilibré. Pour lui, les langues nationales sont reléguées aux emplois populaires à cause de leur manque de termes techniques et scientifiques.

Nous avons établi dans le chapitre précédent que l'apprentissage des langues ghanéennes n'est obligatoire qu'aux niveaux de base du système scolaire du pays alors que l'anglais, langue étrangère à l'origine, est promu et comme matière et comme langue d'instruction tout au long de ce système. De plus, aucune des langues ghanéennes n'est langue officielle, alors qu'en Afrique du sud, il y en a onze dont neuf langues nationales (Wikipédia, 2007). Ce sont alors les signes de ladite relégation dont parle Amuzu.

En conséquence, d'après ce chercheur, la plupart des ghanéens scolarisés se trouvent handicapés devant le besoin de s'exprimer dans leur L1, un problème auquel ils remédient à l'aide des emprunts à l'anglais ou au français. Il en découle quelques avantages pour l'individu bilingue. Par exemple, Amuzu considère l'introduction de termes nouveaux d'origine étrangère comme un enrichissement lexical de ces dernières. De plus,

« Les langues ghanéennes ont un usage complémentaire dans ces situations de code switching. » (Amuzu, 2000 : 75)

Amuzu considère le code switching comme indice de l'inadéquation notionnelle et même fonctionnelle de l'une ou de l'autre des langues participantes.

Ceci constitue, pour Amuzu, une source d'inconvénients du bilinguisme individuel ou communautaire au Ghana.

Amuzu (2005a) écrit sur le phénomène chez les bilingues ewe-anglais. Grosso modo, sa thèse est que la langue matrice constituant la plupart de la source morphosyntaxique du code mixte ne provient pas exclusivement de l'ewe, la langue première de la population cible de son enquête. Plutôt, cette langue matrice-là est composée des apports et de l'ewe, le fournisseur de la part du lion des morphèmes de contenu et des morphèmes de système, et aussi des contributions de l'anglais, qui fournit les éléments lexicaux insérés dans des composantes bilingues ainsi que des morphèmes de système précoces. S'inspirant des modèles de Myers-Scotton (2002, 2005), Amuzu propose donc cette réponse à la question de départ : quelle est la langue matrice dans l'ACIP ewe-anglais ? Selon Amuzu, les morphèmes de contenu anglais et leurs morphèmes de système précoces dans les composantes mixtes occupent des espaces (*slots* —le terme employé par Myers-Scotton et aussi par Amuzu) qu'ils projettent immédiatement après être sélectionnés au niveau du lemme. Ils n'occupent pas des espaces destinées pour leurs équivalents ewe, car, parfois, le morphème de contenu anglais n'est pas conforme syntaxiquement à son équivalent en ewe. Dans ces cas, selon Amuzu, les locuteurs font appel à leur connaissance générale du lexique ewe pour vérifier si le morphème de contenu anglais activé peut figurer dans la composante mixte et véhiculer les intentions communicatives du locuteur.

Amuzu (op. cit.) révèle que la plupart de ses sujets accèdent difficilement au lexique mental de l'ewe lorsqu'ils sont en interaction verbale spontanée en ewe.

Sur les morphèmes verbaux anglais insérés dans les composantes mixtes, Amuzu propose que, dans la formation des groupes verbaux hybrides, les morphèmes de contenu anglais (verbes) gardent leurs caractéristiques lexicales abstraites du niveau lemmatique, tout en combinant avec les morphèmes de système ewe pour réaliser ces caractéristiques. Donc, ces verbes anglais se comportent comme des verbes ewe, que les équivalents se comportent de façon pareille ou non. Nous nous attendons à ce que nous fassions une découverte pareille.

Concernant la parution ou la non-parution de certains verbes anglais dans des composantes mixtes, Amuzu découvre que certains verbes de base anglais (*nuclear verbs* à la différence des *non-nuclear verbs*, termes empruntés à Dixon, 1982) ne s'emploient pas seuls dans des groupes verbaux mixtes avec les morphèmes de système ewe, bien que les équivalents de ceux-ci aient les mêmes caractéristiques lemmatiques abstraites. Certains de ces verbes de base participent également à l'ACIP en tant que partie des expressions figées ou des lexies

Peu d'adjectifs épithètes anglais sont acceptables avec les noms ewe (Amuzu, op. cit.). La majorité des adjectifs acceptables sont les vrais adjectifs de couleur dont la parution suit l'ordre morphémique de l'ewe.

Nous croyons trouver les conclusions d'Amuzu largement vrais dans notre cas aussi. Néanmoins, il y a des contraintes sur des adjectifs spécifiques qui ne s'appliquent pas à l'ACIP fanti-anglais.

Amuzu décrit le mélange de codes comme « omniprésent », en consonance avec d'autres chercheurs dont Forson (1979), Nartey (1982), Asilevi (1990), et Dzameshie (1994, 1996). Il arrive que le mélange de codes se

rencontre dans toutes sortes de milieux, formelle ou non (Asilevi, 1990, Amuzu, op. cit.).

Il découvre également que le sujet de discussion exerce peu d'influence sur le comportement linguistique des Ghanéens scolarisés vis-à-vis du phénomène. Selon Amuzu (loc. cit.), la fréquence d'emploi des items anglais ne varie que peu selon le sujet.

Pour Amuzu, la cause immédiate de l'omniprésence du mélange de codes, c'est la difficulté d'accès au lexique mental des langues nationales qu'éprouvent les Ghanéens scolarisés, donc bilingues. Il attribue cette incapacité à l'emphase mise sur l'anglais comme langue d'instruction à tous les niveaux de l'éducation formelle d'une part, et de l'autre part, la relégation des langues nationales au second plan. Ce contexte favoriserait la construction de la langue matrice composée. Sa conclusion sur cette discussion est que la langue matrice composée est responsable de l'échec d'accès au lexique mental chez les bilingues ghanéens.

L'orientation argumentative d'Amuzu (2005a) est étayée par son article (Amuzu, 2005b). Dans cet article, il étudie la nature de la prédication non-verbale dans le mélange de codes ewe-anglais sur les mêmes fondements théoriques que pour le précédent. Il réalise que les structures LM+LI ressemblent autant aux structures anglaises bâties autour de la copule *be* qu'aux structures analogues en ewe et que les items anglais compléments des copules ewe retiennent leurs caractéristiques lexicales abstraites d'origine.

Amuzu (op. cit.) examine et confronte deux hypothèses : celle postulant

l'ewe comme la seule source de la langue matrice et celle qui favorise une langue matrice composée, lexicalement motivée. Il rejette *the Ewe-only hypothesis*, raisonnant que le fait que les ewephones possèdent la compétence grammaticale du locuteur natif de l'ewe n'est pas la condition suffisante pour les décrire comme « *classical codeswitchers* ». Comme il a déjà été établi, quand il y a une convergence lexicale, due à la compétence lexicale du locuteur non-natif des ewephones éduqués, nous pouvons aussi parler de l'ACIP composée. En sus de ce fait, nous notons que la communication langagière est lexicalement motivée.

Amuzu (2005c) va à l'encontre de l'affirmation par Forson (1979), Nartey (1982), Mensah (1992), Dzameshie (1996) et Amuzu (1998) que le code mixte est une variante à part, distincte de la langue maternelle et de l'anglais dans le répertoire linguistique des Ghanéens scolarisés. Il conclut en consonance avec Asilevi (1990) que les scolarisés n'ont pas beaucoup de choix vis-à-vis de l'emploi de la variante mélangée : leur emploi du code mélangé omniprésent indique leur incapacité fréquente d'éviter les expressions anglaises dans des propos que les scolarisés prétendent tenir en langue ghanéenne, quelque soit la situation de communication, grâce à la difficulté d'accès au lexique mental de la langue maternelle lors de l'interaction verbale spontanée, une raison répétée par les enquêtés qui ont rempli son questionnaire.

Asilevi (2001) considère les phénomènes du mélange et de l'alternance codiques à la lumière d'une question que nous jugeons pertinente:

« La langue mixte est-elle une langue légitime, donc acceptable ou, par contre, est-elle à l'origine un éphémère, une "mode" linguistique qui, à la différence des autres, résiste à la disparition? » (p. 61)

Asilevi (op. cit.) reconnaît que ces phénomènes figurent grandement dans les communautés où il y a une situation de langues en contact. Selon lui, le mélange de codes fait partie intégrante de la pratique de communication socialement acceptée en tant que caractéristique du discours quotidien dans tous les aspects des interactions informelles des bilingues. Il est vrai que le mélange de codes est très répandu mais nous nous demandons s'il est limité aux situations de communication informelles, vu que "les dieux et les ancêtres devraient connaître au moins un peu d'anglais" avant de pouvoir communiquer avec les vivants en ewe ou en ga.

D'après Asilevi, la langue mixte suscite des réactions diamétralement opposées les unes aux autres dans la société moderne. Une section l'apprécie, la considérant comme une troisième langue, "un moyen de communication facilement disponible pour le temps contemporain". L'autre section, qui la répugne, la considère comme un frelatage des langues ghanéennes. Cette section comprend les puristes.

Asilevi (op. cit.) explique l'optique des puristes à l'égard de ladite appréciation comme une situation triste dans laquelle le ghanéen scolarisé moyen méprise sa langue maternelle au profit de l'anglais ; un chancre qui se répand, appauvrissant le savoir du lexique de la L1 chez les jeunes. Il en résulte que les jeunes, déracinés linguistiquement, ne peuvent participer efficacement aux interactions monolingues en L1.

A partir du précédent, sa position par rapport à cette polémique est claire: il

se range à côté des puristes.

Asilevi pronostique que la situation s'aggravera puisque la politique linguistique relative à l'étude des langues nationales fait l'objet de la rhétorique, ce qui réduit ces langues au statut des matières "parias" dans les écoles. Cet état d'affaires produirait une situation où les apprenants ne maîtrisent ni l'anglais ni la L1. Ces apprenants n'arrivent ni à bien lire ni à bien écrire la L1.

Asilevi (2001) prédit que certains enfants acquerront le code mixte, une sorte de créoloïde, comme leur L1. C'est une prédiction étonnante, non par son contenu, mais par sa parution. Ce que spécule Asilevi nous rappelle les conclusions tirées par des chercheurs tels qu'Amuzu (2000) et Amuzu (2005a, 2005b, 2005c). Rappelons-nous encore que Myers-Scotton (2002, 2005) souligne le fait que le code mixte peut servir de langue matrice. Ce qui attire notre attention, c'est que cette prédiction ait apparue sitôt dans l'article.

Contrairement à ce que pensent des spécialistes, Asilevi reprend ce qu'affirme Amuzu (2005c), à savoir, que le code mixte supplante les langues nationales pures même dans les domaines traditionnels jadis réservés pour elles : les jours, l'argent et les prières, par exemple.

Cette liste introduite par Asilevi reflète la réalité. La plupart des bilingues que nous avons observés utilisent les noms anglais de ces items non à cause d'une prédilection délibérée, mais soit parce que les bilingues ont l'accès au lexique mental entravé par la saillance des équivalents anglais, soit parce que les termes en fanti (ou ewe ou ga) sont absents de leur lexique mental. C'est pourquoi Amuzu (2005a, etc.) trouve que l'ACIP est omniprésente dans les discours de ses

sujets. Cherchant à justifier le code mixte, Asilevi note qu'il y a toute une gamme de facteurs à l'origine de l'émergence du code mixte. Cependant, il s'intéresse seulement à quelques-uns.

D'abord, il existe, selon Asilevi (2001), un décalage considérable entre l'anglais, d'une part, et les langues nationales, de l'autre, en termes de lexique. Il affirme que nos langues ghanéennes sont inadéquates à remplir la fonction expressive que la vie contemporaine d'une langue moderne. Puis, à ses yeux, les langues nationales sont relativement lentes à former de nouveaux mots pour véhiculer les concepts et les idées nouveaux. Par contre, l'anglais se révèle la langue la plus capable de s'adapter dans ce domaine. La conséquence immédiate en est que le ghanéen scolarisé résout son incapacité de trouver les termes appropriés en L1 en truffant le discours en L1 de termes anglais (Asilevi, op. cit.)

Cette explication est révélatrice car elle étaye l'assertion d'Amuzu (2005a) que certains éléments du lexique anglais n'ont pas d'équivalents en ewe (ni en fanti) dont lesdits items occupent les espaces. Il suffit pour le locuteur d'avoir une connaissance générale du lexique assez forte pour savoir si ces éléments peuvent participer au mélange de codes. Donc, dans ce cas au moins, la langue matrice est composée.

Puis, Asilevi (2001) pointe à une vision voisine à la première. Il écrit que la vie moderne a créé des domaines où l'anglais fonctionne bien comme véhicule d'idées, mais où nos langues n'arrivent que difficilement à remplir cette fonction.

Ces domaines comprennent la politique, les matières académiques, les sciences et la technologie, les professions et les métiers contemporains tels que le

droit, la comptabilité et la banque, dont les termes techniques manquent aux langues nationales. Il note que l'application des concepts scientifiques aux travaux et traditions indigènes tels que l'agriculture, la pêche, la religion et le divertissement, ainsi que le changement d'attitude envers ces sujets, fait appel au code mixte.

Ce point de vue va à l'encontre de l'affirmation que le sujet de discussion peut déterminer si le langage de la discussion sera un code mixte ou monolingue. Nous avons déjà indiqué qu'Amuzu (2005a, 2005b, 2005c) arrive à la même conclusion qu'Asilevi. Ce dernier explique que les équivalents que créent les puristes sont souvent ridicules, trop longs et parfois inappropriés aux yeux des bilingues scolarisés.

Enfin, Asilevi considère la scolarisation elle-même comme l'un des facteurs. La scolarisation a créé une société "syncrétique" dont les membres nourrissent de nouvelles ambitions, conformément aux changements économiques et socio-culturels. La nouvelle société d'Asilevi promeut la culture occidentale comme indice contre lequel mesurer l'homme moderne, scolarisé et réussi. Cette culture a jeté les situations traditionnelles d'apprentissage de langue sous une lumière défavorable. Désormais, les contes autour du feu et la danse traditionnelle sont réservés pour la jeunesse rétrograde et régressive. Mais, comme le note Asilevi (2001:70),

« These seasons promote the learning and acquisition of ornate L1 expressions ».

La jeunesse substitue ces occasions avec celles qui exigent le code mixte.

Au niveau psychologique, Asilevi postule que les deux codes, à savoir, l'anglais et la langue nationale coexistent dans le répertoire linguistique du bilingue scolarisé. Ainsi, ce dernier n'arrive pas à les garder à part dans ses interactions. Selon Fasold (1984), dans une situation diglossique, les langues "suintent" et s'influencent les unes les autres en termes de la forme et de la fonction. Les locuteurs seraient donc incapables de séparer les langues distinctes et cette incapacité mènerait au mélange de codes. Asilevi nous révèle que les deux langues deviennent un seul système soutenu par les mêmes mécanismes neuraux. L'implication ici est qu'il devient difficile pour le cerveau de traiter les langues séparément. Nous rejetons en partie cette implication parce que ceci veut dire que les bilingues scolarisés n'arrivent pas à parler l'anglais sans le mélanger avec des items en provenance de la langue nationale. Mélanger les codes quand le code ciblé est l'anglais est un phénomène rarissime et délibéré, alors que l'inverse s'avère répandu et inconscient. Nous nous opposons à Asilevi quand il limite l'emploi du mélange de codes aux situations informelles. En outre, nous avons rapporté que Amuzu (2000) et Amuzu (2005c) concluent que la formalité de la situation influence peu la parution du mélange de codes chez la plupart des scolarisés, une thèse confirmée par notre observation. A la télévision par exemple, nous voyons les invités au programme Suo Mi Bi (situation assez formelle) mélanger les codes. Il est donc clair que le mélange de codes ne se limite pas seulement à des situations informelles.

Nous ne pouvons discuter le mélange de codes par rapport à la situation ghanéenne sans faire appel à l'étude menée par B. Forson (1979) sur le mélange

de codes akan-anglais, phénomène pour lequel il préfère le terme *alternance codique*. Comme point de départ, il limite sa définition du phénomène à l'emploi de deux langues au cours d'un même discours, soit à l'intérieur, soit entre des phrases. Il prédit le mélange dans des circonstances précises : le partage d'une langue primaire et d'une autre langue secondaire communes, et un discours oral informel (Forson, 1979). En fait, son emploi de « deux » est justifié par l'explication antérieure que le mélange de plus de deux codes n'a pas été rapporté au Ghana.

Il nous importe de discuter trois points vis-à-vis de cet avis-ci. D'abord, Forson conçoit le mélange de codes comme phénomène informel. Mais cette conception est contestée par Amuzu (2000), Amuzu (2005a, b, c) et Asilevi (2001) lesquels nous avons considérés supra. Notre expérience les soutient: il y aurait au moins une partie de la population scolarisée qui mélange les codes au lieu de parler twi ou fanti dans toute situation de communication, que ce soit formelle ou non.

Ensuite, Forson soutient que les personnes participant à la conversation incorporant le mélange de codes doivent compter l'anglais dans leur répertoire linguistique. Mais, pour ceux qui pratiquent le mélange de codes composé, ils ne peuvent pas élire de l'éviter en présence d'un allocataire illettré (et donc, non-anglophone) D'ailleurs, les non-scolarisés de nos jours mélangent les codes de plus en plus, alors qu'ils ne peuvent pas s'exprimer exclusivement en anglais.

Enfin, Forson s'aligne du côté des spécialistes qui considèrent l'akan comme une langue à multiples variantes. En ce qui nous conceme, nous avons

déjà signalé que nous partageons l'avis contraire, à savoir que l'akan est un groupe de langues, étant donné les facteurs socio-historiques et politiques qui gèrent les relations entre les membres.

Forson (1979) affirme correctement que l'akan est employé dans plus de régions du Ghana et pour plus de fins que toute autre langue. Selon Forson (op.cit.), la connaissance de l'akan permet au locuteur d'aller plus loin au Ghana que celle de toute autre langue, sauf peut-être l'anglais. Mais la popularité de l'akan ne veut pas dire qu'il sera officiellement reconnu comme « *successful national language* » parce qu'il est trop local (ou localisé). Par contre, l'anglais jouit du statut d'une langue officielle et remplit autant des fonctions d'une langue à caractère national que possible. Il ajoute que la connaissance de l'anglais apporte pour le locuteur certains avantages sociaux et économiques. De plus, le système éducatif soutient l'importance de l'anglais dès les tout premières années :

« Both parents and pupils worry about the child's terminal reports in such "key" subjects as English and Mathematics, but they care less about the child's performance in his Ghanaian language, if it is offered in the school. » (Forson, 1979 : 64.)

L'anglais reçoit la part du lion des heures de contact dans le système éducatif directement en tant que matière, et indirectement en tant que langue d'instruction (Forson, ibid.). Pourtant, il reconnaît que la plupart des apprenants n'ont pas la maîtrise adéquate, nécessaire pour les études supérieures. L'anglais est requis pour accéder aux emplois dans les secteurs public et privé.

"The situation is very different for Ghanaian languages, by comparison" (op.cit. : 68).

Nous avons déjà noté dans l'introduction générale que l'anglais jouit d'une

position trop privilégiée dans la société ghanéenne. Cet argument ne fait que confirmer ceux des chercheurs déjà étudiés dans cette section. Forson (loc. cit.) éclaircit la position du bilingue Akan en ce qui concerne les langues dans son répertoire. Ce bilingue est typiquement un peu gêné de ne pas pouvoir parler sa L1 ; il ne se soucie guère d'en être illettré ou de prétendre de l'être. Par contre, il considérera comme affronte toute suggestion que sa maîtrise de l'anglais n'est pas adéquate.

Le problème de la difficulté d'accès au lexique mental de la L1 est aussi abordé par Forson (ibid.). Il dit avoir observé, au cours des réunions de l'association des autochtones de son village, que les bilingues parmi eux avaient cette difficulté.

La difficulté qu'éprouvaient les concitoyens de Forson ne naît que de l'accès entravé au lexique mental de l'agona (la langue que ces gens parlent). Nous notons que, malgré l'universalité de cette difficulté d'expression monolingue, le mélange de codes dans cette situation attirait des sanctions, selon Forson. Ce qui est étonnant, c'est que le monde mélangeait les codes en présence des sanctions.

Or,

« After such meetings, however, topics like those discussed at the meetings might be discussed...through extensive code switching by the same speakers. And it drew no attention » (Forson, 1979 : 124).

Aujourd'hui, le mélange de codes lors d'une réunion pareille n'occasionnerait tant de désapprobation qu'auprès de quelques vieux. La jeunesse le considérerait comme un comportement linguistique normal. Ce bilinguisme soustractif en faveur de l'anglais leur prive d'accès plein au lexique mental du

fanti, lacune qu'ils comblent régulièrement avec des substituts anglais. Cette situation-là remet en question la conclusion que l'ACIP se réalise uniquement dans des situations informelles.

Bien avant les théories de Myers-Scotton et Jake, Forson (op.cit.: 70) émet le principe que le système grammatical de l'akan encadre généralement le mélange de codes; bien que certains aspects de la grammaire anglaise se maintiennent à des niveaux discursifs.

Ce constat est soutenu par et le principe du morphème de système et le principe du morphème de système précoce, examinés dans la partie précédente. Dans l'ACIP fanti-anglais, presque toutes les conjonctions, ainsi que les désinences verbales et la plupart des articles, proviennent du fanti.

Cependant, les morphèmes du pluriel anglais accompagnent les noms anglais. D'ailleurs, conformément à la nature composée du mélange fanti-anglais, le choix de certains morphèmes de contenu anglais entraînerait la parution de certains morphèmes de système fanti dans des structures qui ne figurent pas en fanti monolingue normale (cf. Amuzu, 2005b sur l'emploi des copules ewe). Choisir un adjectif anglais comme prédicat du sujet entraîne nécessairement la copule "ye", que l'équivalent en fanti soit un adjectif et qu'il aille avec "ye" ou non. Cet exemple de convergence suit la grammaire anglaise selon laquelle un adjectif prédicatif exige la copule ou une semi-copule comme jointif. Forson (1979) fournit un exemple classique de ce phénomène. En fanti, "être bon(ne)" et "être mauvais(e)" sont des verbes "ye" et "muo". Forson (ibid. : 185) note que l'asante et l'akwapem ont également "ye", mais n'ont pas "muo":

So in recent years, the currency of Akan subjects occurring with "ye bad" is particularly high. Fantes who have the equivalent "muo" may also use it...

*oye, onye; ɔye bad, ɔnye bad
omuo, ommuo*

Pour ce qui est de l'acquisition du code mixte [que Forson (op.cit) décrit comme l'une des trois langues à la disposition du bilingue,] ce chercheur l'attribue au contact du locuteur avec l'anglais de n'importe quelle sorte.

Forson s'oppose partiellement à Amuzu (2000) et à Amuzu (2005) en refusant de reconnaître que le mélange de codes parmi les bilingues ghanéens est omniprésent et donc incontrôlable. Il affirme que plus l'on a de l'expérience, plus l'on peut choisir de contrôler le mélange de codes en fonction de son interlocuteur, tout en avouant que le contenu en est normalement incontrôlable (Forson, op. cit.). Après la dernière phrase, nous nous demandons si les bilingues d'aujourd'hui sont en mesure d'entretenir un monolingue fantiphone en fanti, exclusif de l'anglais. Nous nous demandons, en plus, si les monolingues, faute d'éducation formelle, sont capables de parler fanti sans mélanger les codes.

En guise de conclusion, il nous fait part ceci:

« Even though code-switching is a very widespread phenomenon among educated Akans, attitudes towards it are generally negative, ranging from mere toleration at best to downright condemnation and sometimes a denial that the deniers switch. » (Forson, 1979: 200)

Kuupole (2000) reconnaît que le multilinguisme communautaire comme prévaut au Ghana pose parfois des problèmes en matière de la conversation monolingue. Son étude porte sur des situations où les interlocuteurs mélangent les codes inconsciemment et cherche à en éclaircir les fonctions linguistiques du code

mixte (op. cit.). Cette constatation ressemble partiellement à celle de Forson (1979), discutée déjà. Comme sa population cible dont il collecte ses données est constituée des Dagaras scolarisés au delà du niveau secondaire, à l'exception de deux enfants, il n'est pas possible de déterminer si le même comportement linguistique s'affiche en présence des Dagaras monolingues. Cependant, nous croyons qu'il y aurait le même comportement linguistique, quoique légèrement diminué, puisque les mêmes paramètres évoqués par Amuzu (2005a) par exemple, encadrent le bilinguisme dagara-anglais.

Sur le rôle des deux langues, Kuupole (ibid.) commente que ce sont des langues qui se complètent l'une l'autre. Il considère les deux comme des *linguae francae* jouant des rôles sociolinguistiques et communicatifs différents mais qui partagent le même rôle identitaire, une sorte de marque d'appartenance au groupe.

Le fait que les interlocuteurs insèrent les items anglais ou akan sans hésitation serait un indice que ces items sont activés au niveau du lemme (Amuzu 2005a, b, c; Myers-Scotton 2002), parce que ce sont des morphèmes de contenu et leurs morphèmes de système précoces. L'activation des items étrangers au niveau du lemme est étayée par le fait que *"the words and expressions borrowed from English or Akan are simply restructured phonetically without any corresponding semantic change"*. Ceci confirme le postulat que les items de la langue insérée gardent leurs structures lexico-conceptuelle et prédicativo-argumentative. Ainsi, qu'il existe des équivalents dagara pour les morphèmes de contenu et les îlots LI ou non, ces items participent au mélange de codes. En fait, Kuupole (op. cit.)

confirme cette assertion, notant que les exemples combinent le nom anglais avec un déterminant dagara. D'ordinaire, les référents des noms sont des items culturels judéo-chrétiens sans équivalents exacts en dagara.

Bien que le fondement théorique de ses arguments soit la théorie de Poplack, cette analyse sert de soutien à notre position que dans l'ACIP composée, les morphèmes de contenu LI sont activés au niveau du lemme. Dans ce cas, les morphèmes de contenu projettent leurs propres espaces dans le cadre morphosyntaxique.

Kuupole, comme Asilevi, fait référence à Selinker (1972). Il nous semble que Kuupole épouse le concept d'interlangue proposé par Asilevi. A partir du constat que les interlocuteurs changent d'une langue à une autre sans hésitation dans le même discours, Kuupole (ibid., 108-9) postule que

: « *the speakers command both languages [and] they tend to code-switch or code-mix in order to emphasize a point which refers to certain socio-cultural realities that do not exist in either language.* »

Ce chercheur s'oppose à Poplack (1988) qui affirme que la proximité génétique des langues promeut l'ACIP alors que la distance génétique tend à promouvoir l'emprunt. En effet, Kuupole note que bien que les deux langues impliquées ici soient génétiquement et typologiquement distantes, cela n'entrave aucunement l'ACIP. Il se range plutôt à côté de Forson(1979) et à Wardaugh(1992) en évoquant le sujet de discussion, le lien entre les interlocuteurs et le niveau de maîtrise des langues comme déterminants du mélange de codes. Il (Kuupole, 2000) constate que le niveau de scolarisation d'un individu influe sur la présence du code mixte dans son discours. Cette attribution n'est qu'une reprise

des découvertes d'Amuzu (2005c) et d'Asilevi (2001) etc.

Kuupole (ibid : 110) conclut son article avec une allusion au bilinguisme soustractif. Il dit que :

« Finally, ... given the fact that the speakers are virtually cut off from their cultural setting, their fluency in Dagara may be hampered by the learning/ speaking of English and other languages. » (Notre emphase)

C'est notre avis que, puisque les mots et les lexies empruntés à l'anglais n'ont pas d'équivalents en dagara, ces morphèmes de contenu et îlots sont activés au niveau du lemme. Ce processus contribue au mélange de codes du type composé. D'ailleurs, Kuupole lui-même avoue que la compétence de ses sujets en dagara serait relativement basse grâce à l'influence surtout de l'anglais.

Mensah (1992) se fonde sur les contraintes proposées par Poplack (1980) et Gumperz(1982) pour ses analyses. Cette approche le pousse à considérer un grand nombre de mots comme des emprunts, à l'instar de Sey(1973). Mais nous ne considérons pas n'importe quel mot d'origine étrangère comme *nonce borrowing*. Un mot doit satisfaire à certains critères, dont phonologiques, pour qualifier comme emprunt.

Sur la syntaxe du mélange de codes, Mensah (ibid.) atteste que les structures mixtes suivent les normes syntaxiques du fanti, plutôt que celles de l'anglais, à part au cas des locutions et des propositions en anglais. Les items grammaticaux (articles, pronoms, les relatifs compris) proviennent tous aussi du fanti.

Les items grammaticaux identifiés par Mensah sont tous des morphèmes

de système en fanti, donc, comme le fanti est la source de la plus grande partie des structures dans les composantes mixtes, ces items proviennent du fanti selon le principe du morphème de système (Forson, 1979 ; Myers-Scotton 1993, 2002). La primauté accordée à l'ordre morphémique du fanti dans l'ACIP, comme nous révèle Mensah, est conforme au principe de l'ordre morphémique, sauf dans le cas des îlots anglais.

En matière des groupes nominaux mixtes, Mensah (1992) remarque que l'ordre morphémique du fanti prévaut: les articles fanti suivent les noms anglais. Même le déterminant numéral anglais suit normalement le nom de base. Cependant, ce déterminant peut précéder un nom de base anglais réalisant cet ensemble comme un îlot LI. La même chose se passe dans le cas d'un adjectif anglais (Mensah, op. cit.).

Cette organisation remplit ainsi les conditions de la réalisation d'un îlot LI. Toutefois, la possibilité existe pour une convergence structurale en faveur du fanti. Les morphèmes sont en anglais mais suivent partiellement l'ordre morphémique du fanti. Il est possible, notamment avec des adjectifs de couleur et des numéraux cardinaux, de produire des structures convergentes analogues à celle discutée ci-dessus. Cette sorte de convergence n'est pas normalement applicable aux adjectifs encodant d'autres qualités.

Au sujet de la participation au mélange de codes, Mensah confirme l'assertion que ce sont majoritairement les scolarisés qui s'y engagent, grâce à leur lexique mental de bilingue. Toutefois, il signale que le phénomène se trouve même chez des illettrés. Il est clair que le mélange de codes fanti-anglais est

répandu, voire omniprésent, comme disent Asilevi (2001) et Amuzu (2005a, b, c).

D'entre les facteurs que Mensah considère comme facilitant le mélange de codes, nous nous limitons à la motivation lexicale. Mensah dit qu'il existe une distance entre l'anglais et le fanti en matière du lexique. Il dit que la discussion des concepts d'origine étrangère contraint les interlocuteurs à mélanger les codes, étant donné qu'elle appelle des termes qui n'ont pas d'équivalents en fanti (op. cit.). Ce fait est reconnu de tous, mais comme le note Amuzu (2005a), les items anglais dans son corpus ont des équivalents L₁. D'ailleurs, les bilingues emploient aussi des items anglais qui ont des équivalents dans les langues nationales.

Mensah (1992) constate encore que certains emplois de mots anglais sont dus soit à la brièveté du mot, soit à l'incompétence du locuteur dans sa L₁. Au dernier cas, ce locuteur se réfugie dans les mots et expressions anglais pour remplir les décalages linguistiques.

L'incompétence lexicale en L₁ qui relève de la difficulté d'accès résonne avec tous les travaux sur la situation ghanéenne que nous avons étudiés. Chacun d'eux attribue l'omniprésence du mélange de codes, de façon directe ou indirecte, à cette incompétence qui grandit en proportion avec l'éducation formelle du locuteur bilingue au fil des années. L'économie lexicale est évoquée au cas des numéraux anglais apparaissant dans des composantes mixtes. Cependant, nous croyons le Ghanéen scolarisé si habitué aux chiffres anglais qu'il n'est en mesure de les exprimer en fanti que difficilement ou pas du tout.

Pour ce qui est des mots anglais dont les équivalents fanti sont des emprunts à l'anglais, Mensah (1992) affirme que les emprunts sont considérés

comme trop vulgaires et donc préfère le mot originel. Ceci peut être vrai, mais combien de ces gens élisent-ils consciemment de ne pas employer la forme fanti ? Combien d'eux connaissent ces emprunts ?

Il plaide le manque de spécificité sémantique attribuée à la polysémie de plusieurs termes fanti par rapport aux équivalents anglais comme l'un des facteurs lexicaux moteurs du phénomène parmi les bilingues fanti-anglais. La polysémie d'un terme n'évacue pas la possibilité d'en spécifier la référence ou le sens soit selon la situation, soit selon le contexte.

Mensah prend partie dans le débat sur la place du code mixte dans le répertoire linguistique des Fantiphones scolarisés. Il s'inscrit dans l'école de pensée pour qui le code mixte constitue « une troisième langue » à la différence de la position d'Asilevi (1990 ; 2001) et d'Amuzu (2005c), qui considèrent le code mixte omniprésent comme un signe de la créolisation progressive des langues nationales du Ghana.

Pour conclure, Mensah suggère, entre autres, que la place primordiale accordée à l'anglais dans le système éducatif soit reconsidérée et que l'enseignement /apprentissage des autres langues, les langues nationales surtout, reçoive le même mérite. Ce sont des suggestions qui reprennent les conseils des didacticiens qui prônent l'instruction scolaire dans la L1 de l'apprenant.

Conclusion Partielle

Dans ce chapitre, nous avons essayé d'établir le cadre dans lequel s'inscrira notre discussion. Ce cadre comprend le cadre théorique et une revue de quelques ouvrages pertinents à notre étude. Le cadre théorique est composé des

modèles de Myers-Scotton et des contraintes proposées par Gumperz et par Poplack. Ce cadre nous permettra de tester et d'interpréter nos hypothèses.

La deuxième partie du cadre est constituée de l'examen critique que nous avons effectué des ouvrages portant sur la controverse de la nomenclature du phénomène d'abord, et ensuite, sur le phénomène comme il se manifeste et ses implications parmi les Ghanéens bilingues. Ces travaux tendent à décrire le mélange de codes comme inconscient et régi par des contraintes morphosyntaxiques. Il se révèle deux écoles de pensée en matière du rôle des facteurs sociolinguistiques dans la réalisation du code mixte. Cependant, tous ces travaux émettent l'opinion que l'incompétence lexicale vis-à-vis des langues nationales chez les Ghanéens scolarisés promeut le mélange de codes aux dépens de nos langues nationales. Nous trouvons ces ouvrages pertinents à la présente étude dans la mesure où ils dépeignent une image du mélange de codes chez les bilingues ghanéens et de ses effets sur leur répertoire linguistique. Ce cadre nous fournira éventuellement les bases théoriques de nos analyses.

CHAPITRE DEUX

METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

Introduction

Ce chapitre porte sur la collecte des données. Nous nous donnons comme tâche, dans cette partie, à décrire les procédés que nous avons suivis pour collecter les données. Nous allons en outre discuter la population cible, l'échantillonnage, le pré-test, les instruments de collecte de données et les limitations de la présente étude. Comme la recherche porte sur l'interaction langagière humaine, nous avons employé l'observation, l'entretien et l'enquête par questionnaire, tous valables en sciences sociales. L'observation et l'entretien étaient les instruments préférés car nos données étaient principalement des énoncés. Nous avons mené l'enquête avec la rigueur scientifique afin de parvenir à des résultats fiables et de réduire notre subjectivité au minimum.

Ici, donc, nous regarderons tous les aspects tels que la population, l'échantillonnage, les instruments de collecte de données, le pré-test et les limitations de l'étude ainsi que le cadre de la collecte des données.

Population

La population de notre recherche est composée des étudiants fanti et fantiphones de l'université de Cape Coast. A partir de l'analyse des données recueillies auprès des étudiants, nous avons un chiffre de 19 étudiants qui parlent fanti, soit 44,2%, d'un total de 43 participants. Ceci représente une minorité

absolue considérable, étant donné que les Ghanéens parlent plus de 70 langues nationales (Edu- Buandoh, 2005; Gordon, 2005). Vu d'une perspective relativiste, ce chiffre représente une majorité. Les caractéristiques saillantes de ce groupe sont les suivantes :

- 1 La capacité de parler et l'anglais et le fanti, c'est-à-dire, le bilinguisme actif anglais-fanti ;
- 2 La capacité de lire et écrire l'anglais (avec ou sans une capacité semblable vis-à-vis du fanti) ;
- 3 Un niveau de scolarité au-delà du SSS.
- 4 L'acquisition naturelle du fanti

Ces caractéristiques ont guidé l'échantillonnage et la collecte des données primaires, voire, certaines parties des interviews.

En ce qui concerne la participation à l'interview, les participants ont été sélectionnés aléatoirement parmi les étudiants fantiphones, afin d'assurer la scientificité du processus de sélection. Il en résulte que nous avons un échantillonnage qui comporte des Fantis de souche et des gens d'autres ethnies mais qui sont fantiphones, ainsi que des étudiants et au niveau de licence et au niveau de maîtrise.

Instruments de collecte de données

Comme nous l'avons déjà mentionné dans la partie liminaire de ce chapitre, les instruments que nous avons adoptés pour recueillir nos données sont le questionnaire, l'interview et l'observation. La raison d'être du questionnaire (appendice 1, p. 169), c'est d'abord pour vérifier le pourcentage des Fantiphones à

l'intérieur d'un groupe hétéroclite d'étudiants et recenser les bilingues, ainsi que pour étudier le répertoire linguistique des étudiants en général, ensuite c'est pour découvrir le comportement linguistique des Fantiphones d'entre eux; enfin, le questionnaire nous permet d'étudier le pourquoi et le comment du mélange de codes parmi les étudiants fantiphones. Ceci a été pris en considération lors de la composition du questionnaire. Nous avons donc eu un document comportant trois sections. La première porte sur les premières raisons, à savoir, le nombre relatif des fantiphones et la nature des répertoires linguistiques des étudiants. La deuxième concerne le comportement linguistique desdits Fantiphones et le mélange des codes parmi eux. La dernière regarde des aspects de l'identité du répondant. En tout, il y avait 32 items auxquels il fallait réagir, 15 items pour la première section, 12 sous la suivante et 5 pour la dernière. Nous en avons administré 60 exemplaires dans une classe de CS, avec la permission du professeur, mercredi, le 17 octobre, 2007. Le lendemain, le 18 octobre, 43 exemplaires remplis, soit 71.7% ont été récupérés et le dépouillement en a été fait à l'aide du programme SPSS.

Pour ce qui est de l'entretien, nous l'avons adopté pour des fins expérimentales. Le but en était de voir si, avertis, les interviewés mélangeraient les codes tout de même. Les sujets abordés lors des interviews portaient sur des aspects de la vie quotidienne tels que le mariage, le travail, le projet d'avenir, et la préparation d'un repas local. En fait, c'étaient des sujets que tout Fantiphone compétent pourrait traiter en fanti monolingue. Conformément aux exigences de la recherche scientifique, nous avons informé les participants aux interviews que

les interactions seraient enregistrées. De surcroît, nous avons demandé et obtenu leur permission avant d'enregistrer les conversations. Nous les avons aussi informés que les entretiens seraient exploités uniquement pour notre recherche. Enfin, nous leur avons renseigné sur nos attentes, à savoir, qu'ils devraient autant que possible, rendre toutes leurs prestations en fanti monolingue sans insérer des items anglais dans les énoncés. Au cours des entretiens, l'enregistrement a été fait à la connaissance des interviewés : le diapositif était visible à tous présents. C'était pour assurer que les interviewés se souviennent de l'enregistrement. En un mot, rien ne leur était caché. Mais la visibilité de la machine avait un autre but : c'était pour voir si elle influencerait leur comportement linguistique, c'est-à-dire que si les participants mélangeraient les codes ou non.

Quant à l'observation, nous l'avons adoptée car c'est la méthode la plus appropriée pour ce genre d'étude. Elle aide à étudier le phénomène dans le milieu naturel et nous a aidé à recueillir beaucoup plus de données que l'interview. Nous avons employé les deux types : l'observation participante et l'observation non-participante. Il est à noter que nous l'avons employée en essayant de résoudre les questions de l'éthique que suscite cette méthode. Nous n'avons pas, par exemple, retenu les énoncés qui touchent à la vie privée des interlocuteurs ou ceux qui offensent la bienséance.

Puisque les conversations normales se déroulaient souvent à l'improviste, l'observation se faisait de façon à ne retenir que les énoncés mixtes les plus intéressants, soit en les écrivant sur-le-champ, soit en les mémorisant afin de les noter graphiquement plus tard. Bien que ce fût une méthode laborieuse et lente,

elle nous a été très rentable et utile.

Comportement des Etudiants lors des Entretiens

La question d'accès inadéquat aux lemmes du lexique lors de la prise de parole est une question difficile à résoudre parce qu'elle relève d'un processus psychique, donc, interne. Néanmoins, il existe des indices par lesquels nous sommes capables d'observer et décrire ce phénomène autrement élué.

Nous avons choisi onze participants dont dix ont été éventuellement interviewés. La onzième a refusé au dernier moment de participer à l'entretien. Des onze, il y avait sept femmes et quatre hommes. A l'égard du niveau éducatif, nous avons trois étudiants en maîtrise et huit au niveau de licence. Sans exception, ils ont tous mélangé les codes. Quatre d'entre les interviewés ont adopté le débit lent afin qu'ils puissent choisir les mots fanti au lieu des équivalents anglais. En dépit de cette précaution, ils n'ont pas pu éviter complètement le mélange des codes, bien que l'une d'eux a pu réduire considérablement l'insertion des morphèmes de contenu LI. Les autres, qui ont utilisé le débit conversationnel n'ont pas pu ne pas insérer des éléments LI dans leurs énoncés non plus. En fait le taux d'insertion était plus élevé chez les six derniers que chez les quatre premiers.

Parfois, les interviewés ont hésité quand ils « cherchaient » les éléments fanti afin de ne pas employer les équivalents anglais. Ces hésitations signalent l'accès inadéquat au lexique mental fanti lors de la production langagière

Ces signes de difficultés observés lors des entretiens sont étayés par les réponses données aux items 9 et 10c sous la section B du questionnaire

administré. Mais l'analyse de ces réponses est faite en détail dans le chapitre prochain et donc, il n'importe pas de les discuter ici.

Contrairement à la situation prévalant au moment des interactions supposées en fanti, les réponses affirmatives à la question 11 de la section B (*Do you insert Fante items when you are speaking English?*), il n'y en a que quatre, soit 20% des réponses valables... Avec nos observations lors des interviews et ailleurs, ceci confirme l'assertion de Forson (1979), reprise par Amuzu (2005a) que l'ACIP n'est pas une caractéristique saillante des interactions verbales en anglais.

En somme, et les interviews et les questionnaires ont fourni l'évidence que le mélange de codes n'est pas contrôlable à cent pour cent chez les scolarisés lorsqu'ils interagissent en fanti. Par contre, ce phénomène est quasiment absent des interactions en anglais, un signe que le scolarisé fantiphone pense plus facilement en anglais monolingue qu'en fanti monolingue. Les lemmes des éléments lexicaux anglais sont, pour la plupart, plus saillants que ceux des équivalents fanti dans le lexique mental du scolarisé fantiphone en général.

Limitations de l'étude

L'étude s'est heurtée à un nombre de problèmes qui ont obstrué le bon déroulement du processus de collecte de données. D'abord, il y avait des problèmes liés à l'identification des étudiants fantiphones. Il était difficile d'identifier ce groupe d'étudiants outre rentrer dans les cours de langue fanti. Cette deuxième option aurait abîmé le caractère scientifique de l'échantillonnage. Donc, nous avons adopté une autre approche difficile mais plus scientifique. Après nous être assuré qu'une personne est fantiphone, nous lui demandons si elle

participerait volontairement à une interview de recherche. D'autres participants ont été recommandés par nos collègues.

Une autre limitation relève du cadre temporel dans lequel s'est inscrite l'enquête. Pour que nous fissions un travail compréhensif sur les résultats du contact anglais-fanti, il nous aurait fallu au moins deux ou trois ans de recherche continue. Il y avait les interruptions dues aux vacances scolaires qui nous ont contraint à mettre des pauses à l'exercice.

Le manque de documentation constituait une limitation majeure. Ni les bibliothèques universitaires ni les librairies ne stockaient assez de manuels modernes rapportant les derniers points de vue et techniques sur le domaine. Nous ne pouvions importer ces manuels électroniquement ou physiquement. Les sites Internet où ces ouvrages sont accessibles étaient souvent bloqués. Il a fallu repérer un chercheur qui en possédait de sorte que nous en fassions des copies.

Le fait d'avoir à avertir les interlocuteurs que leurs prestations seraient enregistrées durant les interviews a posé une contrainte psychologique à au moins une participante. Elle a, par conséquent, parlé à un débit anormalement lent et avec beaucoup de soin pour éviter de mélanger les codes. Une autre, consciente du but de l'interview a refusé carrément de parler! Nous avons dû annuler la session après une quinzaine de minutes. Dans les autres cas, nous avons réalisé que les rubriques ont stressé presque tout le monde. Cependant, nous avons su contrôler ce stress-là. Ainsi, nous avons largement eu les résultats escomptés.

En fin de compte, nous ne croyons pas que les problèmes détaillés ci-dessus puissent influencer la fiabilité des résultats de cette entreprise.

Cadre Général de la Collecte des Données

L'enquête s'est basée sur l'observation *in medias res* des étudiants fanti et fantiphones d'abord, et ensuite l'interview menée auprès d'un petit échantillon trié par hasard de cette population. En fait, nous avons fait une partie majeure de l'observation à l'insu des interlocuteurs et en tant que chercheur non-participant. Cet exercice a été effectué dans des lieux variés: dans les véhicules commerciaux, au marché surtout à Science, dans les magasins et dans les salles de conférence. En un mot, nous avons considéré toute occasion où des étudiants discutaient en fanti comme une opportunité pour observer leur comportement linguistique. Ainsi, nous avons pu noter plusieurs énoncés mixtes. Lorsque nous nous étions impliqué dans l'échange, nous demandions parfois les équivalents des mots et des expressions anglais employés en vue de vérifier si les interlocuteurs les connaissaient. Nous avons même eu, quelquefois, à provoquer des débats avec certains afin de voir si nos co-participants mélangeraient les codes.

Les interviews se sont déroulées selon les étapes suivantes:

- d'abord nous identifions l'individu comme fantiphone soit en interagissant avec lui, soit en l'observant parler ;
- nous l'approchons et lui expliquons que nous voudrions l'interviewer et que le code de cet échange-là serait le fanti "pur" (c'est-à-dire, monolingue). en sus de cela, nous lui exposons le but de cet exercice ;
- si la personne donne son approbation, nous arrêtons un rendez-vous, au cas où cette personne-là n'est pas immédiatement disponible.

Le jour de l'interview, nous rencontrons le participant prospectif au lieu et à

l'heure convenus. Nous vérifions généralement si l'environnement est favorable pour l'interview et l'enregistrement ou si, par contre, il y a trop de bruit et/ou d'autres distractions. Ayant trouvé les conditions satisfaisantes, nous, en tant qu'intervieweur, expliquons la procédure à notre interviewé, après quoi, il choisit un sujet parmi les options proposées par nous. Il est à noter que lors des entretiens, le dispositif d'enregistrement, bien que ce fût petit et donc on pût le cacher, était toujours visible à l'interviewé. Tous en étaient conscients. Nous proposons des questions et des affirmations auxquelles l'interviewé essayait de réagir en fanti monolingue. Parfois, nous fournissions les équivalents en fanti de quelques éléments d'origine anglaise si le participant nous les demandait. Les sessions duraient plus de trente minutes mais moins d'une heure car nous ne voulions pas ennuyer les interviewés ni leur gaspiller le temps. Après l'interview, nous faisons écouter les prestations du participant : il y avait droit. Nous leur avons aussi demandé pourquoi ils mélangeaient les codes et s'ils pourraient arrêter la pratique l'étape suivante consistait à transcrire l'échange enregistré. Pour cette tâche, nous avons gardé la forme orthographique originelle de l'item, selon que l'item est fanti ou anglais. Nous avons interviewé sept femmes et quatre hommes sélectionnés de façon aléatoire parce qu'ils avaient toutes les caractéristiques requises.

Ce sont ces énoncés mixtes, fruits de quatre mois d'observation et d'interview, que nous analysons à la lumière des hypothèses et du cadre théorique.

Conclusion partielle

Dans ce chapitre, nous avons essayé de tracer les pas que nous avons pris pour collecter les données qui constituent la base de notre analyse. Nous avons d'abord identifié notre population cible et les lieux où il serait possible de collecter les données par observation. Nous avons ensuite formulé un questionnaire sur les répertoires linguistiques des étudiants généralement, et le comportement linguistique des Fantiphones parmi eux vis-à-vis du mélange de codes.

Les deux autres instruments de travail, l'observation et l'interview, ont été conçus et nous avons effectué leur mise à l'essai en dehors de l'université. Ces essais nous ont aidé à raffiner les instruments. En plus, nous avons dressé une liste des sujets à discuter lors des interviews. Il est à noter que les interviews étaient semi-structurées. Pour cette raison, nous n'avons qu'un guide d'interview assez squelettique.

Enfin, nous avons interviewé, sous des conditions contrôlées, des bilingues locuteurs de fanti et d'anglais, une expérience menée en vue de vérifier si le mélange de codes chez les universitaires fantiphones est contrôlable ou non. Il est à noter que nous avons déployé des efforts conscients pour réduire le biais du chercheur fantiphone et, par là, intéressé apte à fausser les résultats de l'enquête.

Dans le chapitre qui suit, nous allons donc présenter et examiner ces énoncés bilingues qui sont nos données.

CHAPITRE TROIS

PRESENTATION ET ANALYSE DES DONNEES

Introduction

Ce chapitre concerne les données recueillies au cours de la recherche. Le chapitre s'articule autour de cinq grandes parties. La première partie traite les énoncés selon l'item (morphème) anglais inséré. Lesdits items seront classés selon leur nature : îlot, morphème isolé, composante mixte ou autrement multimorphémique. La deuxième regarde la nature des groupes mixtes : les groupes nominal et verbal ; la troisième section se compose à partir des constructions comportant les copules *ye*, *wo*, *nye* et *dzi*. La quatrième partie comporte un examen de l'insertion des conjonctions *but* et *because*. L'ultime considère le comportement linguistique des interviewés vis-à-vis de l'accès aux lemmes LM. Cependant, nous le croyons justifié de faire une comparaison générale des deux langues impliquées, le fanti et l'anglais, avant de procéder à l'analyse des données.

Le fanti est, linguistiquement, un dialecte de l'akan, un groupe qui regroupe les dialectes twi. En dépit de ce statut, les locuteurs du fanti le considèrent comme une langue à part, distincte des autres langues voisines. Cette situation est compliquée par le fait qu'aucune distinction n'existe dans les langues locales entre « langue », « dialecte » et « variante linguistique » par exemple. Dans toutes les variantes de l'akan, le mot *kasa* décrirait l'asante et l'akwapim.

D'un point de vue socio-historique, le fanti est considéré comme une langue. En matière de grammaire, la syntaxe de l'anglais suit généralement l'ordre sujet-verbe-objet, c'est-à-dire, SVO. Cependant, il est à noter que l'anglais permet aussi l'ordre objet-sujet-verbe (OSV). Il en est de même pour le fanti, qui permet encore le deuxième ordre. En effet, l'ordre SVO serait le plus commun du monde. En ce qui concerne la composition du groupe nominal anglais, les déterminants, y compris les numéraux, sont antéposés au noyau au cas où le noyau serait un nom. Les qualificatifs sont d'ordinaire placés avant le nom, sauf dans la poésie où la postposition n'est pas proscrite. Nous avons également l'apposition, qui permet de placer les qualificatifs après le noyau. Pour ce qui est du groupe nominal du fanti, le noyau commence l'ensemble, sauf s'il y a le génitif. Le génitif en anglais est antéposé ou postposé selon que ce cas est encodé par 's ou par un groupe prépositionnel introduit par *of*. En anglais, l'ordre morphémique des autres groupes diffère du précédent, parce que d'ordinaire, le noyau du groupe paraît le premier, suivi des autres éléments : le verbe commence le groupe verbal, suivi de tous les compléments ; la préposition précède les autres éléments dans le groupe prépositionnel. En fanti, le groupe verbal a les mêmes caractéristiques que celles du groupe anglais. Le fanti n'a pas de préposition : il a, comme les langues voisines, ainsi que comme le ga ou l'éwé, des postpositions. Ces mots prennent la position finale dans le groupe dont ils sont le noyau. Ces postpositions introduisent des groupes postpositionnels analogues aux groupes prépositionnels des langues qui en ont. A part celles-ci, il y a des verbes (*ma* : donner, *fi* : sortir ; *kyere* : montrer) qui remplissent les fonctions de quelques prépositions. Mais ce

sont des verbes qui s'accordent au temps et au mode au verbe majeur qui les appelle.

Les sons du fanti sont moins nombreux que ceux de l'anglais. Concernant les voyelles pures ou simples, l'anglais en compte entre treize et vingt, selon le dialecte ou le locuteur individuel (Wikipédia, 2008) alors que le fanti en reconnaît neuf. L'usage quotidien révèle autrement : le schwa /ə/ figure grandement dans le parler ordinaire des fantiphones, représenté souvent par les graphèmes *o* et *e*, identifiés comme *e* et *o* neutres (*neutral e and o*) dans le *Fante Word-list*. De plus, le son /y/, représenté graphiquement par *u* comme en français, se rencontre en fanti ainsi qu'en twi. Concernant les diphtongues, les linguistes en identifient sept pour l'anglais ; il y a au moins douze en fanti.

Le cas des consonnes est pareil. L'anglais, avec toutes ses variantes, dispose de plus de voyelles que le fanti. On compte entre vingt-quatre et vingt-six phonèmes consonantiques pour l'anglais alors que le fanti n'en a qu'au plus, vingt-deux. Chacune des langues dispose des sons qui sont absents de la phonologie de l'autre. Par exemple, d'une part, en anglais, on a /θ/, /ð/, /v/, /β/, /ç/, /x/, /ʍ/ et /r/. Ces sons n'existent pas en fanti. D'autre part, le fanti compte /ts/ comme distinct et de /t/ et de /s/. Les sons /tʃ/ et /dʒ/ existent en fanti ainsi qu'en anglais mais la phonologie fanti n'emploie pas le système standard de l'API dans la transcription de ces sons. Outre /tʃ/ et /dʒ/, le fanti reconnaît / dʒw/ et / tʃw/ comme des sons distincts. Le /hw/ en fanti est beaucoup plus fort qu'en anglais :

dans ce dernier, /hw/ est assimilé à un simple /w/. Par exemple, *where*, *who*, et *what*.

Le ton joue un rôle important dans la sémantique des deux langues. En anglais, où on parle d'intonation ou d'accent plutôt que de ton, il aide souvent à distinguer entre des homographes, c'est-à-dire qui ont la même orthographe : *'consort* et *con'sort* ; *'consummate* et *con'summate* ; *'sedate* et *se'date*. Dans ces paires identiques, les deuxièmes mots sont des verbes alors que le premier est un nom et le troisième et le cinquième, des adjectifs. L'intonation ici démarque les items en précisant leurs natures et leurs sens. Il est vrai qu'il existe plusieurs paires comme les précédents en anglais ; cependant, la plupart des items lexicaux anglais se distinguent les uns des autres par leur orthographe.

L'anglais est reconnu comme ayant beaucoup plus de vocabulaire que le fanti. Selon l'*Oxford English Dictionary* (OED online):

The Vocabulary of a widely diffused and highly cultivated living language is not a fixed quantity circumscribed by definite limits... there is absolutely no defining line in any direction: the circle of the English language has a well-defined centre but no discernible circumference.

Wikipédia (2008) pour sa part, reconnaît que cerner le vocabulaire de l'anglais dépend de la définition plutôt que d'un recensement, car cette langue absorbe des termes nouveaux chaque année (jusqu'à 25 000 mots, d'après Kister, 1992). En effet, l'anglais a l'énorme capacité de créer des néologismes soit par création, soit par emprunt. Le fanti, pour sa part, souffre d'une pauvreté lexicale relative ; cependant, le système morphologique du fanti permet de créer de nouveaux termes à partir de la combinaison des radicaux et de plusieurs affixes.

Ainsi, un seul mot pourra comporter un ou deux radicaux en combinaison avec un ou deux affixes. Le fanti permet aussi la réduplication d'un élément lexical, surtout d'un verbe pour créer un nom ou un autre verbe.

Contrairement à l'anglais qui est une langue à portée globale, parlé par plus de locuteurs que toute autre langue dans le monde, (Gordon, 2005 ; Wikipédia, 2008) à l'exception des langues chinoises, le fanti est une langue à communication restreinte, parlée dans la moitié occidentale du littoral ghanéen parmi 1,2 millions de locuteurs natifs (Ghanaweb, 2008). Il est donc évident que l'influence géopolitique de l'anglais, étayée par la puissance économique et politique du monde anglophone, est énorme par rapport à celle du fanti. D'ailleurs, l'anglais remplit plusieurs fonctions, même au Ghana : ces fonctions ont été énumérées déjà dans le premier chapitre. Il jouit du même statut ou d'un statut similaire dans tous les pays du Commonwealth et, au sein des organismes internationaux, c'est l'une des langues officielles les plus communes, les deux autres étant l'espagnol et le français. Par contre, le groupe akan ne remplit aucune des fonctions officielles de l'anglais sauf langues enseignées et langues des médias, tout comme les autres langues reconnues comme langues nationales. C'est sur cette toile de fond que les fantiphones scolarisés mélangent les codes. Passons donc à l'examen des données.

D'abord, rappelons que les interviewés n'ont pas pu ne pas mélanger les codes malgré la demande à eux de l'éviter. Ceci indique que le phénomène est incontrôlable chez les membres de notre population cible. Ce constat est confirmé

par les réponses données aux items 9 et 10c du questionnaire donné aux étudiants.

Les tableaux ci-dessous représentent ces réponses :

Figure 4.1 : Tableau de Réponses à la Question 10c

Réponse	Fréquence	Pour cent	Pour cent valable	Pourcentage Cumulatif
Non fantiphone	23	53.5	53.5	53.5
Ne sais pas	4	9.3	9.3	62.8
Non	6	14.0	14.0	76.7
Sans réponse	5	11.6	11.6	88.4
Oui	5	11.6	11.6	100.0
Total	43	100.0	100.0	

Le tableau indique que vingt répondants ont traité la section B du questionnaire en tant que fantiphones. L'item 10c portait sur la capacité de parler fanti sans mélanger les codes. Des vingt, seulement cinq répondants, soit 25%, ont affirmé qu'ils pourraient ne pas insérer des éléments linguistiques anglais dans des discours tenus en fanti. Du reste, dix avouent soit qu'ils ne peuvent pas parler fanti 'pur', soit qu'ils ne sauraient pas dire. La réponse majoritaire soutient notre constat que les interviewés ont tous parlé en code mixte.

Du côté des motivations pour la présence du code mixte dans le repertoire linguistique des dix-neuf répondants, une majorité écrasante l'a attribué à une des deux raisons comme nous le montre la figure ci-dessous :

Figure 4.2 : Tableau de Réponses à la Question 9

Réponses	Fréquence	Pourcentage	Pourcent Valable	Pourcentage Cumulatif
Valables 1	1	2.3	5.3	5.3
2	8	18.6	42.1	47.4
3	9	20.9	47.4	94.7
5	1	2.3	5.3	100.0
Total	19	44.2	100.0	
Non fantiph.	24	55.8		
Total	43	100.0		

Le tableau montre que dix-neuf répondants, au lieu des vingt pour la question 10c, ont traité l'item sous considération. Un répondant, représentant 5,3%, attribue son mélange à la mode (option 1). Un autre l'attribue à une autre raison (option 5). Les dix-sept qui restent, soit 89,5%, expliquent leur mélange des codes en termes d'ignorance de l'équivalence en fanti pour l'élément anglais (option 2) ou de la facilité d'emploi du terme anglais (option 3). Ceci semble confirmer notre soupçon que les morphèmes de contenu LI sont plus saillants que leurs équivalents LM dans le lexique mental d'un membre typique de notre population cible. En outre, il explique pourquoi personne parmi les interviewés n'a pu suivre l'injonction de ne pas mélanger les codes.

Examinons donc les énoncés mixtes à la lumière des modèles examinés sous le cadre théorique au premier chapitre.

Types de Composantes dans le Mélange de Codes Fanti-Anglais

Myers-Scotton (1993a ; 2002 ; 2005) identifie trois types majeurs de composantes, à savoir, la composante mixte, l'îlot LM et l'îlot LI (cf. chapitre un). A part ces trois types de composantes, un dernier type est réalisable : deux

morphèmes de contenu LI (ou plus) contigus opérant selon les règles syntaxiques de la langue matrice. Rappelons encore l'opposition entre morphème de contenu et morphème de système (cf. chapitre 1). Ce sont ces concepts qui vont guider notre discussion portant sur les types des composantes.

Myers-Scotton (1993) avance l'argument, proposé comme hypothèse, que les arguments majeurs de tout énoncé seront encodés le plus souvent ou par les îlots LM ou par les composantes mixtes. La composante mixte prototypique, rappelons-le, comprend un seul morphème de contenu (ou morphème de contenu) LI et un nombre de morphèmes de système LM enchaînés selon les règles syntaxiques de la LM. Dans la figure 4, nous avons classé les types de composantes qui incorporent les morphèmes anglais comme suit.

Figure 4.3 : Tableau de types de composantes d'origine anglaise

Interview	Morphème LI isolé	Ilot LI	Composante mixte	Composante LI multimorphémique	Total	Pour- centage
A	8	2	2	2	14	12,1
B	5	6	7	-	18	15,7
C	5	6	7	-	18	15,7
D	1	6	4	-	11	9,6
E	6	4	4	2	16	13,9
F	4	2	2	-	8	7,0
G	5	-	1	-	6	5,2
H	9	10	5	-	24	20,8
Total	43	36	32	4	115	
Pourcent- age	37,4	31,3	27,8	3,5		100,0

Le tableau ci-dessus affiche les montants de types de composantes d'origine anglaise sélectionnées de façon aléatoire d'un échantillon de 7 entretiens des 11 menés. On compte 115 composantes dont les morphèmes LI isolés (mots

sans affixe de pluriel ou déterminant) constituent la majorité : 43, soit 37,4%. Le montant le plus faible, c'est celui des composantes multimorphémiques (ensembles de morphèmes anglais arrangés selon une syntaxe autre que la syntaxe anglaise). Ceux-ci ne comptent que 4 soit 3,5% du total. Selon Myers-Scotton (1993), les arguments majeurs de l'ACIP s'expriment soit par des îlots LM, soit par les composantes mixtes. Nous nous attendions à ce qu'il y ait plus de composantes mixtes que les autres types. Cependant, les chiffres indiquent que les interviewés ont employé moins de composantes mixtes que de morphèmes isolés et d'îlots LL. Il ne s'agit nullement d'un recensement d'emplois spécifiques de morphèmes individuels ; il s'agit plutôt d'une identification de sous-types.

La fréquence des cas d'interventions comprenant des morphèmes anglais révèle un taux d'insertion beaucoup plus élevé. Par exemple, l'interviewé dans A a fait 53 interventions, dont 14 insertions, soit 26,4% des interventions. Nous considérons ce pourcentage comme très élevé, étant donné que l'entretien s'est déroulé sous des conditions contrôlées. Mais c'est un indice que les fantiphones scolarisés n'arrivent que très difficilement à s'exprimer en fanti monolingue. C'est encore un signe que, dans des situations de communication décontractées, les fantiphones bilingues font beaucoup plus appel aux morphèmes anglais, un fait attesté par les observations faites des conversations normales de ces gens, y compris les participants aux interviews. Passons maintenant à l'analyse linguistique des données.

Examinons donc comment chaque type de composante se forme et fonctionne dans le mélange de codes.

La Composante Mixte

La plupart des morphèmes de contenu anglais employés dans le parler mixte des étudiants fantiphones à l'Université de Cape Coast et celui des autres fantiphones scolarisés sont réalisés comme partie intégrante des composantes mixtes. C'est-à-dire que les morphèmes de contenu sont insérés dans un cadre composé des morphèmes de système en provenance du fanti selon les règles morphosyntaxiques du fanti, la langue préférée comme la source de la langue matrice.

Examinons d'abord la composante mixte comme groupe nominal. Prenons les énoncés suivants comme exemples :

1a. Ehu de dem message no a, 'please call me', eye wie a, esend ko hen?

2ps(parf)voir.comp.déict.message dét.déf.interro.

1b. Ehu de dem nkra no a...

2s(perf)voir.comp.déict.message dét.déf.interro.

Dans le premier énoncé, le morphème de contenu anglais *message* est inséré dans un cadre formé de deux morphèmes de système fanti *dem*, un indicateur antéposé, et *no*, une particule indiquant l'éloignement qui sert aussi comme le déterminant défini. L'équivalent de *message* en fanti, *nkra*, occupe le même espace que *message*. On serait alors tenté de penser que le morphème de contenu anglais remplace, syntaxiquement parlant, *nkra* dans un espace réservé à l'origine, pour ce dernier. Mais la possibilité existe pour un nom d'origine anglaise de se créer un espace dans le groupe nominal qu'il y ait un équivalent

en fanti ou non. Cette possibilité existe toujours même si l'équivalent n'est pas conforme sur les trois niveaux abstraits (cf. chapitre 2 ; voir aussi Myers-Scotton 1993) à ce morphème de contenu anglais. Selon le modèle de production langagière proposée sous le modèle MLF, la communication langagière est lexicalement motivée. Le locuteur sélectionne, de premier abord, les morphèmes de contenu qui sont aptes à véhiculer ses intentions communicatives. Ceci fait, il trouve alors les morphèmes de système pour rendre ses intentions plus intelligibles. Notre argument est que, contrairement à ce qui se passe au cas de l'ACIP classique où le morphème de contenu LI occupe l'espace projeté par son équivalent LM, le locuteur dans ce cas a sélectionné *message* sans référence à *nkra*. Une preuve externe au groupe nominal (GN) mixte en est que ce locuteur a choisi l'autre composante de la collocation anglaise « *send (a) message* », le morphème de contenu verbal *send* de façon automatique. La conclusion est que *message* s'est créé un espace dans un cadre fourni par les morphèmes de système LI. Il importe peu que l'équivalent aurait occupé le même espace.

Considérons ce deuxième énoncé mixte :

2a. Iyi ara so ye hen mate bi a?

déict.emph. emph.3ps.être 1pl. poss. camarade indéf.interro.

En fanti, *mate* n'a pas d'équivalent qui lui soit conforme sur les trois niveaux essentiels : la structure prédicative-argumentative, la structure lexicocognitive et les configurations de réalisation morphologique. L'énoncé monolingue en fanti serait comme suit :

2b. Iyi ara so yenye no gyina mangow kor bi a?

1 pl.avec 3ps.se tenir à étage même...

Dans le deuxième énoncé, le groupe nominal composé d'un déterminant possessif fanti *hen* (notre) et un substantif anglais *mate* (camarade) du premier est remplacé par une proposition entière *yenye no gyina mangow kor*, car il n'y a pas un seul mot qui puisse être considéré comme équivalent de *mate*. Evidemment, les deux équivalents ne sont conformes ni au niveau de la structure prédicative-argumentative ni au niveau des configurations de réalisation morphologique. Ainsi, *mate* n'occupe pas un espace projeté par la proposition ; plutôt, *mate* se crée un espace à occuper. De surcroît, la structure du groupe nominal est la même dans et le fanti et l'anglais (les sources cibles de langue matrice et de langue insérée respectivement) : déterminant possessif + substantif. Pour cette raison, *our mate* aurait pu remplacer *hen mate* dans un énoncé en anglais. Sémantiquement, le mot fanti le plus proche de *mate*, c'est *sefo*, semblable. Mais, c'est un mot péjoratif et employé seulement au pluriel. Donc, le locuteur ne l'emploie pas en référence à lui-même. Dans les exemples 1a et 2a, nous ne pourrions pas affirmer que le fanti est la source unique de la langue matrice (la structure morphosyntaxique abstraite).

En ce qui concerne le groupe verbal mixte, notre constat semble aller à l'encontre de l'affirmation de Myers-Scotton (1993a) que les verbes s'avèrent plus difficiles à incorporer que les noms dans les composantes mixtes. Les verbes anglais sont régulièrement employés dans les composantes mixtes chez les membres de la population cible de notre étude. Voici le premier exemple :

3a. Sofo panyin a handle asɔr.

prêtre grand rel.3ps.gérer-0 église

L'exemple ci-dessus est un énoncé elliptique comportant un verbe anglais *handle* qui fait partie intégrante d'une composante mixte. Ce verbe-là est le morphème de contenu inséré dans un cadre formé par des morphèmes de système en provenance du fanti, *ɔ-*, le pronom sujet de la 3^e personne du singulier, et le morphème zéro de la conjugaison fanti. A la première vue, on pourrait croire qu'il s'agit de l'ACIP classique puisque la structure superficielle suit le fanti plutôt que l'anglais. Cependant, un examen minutieux de la structure de la proposition relative *a handle asɔr* révèle que sa structure profonde provient des deux langues impliquées. Le verbe *handle* appelle un complément d'objet direct ayant le sème [+contrôlable], un trait que partage *asɔr*.

Dans l'ACIP classique, l'insertion d'un morphème de contenu LI est précédée de la vérification de la conformité de ce morphème de contenu-là avec son équivalent LM sur les trois niveaux déjà identifiés. Si les deux ne sont pas conformes à un niveau ou plus, le morphème de contenu est inséré après que le locuteur a adopté des stratégies de compromis (Myers-Scotton 1993). Dans notre conception de l'ACIP composée, le morphème de contenu en provenance de la LI est activé dès le niveau conceptuel et se crée un cadre sans référence aux caractéristiques de son équivalent. L'expression fanti correspondant à *handle*, à savoir, *hwɛ do*, est une locution verbale comportant un morphème de contenu, -*hwɛ-*, et une postposition, *do*, dont l'insertion suit un processus en deux parties : -*hwɛ-* se crée un cadre composé de, soit un nom, soit un clitique comme sujet,

d'un morphème de système pour l'accord sujet-verbe (morphème zéro en fanti), et d'un autre pour le temps, l'aspect ou le mode (encore un morphème zéro pour le présent de l'indicatif). *Do* aussi crée son espace après le complément d'objet direct présent, s'il est question d'un nom ou d'un pronom représentant un animé et absent dans tout autre cas. Dans ce cas, il est donc clair que *handle* a créé son propre espace d'abord, et qu'il garde ses caractéristiques lexico-sémantiques et syntaxiques de départ. L'énoncé en fanti monolingue serait comme suit :

3b: Sofpanyin a hwɛ asɔr do

Prêtre grand rel.3ps.regarder-0.église.sur.

Nous pouvons voir qu'au niveau de la structure prédicative-argumentative du moins, les deux verbes ne sont pas conformes. Selon le modèle MLF, tout morphème de contenu LI (*handle*) qui n'est pas conforme à son équivalent LM (*hwɛ do*) est bloqué. En d'autres termes, *handle* ne devait pas figurer dans cet énoncé-là. Mais, comme nous l'avons déjà vu, le morphème *-handle-* est activé très tôt dans la production langagière sans référence à son équivalent *-hwɛ do*. Ainsi, la question de conformité ne se pose pas. Il en est de même pour *-justify-* dans *ɔrejustify why a nkorɔfo nya asem a, wɔnom nsa*. *Justify* n'a pas d'équivalent exact en fanti : les termes les plus proches à l'équivalent, ce sont *-ye ma ... n'asem nyɛ dɛw*, c'est-à-dire, « le faire paraître sans blâme », ou *-kyerɛ... ase*, expliquer. Les verbes anglais cités ci-dessus comme participant à la formation des composantes mixtes ne sont pas conformes à leurs équivalents fanti ni au niveau de la structure lexico-conceptuelle ni au niveau de la structure prédicative-argumentative. Ils ne peuvent, par conséquent, occuper les espaces

projetés par ces équivalents. En sus de cela, l'insertion des morphèmes de contenu verbaux d'origine anglaise fait entorse toujours à la contrainte du morphème libre et souvent à la contrainte des équivalences. Le morphème verbal anglais inséré dans un énoncé mixte comme partie d'une composante mixte n'est plus un morphème libre, surtout si ce verbe est en combinaison avec des clitiques ou des morphèmes de système verbaux fanti: il devient d'office un morphème lié. L'insertion de *-justify-* et de *-handle-*, par exemple, se réalise à l'intérieur des propositions. Il n'y a aucun changement de langues à la jonction de deux phrases. Puisque dans les deux cas, les paires des verbes ont des structures syntaxiques incompatibles les unes avec les autres, nous ne voyons pas comment l'équivalence structurale contraint la réalisation de ces morphèmes de contenu verbaux anglais come partie intégrante des composantes mixtes. Parlant du mélange de codes arabe-anglais, Al-Khatib (2003:420) soulève des points qui servent d'inspiration pour notre position :

Morphologically, the data ... provide ample evidence of intramorphemic language alternations in the bilingual's performance-in contrast with earlier claims and restraints ruling out the grammaticality and correctness of such combinations, unless conforming to a strict phonological categorisation.

Al-Khatib (loc. cit.) explique encore que:

...examples on intramorphemic language alternation from the data...do not conform to Poplack's grammatical disposition, since they provide ample evidence for the possibility of combining Matrix Language and Embedded Language stem and affix in several forms that are not conditional on phonological integratability, since the two languages are comparatively distinct.

Notre argument abonde dans la direction des conclusions d'Al-Khitab sur l'aspect grammatical du mélange des codes arabe-anglais, à savoir, que l'ACIP se réalise sans que les locuteurs fassent référence à la conformité entre les langues impliquées, surtout s'il s'agit des langues génétiquement ou typologiquement différentes. Tel est le cas de l'ACIP composée fanti-anglais, selon l'évidence vue jusqu'ici. Passons aux deux autres types de composantes, les îlots: ces deux constitueront le sujet des deux sections suivantes.

L'Îlot LM

Un îlot, c'est une composante dont les morphèmes de contenu et les morphèmes de système qui les accompagnent proviennent tous de la même langue et suivent l'ordre morphémique, c'est-à-dire, la syntaxe, de la langue d'origine. Selon Myers-Scotton (1993), les arguments majeurs de l'énoncé seront encodés soit par les composantes mixtes, soit par les îlots LM. Le discours pur est composé exclusivement des îlots. L'îlot LM est normalement la composante la plus fréquente dans le discours mixte. Au cours d'un échange (conversation 3), notre interlocuteur a produit des énoncés divisibles en 47 composantes de tous les types. De ce nombre, nous avons pu isoler 40 îlots LM, ce qui prouve l'assertion de Myers-Scotton. Mais qu'il y ait une surabondance des îlots LM n'évacue nullement notre argument. La preuve de la présente position dépend partiellement du nombre relatif des composantes dans chaque échantillon et aussi de la nature des éléments en provenance de la LI. Tout en faisant abstraction de l'îlot LM, nous donnons ici deux exemples.

4. Sika no ɔannso.

argent. dét.déf.

Dans cet énoncé monolingue, pris de cette conversation, nous trouvons que le GN souligné est composé de deux morphèmes en provenance du fanti, source désirée de la langue matrice. Le groupe nominal (GN) fanti typique, nous l'avons déjà expliqué (p.80), commence avec le nom en première position, suivi de qualificatifs s'il y en a. Les déterminants défini et indéfini se mettent généralement en position finale. Les possessifs et les démonstratifs se placent partiellement ou entièrement avant le nom. *Sika no* obéit aux exigences de la grammaire fanti. Le morphème de contenu *sika* (argent) commence le groupe suivi de *no*, l'article défini, conformément aux règles syntaxiques du fanti. Ainsi, il est clair que le GN *sika no* remplit toutes les conditions d'un ilot LM.

Considérons l'énoncé suivant:

5. Mu-sua-e wɔ Takorade

1ps.apprendre.prét.+3ps(inanimé)

Ici, nous avons affaire à un GV prototypique du fanti. Il incorpore un morphème de contenu, *-sua-* (apprend-), et deux morphèmes de système de surface, qui en réalité représentent trois morphèmes de système virtuels. *Mu-* est une variante de *me-*, clitique d'accord de la première personne du singulier, la forme pleine étant *emi* (moi). *Mu-*, *me-* et les autres variantes servent de déictiques de personne sujets des verbes conjugués. Les mêmes phénomènes se produisent pour les autres personnes verbales sauf dans le cas de la deuxième personne du pluriel, où certains utilisent *hom*, la forme pleine et détachée du

verbe comme sujet, objet et comme forme emphatique. Cet usage est appuyé par la grammaire prescriptive du fanti. Le graphème (-)e ou le morphème de système superficiel -e mis après -sua- représente deux morphèmes de système virtuels: un morphème de système vocalique du passé simple et un autre pour le complément d'objet direct inanimé. Nous voyons donc que l'agencement morphémique à l'intérieur de cette composante est en conformité avec les règles syntaxiques du verbe fanti. La compétence de nos interlocuteurs à l'égard de la grammaire du fanti n'est jamais en question; c'est plutôt leur compétence lexicale qui est le point de notre débat.

L'îlot LI

L'îlot LI est composé habituellement d'un morphème de contenu LI inséré dans un cadre morphosyntaxique formé des morphèmes de système en provenance de la LI, arrangés selon l'ordre morphémique de cette langue-là. L'hypothèse de déclenchement (en anglais, *EL Island Trigger Hypothesis*) qui explique et prédit la formation des îlots LI, est nécessaire pour l'analyse des exemples de cette section. Elle est formulée comme suit :

L'activation de tout lemme LI et l'activation par mégarde de tout morphème LI non-conformes aux hypothèses de la LM et du blocage cause le processeur à arrêter toutes les procédures d'activation de la LM et à réaliser la composante entière comme un îlot LI. (Myers-Scotton, 1993)

Dans une révision de sa position antérieure, à savoir, que seule la grammaire de la langue matrice qui est active, Myers-Scotton (2002) note que les grammaires des deux langues impliquées sont toujours actives dans la production

UNIVERSITY OF
SOUTH AFRICA
Pretoria

des discours mixtes; elle en offre comme preuve la réalisation des îlots LI. Dans notre corpus, il existe un bon nombre d'îlots LI. Nous allons donc examiner la nature et la fonction de quelques exemples, ainsi que leur formation.

Examinons l'exemple suivant:

6a. Driver-no-na-ɔ-nye-two passengers,-nna -yeɣe -three -na-

chauffeur.dét.déf.et.3ps.avec.deux passagers.non-prés.1pl.être.trois.et.

yɛtsena -ekyir-hɔ

1 pl s'asseoir.prés.derrière-là.

Nous avons dans cet énoncé, six morphèmes LI, dont deux morphèmes de contenu, *driv-* et *passenger-*, et quatre morphèmes de système précoces. Les morphèmes de système comptent deux déterminants numériques, *three* et *two*, un suffixe de type *-er*, et un suffixe du pluriel, *-s*. Le GN *two passengers* est un îlot LI composé du morphème de contenu *passeng-*, précédé d'un déterminant numéral *two* et suivi de deux suffixes, le *-er* et le *-s*. le tout est arrangé selon la morphosyntaxe de l'anglais. L'anglais ne distingue pas entre les animés et les inanimés dans l'emploi de différents types de déterminants numériques alors qu'en fanti, la distinction est faite par l'ajout du préfixe *be-* ou *ba-* porteur du sème [+animé]. En fanti monolingue, l'énoncé aurait été ainsi:

6b. Hen-ka-nyi no na ɔnye a-hentsiafo be-enu, nna

Véhicule.conduire.agent.dét.déf.et.3ps.avec.pl.passager.animé.deux.nonprés

yeɣe ba-asa na yɛtsena ekyir hɔ.

1pl.être.animé.trois.et.1pl.s'asseoir derrière.là

Il est donc clair que le morphème de contenu et les deux morphèmes de système précoces qui l'accompagnent constituent un îlot LI car les morphèmes sont d'origine anglaise et les règles qui conditionnent leur arrangement appartiennent à la grammaire de cette langue-là.

Le fait de la réalisation d'un îlot LI prouve que l'anglais est actif au niveau du lemme de la production langagière chez le locuteur bilingue. De plus, il prouve que les morphèmes LI peuvent se créer des espaces dès ce niveau-là sans référence à leurs équivalents LM.

L'exemple que nous venons de discuter est un GN. Nous pouvons ainsi avancer l'argument que les GN peuvent se réaliser aussi bien comme un îlot LI que comme un îlot LM ou comme une composante mixte. Par conséquent, il peut remplir toutes les fonctions que le GN peut remplir dans une phrase fanti. Dans l'exemple 6a, l'îlot fonctionne comme complément de la conjonction *-nye*.

Dans l'exemple suivant, le GN affiche les caractéristiques d'îlot de façon plus nette :

7a. Iyi so ɔ-ye the same thing.
déict.aussi.3ps.être.0.dét.déf.même.chose.

Cet énoncé compte sept morphèmes, dont quatre morphèmes LM et trois LI. Les trois morphèmes LI composent un îlot. Comme dans le cas précédent, il s'agit d'un GN dont les composantes proviennent toutes de l'anglais : un déterminant défini qui, selon le modèle 4-M, est un morphème de système précoce, et un adjectif et un nom, tous des morphèmes de contenu. Ces trois sont ordonnés selon la structure morphosyntaxique de la langue source : déterminant+adjectif+nom.

Puisque le groupe comprend le morphème de système précoce requis, la catégorisation originelle du statut du GN *the same thing* est plus nette. En fait, comme dans les cas précédents, l'équivalent monolingue de cet énoncé incorpore un GN fanti dont la structure diffère de celle de *the same thing*, selon les règles morphosyntaxiques du fanti comme nous le voyons ci-dessous :

7b. Iyi so ɔ-ye adze kor (no-ara).

déict.aussi.3ps.être.0.chose.un.(dét.emph).

L'exemple 7b représente, en fanti monolingue, l'énoncé mixte que nous venons d'examiner. *Adze kor (noara)*, un îlot LM, équivaut à l'îlot LI *the same thing*. Que les deux îlots soient des équivalents est dû à la sémantique, non à la grammaire. Comme dans les autres cas, l'adjectif épithète suit le nom qu'il qualifie dans le GN fanti ; il ne le précède pas. L'inverse est de règle en anglais. C'est pour cette raison que *kor* (même, un) suit *adze* (chose), alors que *same* précède *thing*. Les déterminants *the* et *no(-ara)* prennent les positions initiale et finale respectivement, conformément aux règles morphologiques et syntaxiques des langues-sources. La contrainte d'équivalences de Poplack (1988) s'applique partiellement dans ces cas. L'alternation se produit à une jonction où la transition du verbe au complément se fait dans les deux langues. En ce sens, cette contrainte s'applique à cet énoncé. Cependant, nous observons aussi que, concernant la structure du GN, les syntaxes des deux langues diffèrent l'une de l'autre. Aussi l'alternation ne devait-elle pas se réaliser, selon cette contrainte-là. Somme toute, dans ce cas, les contraintes syntaxiques de Poplack ne déterminent pas complètement l'insertion de ces composantes.

The same thing, en tant qu'îlot, fonctionne comme complément du sujet σ , reprise de *iyi so*. Cette fonction reflète la structure sujet+*-ye* + complément du sujet du fanti comme représentée dans l'exemple 7b. Cette possibilité pourrait nous amener à conclure que l'équivalent *adze kor* projette l'espace pour *the same thing* dans 7a. Néanmoins, il ne faut pas oublier que la même structure existe en anglais : sujet+*be*+complément. Ainsi, l'énoncé 7a reflète la structure anglaise aussi. Donc, le *formulator* identifie *the same thing* seulement comme un complément possible pour *ye*, l'un des copules en fanti, et l'insère dans l'énoncé sans vérifier s'il y a de la conformité entre *adze kor* et *the same thing* aux trois niveaux abstraits identifiés sous le modèle du niveau abstrait. Comme nous avons déjà essayé de le montrer, les deux GN ne sont pas conformes au niveau des configurations de réalisation morphologique ; les ordres morphémiques des deux diffèrent l'un de l'autre. Ce manque de conformité devrait bloquer la parution du GN anglais après *-ye* comme complément du sujet. Le recours spontané aux îlots nominaux LI dans le discours quotidien de la population cible de notre étude indique son niveau élevé de familiarité avec les morphèmes de contenu anglais et, en revanche, sa faible connaissance des morphèmes de contenu du fanti. De plus, il montre que les groupes nominaux anglais peuvent être accédés au niveau du lemme comme des ensembles, du moins au même titre que les morphèmes de contenu fanti, dans les interactions quotidiennes.

Nous avons vu que l'activation de tout lemme LI non conforme aux spécifications de la LM provoque la réalisation d'un îlot LI. Nous savons aussi que le fanti n'a pas de vraie préposition ; il a des postpositions et des verbes

(p.80). L'anglais a des prépositions. Les deux ensembles ne sont conformes l'un à l'autre ni au niveau de la structure prédicative-argumentative ni au niveau des configurations de la réalisation morphologique. Le locuteur qui accède à une préposition anglaise lors du mélange de codes fanti-anglais réalisera normalement le reste du groupe avec des morphèmes LI (c'est-à-dire, anglais) suivant la syntaxe anglaise. En d'autres termes, le groupe prépositionnel sera un îlot anglais. Prenons quelques exemples de ces îlots, commençant par l'énoncé 8a :

8a. Ne sister wo the last... after the taxi rank.

3ps.poss.soeur.être à.dét.déf.dernier...après.dét.déf.taxi.station.

Dans cet énoncé, *after* commence un groupe entièrement en anglais, dont les composantes, deux morphèmes de contenu et deux morphèmes de système, sont agencés selon les règles syntaxiques de l'anglais. Dans la production de ce GPrép, le locuteur active les lemmes de *taxi* et de *rank* et le morphème de système précoce *the* avec celui de la préposition *after* au niveau du lemme sans considérer l'équivalent LM *ekyir*, postposition d'origine nominale. Puisque les deux équivalents ne sont pas conformes syntaxiquement, ici, nous ne pourrions pas envisager la possibilité que le morphème de système jointif *ekyir* ait conditionné la création du cadre morphosyntaxique pour *after*. Le *formulator* alors met en marche les processus grammaticaux de l'anglais (la LI) et arrête ceux pour la langue matrice. Ainsi, l'ensemble est réalisé comme un îlot LI dont les morphèmes sont arrangés selon la syntaxe anglaise. Si nous regardons l'équivalent LM de cette structure prépositionnelle, nous verrons que les morphèmes sont arrangés selon l'ordre morphémique du fanti qui met les

équivalents des deux morphèmes de système en dernière position. Comme dans l'énoncé modifié qui suit :

8b. No nua (basia) wɔ (dan) no a o-dzi ekyir wɔ hɛn-gyina-bea no
3ps.poss.sœur.être.à0.(maison).dét.déf.rel.3ps.être.à.voiture.arrêt.lieu.dét.dé
f.

ekyir no.

dos.dét.déf.

(Wɔ) *hɛngyinabea no ekyir*, l'équivalent sémantique de *after the taxi rank* constitue ce que nous décrivons comme un groupe postpositionnel dont le morphème de base est *ekyir*. Le morphème de système tardif jointif *wɔ*, glosé sémantiquement comme *être à* (*be at* en anglais) sert de faux copule pour une structure de ce type. Le *wɔ* exigé pour que ce groupe postpositionnel soit complet selon les conditions de bonne formation montre encore que le GPostp. est en réalité un GN. Le morphème jointif n'est pas requis dans la sorte de construction mixte qu'illustre l'exemple 8a. En revanche, il serait nécessaire dans une construction où le *after the taxi rank* serait le groupe adverbial complément locatif du verbe au lieu de complément du GN complément circonstanciel de lieu du verbe *wɔ*. Il est donc certain que cet flot est réalisé sans référence à son équivalent fanti, car les deux sont non-conformes morphologiquement et syntaxiquement. Autrement, l'flot LI serait bloqué. La lexie *taxi rank* est activée au niveau du lemme comme un tout sans référence à *hɛngyinabea*. Dans le parler quotidien du fanti, la deuxième option n'est guère usitée. Même si *ekyir* avait été

employé au lieu de *after*, il est fort possible que l'énoncé eût été mixte, comme suit :

8c. Ne sister wɔ the lastwɔ *taxi rank* no ekyir.

3ps.poss.sœur.être0 à.dét.déf.dernier...être0 à.taxi gare.art.déf.dos

Ces deux faits indiquent une certaine tendance vers le mélange de codes composé car *taxi rank* est activé immédiatement après les opérations du niveau conceptuel (niveau des intentions communicatives). Les morphèmes de la lexie sont actifs au niveau du lemme et projettent leurs propres espaces en activant les morphèmes de système soit de la LM, soit de la LI, qui peuvent les aider à exprimer leur contenu lexico-conceptuel. L'ordre morphémique de *taxi rank* s'avère si invariable qu'ils fassent partie d'une composante mixte ou d'un îlot LI.

Les fantiphones scolarisés, y compris la population cible de cette recherche, font appel souvent à des îlots LI qui sont des GPrép. pour exprimer les circonstances de temps, de lieu, de raison et de manière, par exemple, à la place des équivalents LM. L'exemple suivant, tiré d'un des entretiens, illustre, de façon adéquate, la fréquence de cet appel.

B. : Na ɔnnyɛ ɔwo na ese... eyi, idzidzi a, ɔwo de etweɔn kakra ansaana
aanom nsu no a?

L. : A, mese de, *upon doctor's advice*, if idzidzi a, ɔwo de enom nsu *after ten minutes, or thirty*, mhmm, *appropriately* no; dem na oye. *Oiher than that* no, *digestion* ɔrennyɛ papa.

Nous constatons ici un recours relativement fréquent aux éléments anglais par l'interlocuteur. Dans sa réaction à notre question, L. utilise quatre îlots LI,

dont deux GPrép., une composante mixte introduite par une préposition LI, *if*, et un mot isolé, *digestion*, qui en réalité, est un îlot LI nominal fait d'un morphème de contenu verbal, *digest-*, et *-ion*, un morphème de système convertisseur.

Upon doctor's advice et *after ten minutes* sont des GPrép composés exclusivement des éléments concrets et abstraits en provenance de l'anglais. Le premier est un circonstant qui indique une cause ; le deuxième indique la temporalité. Il est à savoir que ces réalisations sont survenues à un stade initial de l'entretien, juste après que nous en avons expliqué le but. Ce fait est un indice que les éléments ont été activés au niveau du lemme au même titre que les éléments LM. La connaissance de l'anglais assure l'activation des processus grammaticaux nécessaires pour la production de ces îlots LI. Nous ne pouvons dire, cependant, que tous les GPrép commençant par une préposition anglaise finissent par devenir des îlots LI. Ce que nous pouvons affirmer en revanche, c'est que, que le groupe sorte comme un îlot LI ou une composante mixte, les contraintes morphosyntaxiques abstraites sont fournies par l'anglais. Tel est le cas de l'exemple suivant :

9a. Mowə lecture bi from eight-thirty to beyə ten-thirty

1ps.avoir0.cours.indéf.de.huit.trente.à.fut.faire.dix.trente.

From eight-thirty constitue un GPrép qui est réalisé comme un îlot LI. Mais le GPrép qui suit, indiquant l'autre limite du délai, ne l'est pas, bien qu'il soit initié par une préposition LI (anglaise). *To beyə ten-thirty* incorpore deux morphèmes de système LM : un marqueur du futur *be-* et un morphème verbal *-yε*, qui signifient ensemble 'environ' (*about* en anglais). Cet îlot inséré dans deux

morphèmes LI qui seuls composeraient un îlot change les natures formelle et sémantique de la composante sous discussion. La composante devient par là une composante mixte, formellement, et sémantiquement, *beye* ôte la précision à la structure. *Beye* démontre un phénomène d'insertion assez intéressant : il rompt la continuité de l'îlot LI. L'équivalent de *to* en *fanti* n'est pas une préposition, c'est plutôt un îlot verbal, *kepem*. Il est évident que *beye* et *about* ne sont pas conformes l'un à l'autre au niveau de la structure prédicative-argumentative et des configurations de la réalisation morphologique, parce que le premier est une composante verbale, alors que le deuxième est un adverbe. Selon les contraintes classiques, l'embranchement de la structure d'une langue à celle d'une autre langue se fait, soit à un point où les deux grammaires peuvent s'enchaîner (Poplack 1980 ; Gumperz, 1982) ou par insertion d'un item isolé originaire d'une langue dans une matrice formée par les morphèmes et/ou les structures d'une autre langue (Myers-Scotton, 1993 ; Muysken, 2000). Mais le mélange des codes composé admet d'autres phénomènes dont le *odd-mixing* (Gardner-Chloros, 1982). Bien que le *GPrép* soit une composante mixte au niveau superficiel, les structures abstraites sous-tendant la composante proviennent toutes de la LI. C'est-à-dire que *beye* est inséré parce qu'il est conforme à *about* au niveau de la structure lexico-conceptuelle. Nous pouvons ainsi conclure que la composante mixte dont nous parlons reflète et la morphosyntaxe de la réalisation de *beye* dans un circonstant temporel en *fanti* monolingue, et les conditions de la réalisation de *about* dans un circonstant temporel pareil en anglais. Les morphèmes LI ont pu créer de l'espace

pour l'insertion de *beyε* malgré le manque de conformité absolue entre cet îlot et son équivalent LI, *about*.

L'évidence fournie jusqu'ici nous permet de dire que les Fantiphones scolarisés pratiquent le mélange des codes composé. Une remarque reste à faire : les verbes anglais ne se réalisent pas comme des îlots LI. Ce constat prouve l'hypothèse, annoncée au commencement de ce chapitre, selon laquelle tous les arguments majeurs du discours mixte seront réalisés, soit comme des composantes mixtes, soit comme des îlots LM. Il est reconnu que le verbe constitue le noyau de la phrase, l'argument clé de la phrase. Ainsi, l'absence d'îlots verbaux LI confirme aussi l'hypothèse de la hiérarchie des îlots LI : plus une composante est périphérique à la projection de complétive bilingue, plus elle est susceptible d'être réalisé comme îlot. Néanmoins, l'opposition élément central-élément périphérique ne dérange pas l'orientation argumentative de cette analyse.

Le Morphème LI Isolé

Il arrive des fois que le morphème de contenu LI se réalise comme un morphème isolé (*bare form* en anglais) dans une proposition autrement monolingue ou même des propositions ayant d'autres types de composantes LI. Le morphème isolé LI est un morphème de contenu LI sans les morphèmes de système LI requis pour en faire un îlot LI ni ceux de la LM qui en feraient une composante mixte (Myers-Scotton, 1993). Il est affirmé que l'accès au morphème isolé est une stratégie de compromis, adoptée pour contourner des conflits de non-conformité possibles entre les ordres morphémiques des deux langues impliquées.

Le modèle MLF rend compte de la réalisation de cette sorte de composante à partir de l'hypothèse du blocage, un principe corollaire du principe de morphème de système qui explique aussi l'occurrence des îlots LI dans le discours mixte. Il se peut que la non-conformité soit à l'origine de la présence et des îlots LI et des morphèmes LI isolés. Néanmoins, le modèle originel selon lequel le locuteur vérifie la conformité entre le morphème LM et son équivalent LI avant d'utiliser ce dernier, nous paraît trop compliqué pour les cas que nous étudions. Dans la logique de notre position, l'appel aux morphèmes LI au niveau du lemme juste après que les intentions communicatives du locuteur se sont clarifiées au niveau conceptuel se fait sans cette vérification. Considérons l'exemple suivant :

10a.Edze kɔ faculty anɛ (anaa)?

2ps.(perf) prendre.aller.à.faculté.ou

(Tu l'as envoyé à la faculté ou... ?)

Faculty est un morphème LI isolé incorporé dans une structure autrement fanti. En fanti les verbes *-kɔ* (aller+/-à), *-ba* (venir+/-à) et leurs composés n'exigent aucune préposition pour les lier à leur circonstant locatif. Donc l'insertion de ce nom isolé peut s'expliquer en termes de la structure prédicative argumentative de *-kɔ*, étant donné que dans cet emploi, *faculty* est un nom locatif. D'ailleurs, *-fa kɔ/-dze kɔ* (envoyer+/-à, emporter+/-à) tout comme *-kɔ* est un verbe de direction. La plupart de ces verbes prennent des locatifs sans pré- ou postpositions selon l'usage du fanti. Pour cette raison, il serait agrammatical de réaliser le circonstant locative de ces verbes comme un groupe prépositionnel du type *to the faculty* comme dans :

10b. *Edze kɔ to the faculty anaa?

à l'instar de la structure anglaise. Il serait également incorrect d'ajouter la postposition *-mu* à *faculty* vu que *-kɔ* comporte une préposition virtuelle correspondant à *à*. Donc, il est certain que *-kɔ faculty* ressemble et à la structure virtuelle des constructions fanti comme *-kɔ fie* ou *-kɔ edwuma* (ce qui veut dire exactement *aller au bureau/travail*), et à celle de *go to the faculty* et plus étroitement à *go home*. Les caractéristiques abstraites de *faculty*, surtout au niveau de la structure prédicative-argumentative, permettent au mot de projeter son espace dès le niveau du lemme où les morphèmes de contenu *-kɔ* et *faculty* envoient des directions au *formulator* pour qu'une structure coopérative abstraite à partir des lemmes. Toutes ces opérations se déroulent dans quelques millisecondes dans le cerveau de l'interlocuteur, avant la réalisation de la structure de surface. Une coopération pareille au niveau abstrait entre le morphème LI et le morphème LM montre qu'il ne s'agit pas simplement d'une stratégie de compromis issue d'un conflit. Il y a plutôt des apports des deux langues vers la construction d'un cadre hybride. C'est ce cadre qui permet d'incorporer *faculty* sans les morphèmes requis par le GN fanti ou le GN prototypique en anglais.

Les circonstants de temps d'origine anglaise sont aussi susceptibles de devenir des morphèmes isolés dans la structure mixte. Ce phénomène se produit surtout en relation aux noms des jours en anglais insérés dans des énoncés mixtes. Ces noms se réalisent sans préposition quand ils marquent un temps précis dans l'avenir ou dans le passé. C'est le cas dans l'exemple suivant :

11a. Mo-bɔ-kɔ na m-a-ba Sunday.

1ps.fut.aller.et.1ps.fut.venir.dimanche

Ici, *Sunday* est un morphème de contenu LI qui exprime un temps précis dans l'avenir par rapport au moment où parle l'énonciateur. Ce morphème de contenu LI n'a pas de morphème de système précoce ou tardif en provenance de l'une des langues impliquées. C'est cette absence qui fait de *Sunday* un morphème LI isolé. Deux explications sont possibles ici. La première, plus évidente, est que *Sunday* ne fait qu'occuper l'espace syntaxique projeté à l'origine par et pour son équivalent LM, *Kwesida*. La preuve en réside dans la suivante :

11b. Mobɔkɔ na maba kwesida.

Kwesida occupe l'espace périphérique du circonstant temporel qui lui est réservé par la syntaxe fanti. C'est le même espace occupé par *Sunday*. En plus, *kwesida*, comme *Sunday*, est à l'origine, un morphème de contenu isolé et ne porte aucun morphème de système jointif indiquant sa fonction de complément circonstanciel de temps. Mais l'absence de morphème de système ici est conforme à la syntaxe fanti, selon laquelle aucun morphème de système n'est nécessaire. Donc, l'explication en est que *Sunday*, assimilé grammaticalement à *Kwesida*, occupe l'espace dans le même cadre. Le morphème LI isolé n'a plus besoin de morphème du système, *on*, dont il aurait eu besoin s'il avait été réalisé en anglais (la plupart des variantes britanniques), comme suit :

11c. I'll go and return on Sunday.

Mais, notre conception du mélange des codes composé ne se fonde pas tellement sur la morphosyntaxe hybride comme elle se fonde sur l'activation des

morphèmes LI au niveau du lemme. *Sunday* existe à côté de *Kwesida* dans le lexique mental du locuteur. Mais, *Sunday* est activé d'abord et plus facilement. Il est même possible que *Sunday* soit plus saillant que *Kwesida* au niveau du lexique mental et en bloque l'accès. De cette perspective, que *Sunday* se réalise comme morphème LI isolé, coïncidant avec la structure parallèle en fanti. L'absence d'une pré- ou postposition n'a pas d'importance. L'activation de tout élément au niveau lemmatique assure l'activation des propriétés syntaxiques de cet élément. Tel est le cas de *Sunday*. Notre argument est renforcé par le fait que la structure abstraite de *Sunday* dans des structures pareilles est la même sous les sous-systèmes américains :

11d. I'll go and return Sunday.

Même s'il est improbable que la structure soit provenue de l'américain, cette ressemblance légitime notre position que *Sunday* en particulier, et tous les circonstants temporels LI sont activés au niveau du lemme et donc projettent leurs propres espaces dans le cadre morphosyntaxique mixte.

Nous avons un exemple d'une structure peu commune par ce que le morphème de contenu LI inséré impose ses propriétés syntaxiques à l'autre morphème d'origine LM auquel il est attaché. L'énoncé suivant provient d'une étudiante qui mélange les codes dans toute situation et en présence de tout interlocuteur :

12. ye-nn-kɔ- hwe a, foreign nsa bi...

1 pl.nég.aller.regarder.rel. étrange.main.indéf.

Dans cet exemple, *foreign*, morphème adjectival LI, isolé est inséré dans un cadre énonciatif LM, phénomène assez commun chez les fantiphones scolarisés. Ce qui nous a frappé, c'est l'ordre des morphèmes à l'intérieur du groupe nominal. Dans tout GN, le nom est primordial ; l'adjectif, secondaire. Donc, la syntaxe interne est déterminée par le nom dans un énoncé monolingue. Dans un GN mixte, cet ordre provient normalement de la langue matrice : l'insertion de tout morphème LI isolé doit donc le respecter. L'ordre morphémique du GN fanti place les adjectifs qualificatifs après le noyau (le nom), ce qui est en contraste avec le GN anglais (voir supra). Bref, les deux ensembles d'adjectifs ne sont pas conformes aux niveaux de la structure prédicative-argumentative et des configurations de la réalisation morphologique.

Les morphèmes de contenu LI réalisés comme des formes isolées ne dépendent pas de leurs équivalents pour que ces derniers leur créent des espaces ; ils se les créent eux-mêmes. Telle est la nature du mélange des codes composé que nous attribuons aux sujets de notre recherche.

La Composante LI Multimorphémique

Nous désignons de ce nom toute composante faite de plus d'un morphème LI, mais dont les morphèmes ne respectent pas la syntaxe LI, c'est-à-dire qui ne constitue pas un îlot. Cette composante se forme à partir de la morphosyntaxe de la langue matrice. Donc, bien que tous les morphèmes de surface proviennent tous de la LI, l'anglais, la morphosyntaxe abstraite qui arrange les morphèmes est d'origine fanti, à moins qu'il n'y ait des morphèmes de système précoces LI dont l'attachement aux morphèmes de contenu est conditionné par la syntaxe et la

UNIVERSITÉ DE
CÔTE D'IVOIRE
FACULTÉ DE
SCIENCE
ET
TECHNOLOGIE
DE
DABOU

morphologie LI. Mais, même si la structure finale ressemble à une structure fanti, elle n'est pas complètement libre de l'influence abstraite de la grammaire anglaise. En fait, si les morphèmes LI sont activés au niveau lemmatique, ils en apportent des informations grammaticales pertinentes à leur emploi dans l'énoncé. C'est pourquoi *two* ne pourrait jamais être utilisé comme verbe dans un énoncé mixte ; il serait, en revanche, employé soit comme adjectif, soit comme pronom. C'est parce que le lemme de *two* contient des indications pour son emploi comme ces deux catégories et aussi comme un nom dans des cas appropriés. Pour le cas spécifique que nous passons en revue, les morphèmes LI sont activés depuis le niveau du lemme. Ils retiennent leurs caractéristiques lexico-conceptuelles et morphosyntaxiques abstraites lors de leur utilisation dans le mélange de codes. En effet, que la structure superficielle de ces composantes soit dictée par la LM ou non, certains aspects de cette structure sont déterminés par les lemmes de ces morphèmes anglais. Nous offrons comme exemple l'énoncé suivant :

13a. Ono na ɔ-ro-conduct assembly wo ha no.

3ps emph.et.3ps.prog.mener.assemblée.être.à.ici.dét.déf

Ici, les éléments centraux de la collocation *conduct the/an assembly* sont activés ensemble très tôt dans la production langagière. Les lemmes de *conduct* et *assembly* fournissent les informations morphosyntaxiques nécessaires pour leur classement et emploi à ce stade. Par exemple, le lemme de *conduct* l'identifie comme morphème de contenu verbal bivalent qui peut commanditer un nom collectif. De surcroît, ce lemme projette l'espace que va occuper *conduct*.

Simultanément, le lemme de *assembly* fournit des informations qui le lient à *conduct*. Toutes ces informations sont envoyées au *formulator* qui cherche les morphèmes de système appropriés (les clitiques, le progressif, et l'accord (0) de la troisième personne du singulier) qui aideront à exprimer les caractéristiques lexico-conceptuelles de l'ensemble et, par là, les intentions communicatives du locuteur. Comme l'anglais fournit une partie de la structure morphosyntaxique et le fanti l'autre, nous voyons une responsabilité partagée (Amuzu, 2005a). Cette responsabilité partagée bloque les morphèmes de système anglais de figurer dans l'énoncé et enlève la nature d'ilot à *-conduct assembly*. Les collocations et les expressions figées anglaises se réalisent ainsi : les morphèmes de contenu sont « appelés » au niveau du lemme d'où ils projettent leurs propriétés lexico-conceptuelles. Ces propriétés sont converties aux informations morphosyntaxiques par ces lemmes. Au niveau du *formulator*, les morphèmes de système fanti s'imposent et aident à construire le cadre dans lequel les morphèmes de contenu LI seront insérés. Il est à noter que, souvent, ces expressions figées LI ne sont pas conformes à leurs équivalents LM

Un cas similaire se présente dans cet énoncé :

14a. $\text{\textcircled{O}}$ practise medicine a ?

(To) *practise medicine* est une locution anglaise. Ici, le locuteur transfère les morphèmes de contenu dans un cadre morphosyntaxique fait des morphèmes de système fanti. Nous ne pouvons pas avancer l'argument que la locution occupe l'espace créé par son équivalent parce que dans ce sens, *practise medicine* n'a pas d'équivalent exact. *Practise* dans ce sens s'emploie avec les autres noms de

profession, ainsi que d'autres noms ayant trait au sport ou à la religion. L'équivalent sémantique au sens restreint, c'est *sa yar*, qui veut dire guérir d'une maladie, *-ye nunsinyi*, qui signifie être guérisseur, ou *-ye datser*, signifiant être médecin (*datser* est un mot emprunté à l'anglais *doctor*). En dépit du manque d'équivalent exact qui soit conforme à *-practise medicine* aux trois niveaux abstraits, le tout est activé et participe à la structure superficielle. L'absence de morphème de système externe et la présence du clitique marqueur de la troisième personne du singulier sont ce qui le distingue de l'îlot *does practise* ou *practises* dans les énoncés anglais qui suivent :

14b. Do-es he practise medicine?

Faire.3ps.3ps.masc.pratiquer.médecine.

14c. He practise-s medicine.

3ps.masc.pratiquer.3ps.médecine.

Dans 14b, les deux morphèmes de système, le jointif *do-* et l'externe *-es*, se combinent pour devenir ce que l'on appelle en anglais *operator*, un auxiliaire qui convertit une affirmation en interrogation sans y ajouter une nuance sémantique. En fait, *do* n'a pas de contenu sémantique ; son synonyme *make* n'en a pas non plus. Il n'y a qu'un morphème de système dans 14c : l'externe, *-s*, qui marque le verbe comme conjugué à la troisième personne du singulier. L'énoncé originel partage avec la version anglaise la présence des morphèmes de système qui les transforment en questions. Nous avons déjà établi le statut de *do-* comme *operator* (*supra*). Le *a* après *medicine* remplit la même fonction : il transforme une assertion à une interrogation sans y ajouter une nouvelle information. Enfin,

même si l'ordre morphémique ressemble à celui du fanti, il ressemble à la structure de l'anglais parce que comme nous l'avons déjà dit, la structure des deux langues est SVO. Nous pouvons donc conclure que, dans le cas des collocations et de certaines expressions figées comprenant un verbe, les morphèmes de contenu LI projettent leur structure dès le niveau du lemme. Il ne nous paraît pas prudent d'arguer qu'il s'agit d'une simple insertion de morphèmes de contenu LI dans un cadre LM

Le dernier exemple que nous voudrions discuter sous cette rubrique concerne des éléments autres que les collocations et les expressions figées d'origine LI :

15a. Me-nye mo colleague-s three wə ho but wə-se

1ps.avec.1ps.poss.collègue.pl.trois.être0.à.là.mais.3pl.dire0(comp)

problem-s bi ntsi...

problem.pl.indéf.à cause de.

Ici encore il s'agit de trois morphèmes LI contigus insérés dans un énoncé mixte. Les deux premiers, dont un morphème de contenu (*colleague-*) et un morphème de système précoce (*-s* du pluriel) sont agencés selon les règles régissant la combinaison d'un nom et son marqueur de pluriel. Cet ensemble peut être décrit comme un îlot LI à son niveau. Mais si on ajoute *three* à *colleagues*, tout caractère d'îlot disparaît et le nouvel ensemble ne devient que trois morphèmes LI arrangés selon les règles syntaxiques fanti. *Three* n'est pas complètement conforme à son équivalent LM, *baasa*, grâce aux différentes propriétés morphologiques et argumentatives-prédicatives. *Baasa*, composé de *ba-*(préfixe

encodant +animé) et de *-asa* issu de *ebiasa* (trois), est réservé pour les animaux (au sens scientifique du terme). *Ebiasa* est utilisé pour les autres entités. En dépit de ces différences, *three* occupe l'espace destiné pour *baasa* sans le morphème de système précoce *ba-*. Donc, dans les deux cas, les cadres morphosyntaxiques ne sont pas exactement les mêmes pour les déterminants numéraux LM et LI. En fait, les interlocuteurs des discours mixtes sont aptes à accéder à *three* plus qu'à *baasa*. Il est même probable que les déterminants numéraux anglais soient déjà saillants au niveau du lemme et bloquent leurs équivalents fanti. Le fait est que la plupart des enfants fantiphones n'auraient pas maîtrisé suffisamment la numération quand ils commenceraient la scolarisation environ six ans. A l'école, ils n'ont que trop d'opportunité d'approfondir leur maîtrise du système anglais, peut-être aux dépens du système fanti. Alors, il n'est pas étrange que le système anglais soit plus proéminent au niveau conceptuel que celui du fanti. Concernant les contraintes qui servent de base de notre analyse, il nous paraît clair que le modèle 4-M explique l'activation de certains morphèmes LI, surtout *-ish* après *small-*, les numéraux et le morphème du pluriel, et le modèle MLF encadre la réalisation des morphèmes LI arrangés selon la syntaxe fanti. Les contraintes structurales de Gumperz peuvent rendre compte des îlots LI. Ici, nous n'en voyons pas la pertinence. En ce qui concerne les contraintes d'équivalences et de morphème libre, comme les numéraux anglais sont des morphèmes libres, ils s'insèrent dans les énoncés mixtes sans problème. Si les pluriels des mots sont considérés aussi comme des morphèmes, malgré leur composition, leur réalisation est compatible avec la contrainte du morphème libre. La deuxième contrainte, dite

d'équivalences, n'est pas conforme à ces cas : les morphèmes sont d'origine anglaise ; l'ordre morphémique, un mélange d'anglais et de fanti dans des cas, entièrement fanti dans d'autres. Il faut une autre explication du phénomène pour relever l'incompatibilité. Bien que les termes « langue matrice » et « langue insérée » soient employés pour désigner le fanti et l'anglais respectivement, il est important de constater qu'il s'agit d'une langue matrice composée faite des éléments LM et LI activés tous les deux au niveau lemmatique. Dans la partie suivante, nous allons examiner les composantes mixtes selon le type des groupes. Nous allons essayer de prouver que l'activation des morphèmes de contenu LI peuvent mener au mélange composé chez les Fantiphones scolarisés.

La Nature des Composantes Mixtes

Nous avons déjà identifié les types majeurs de composantes sous notre approche au mélange de codes : la composante mixte, l'îlot LM et l'îlot LI. Nous en avons discuté les caractéristiques et examiné quelques exemples dans les sections précédentes et aussi au premier chapitre. Nous avons aussi discuté les cas où les insertions LI sont multimorphémiques, sans pour autant constituer des îlots (pp.111-116). Dans la présente partie, nous allons nous concentrer sur l'étude de la composante mixte anglais-fanti et des processus impliqués dans sa production. Pour ce faire, nous allons considérer comment les catégories majeures d'éléments lexicaux LI sont incorporés, voire intégrés, dans des cadres morphosyntaxiques formés à partir des morphèmes de système d'une langue matrice assez différente de la précédente.

Puisque les composantes mixtes se réalisent souvent, elles méritent une considération plus spécifique. D'ailleurs, à l'exception des pronoms, presque tous les éléments de l'anglais participent aux composantes mixtes. C'est en accordant cette considération spéciale à cette classe que nous pourrions étudier comment leur formation et leur nature contribuent à la langue matrice composée dont nous venons de parler.

Nous allons donc les grouper selon le morphème anglais inséré : nom, adjectif, verbe, adverbe, conjonction et préposition. A chaque classe, nous allons appliquer les modèles choisis pour analyser des exemples choisis.

Le Nom Anglais dans la Composante Mixte

Selon Myers-Scotton (2002), les noms LI sont plus facilement intégrés dans les composantes mixtes (y compris la projection de complétive mixte) que les autres parties du discours parce qu'en tant que morphèmes de contenu, ils portent la caractéristique [+ conceptuellement activé] sous le modèle 4-M, mais à la différence des morphèmes de contenu verbaux, les noms sont [-donateur de rôle sémantique]. Dans notre corpus, les noms anglais font partie des composantes mixtes. Les noms, ainsi que les pronoms, reçoivent des rôles thématiques qui leur sont attribués par les verbes et les prépositions qui ont la caractéristique [+donateur de rôle thématique]. D'ordinaire, les composantes mixtes nominales comprennent un nom d'origine anglaise avec ou sans adjectif anglais ou fanti. S'il y a des adjectifs, ceux-ci sont attachés au nom selon l'ordre syntaxique de la langue source. Cela veut dire que les adjectifs fanti sont postposés au nom alors que les adjectifs anglais y sont antéposés. Mais, à part les numéraux, tous les

déterminants proviennent uniquement du fanti, qui contribue la partie majeure de la structure abstraite de la langue matrice composée. Conformément à notre position, nous épousons l'opinion que le fait que les déterminants peuvent provenir de l'anglais n'évacue point le caractère composé de la LM du mélange des codes chez nos sujets. Cette position s'éclaircira à l'aide de quelques exemples. Le GN mixte remplit les fonctions syntaxiques d'un GN monolingue fanti ou anglais : sujet, objet direct ou indirect, complément du sujet, complément circonstanciel, avec les rôles sémantiques que ces fonctions impliquent. Nous voudrions quand même nous limiter aux fonctions de sujet, d'objet direct et de complément circonstanciel du GN mixte dans la discussion qui suit.

Le GN Mixte Sujet

Le GN mixte, composé d'un nom LI et d'un déterminant LM peut être le sujet d'une proposition énonciative (ou projection de complétive) que Myers-Scotton (2002) décrit comme une grande composante mixte. La suivante en est un exemple :

16a. Ne senior brother so wɔ US o ?

3ps.poss.ainé.frère.aussi.être.à0.E.U.interro.

Dans cet exemple, le GN mixte, *ne senior brother* est le sujet de l'énoncé. Les morphèmes *senior* et *brother* suivent l'ordre morphémique de la langue source ou LI, l'anglais. L'accès à *brother* au lieu de *nuabanyin* au niveau du lemme appelle par la suite *senior* au lieu de *panyin* comme qualificatif. Les deux sont donc envoyés au *formulator* qui les agence selon l'ordre grammatical de l'anglais. A ce niveau, ce sont les procédures morphosyntaxiques de l'anglais qui

sont actives et non celles du fanti. Ensemble, *senior* et *brother* sont actualisés par *ne*, le déterminant possessif de la 3^e personne du singulier. Ce possessif est un morphème de système précoce LM, ce qui rend le tout une composante mixte. La structure superficielle de *ne senior brother* reflète tant, voire plus, la structure anglaise que la structure fanti, étant donné que l'équivalent anglais de *ne*, *his*, *her* ou *its* (+humain), occupe une place pareille, dans le GN anglais : *his senior brother*. Par contre, le GN fanti suit un ordre morphosyntaxique qui échange les places des deux morphèmes de contenu. Il serait réalisé ainsi :

16b. No nua-banyin panyin so wə US o?

3ps.poss.frangin(e)-mâle.aîné.aussi.être.à0.EU.interro.?

Selon le MLF seul et la contrainte d'équivalences, *senior brother* et *nuabanyin panyin* ne sont pas conformes l'un à l'autre syntaxiquement (ou au niveau des configurations de réalisation morphologique). *Nua* est neutre, donc *ba*- [+humain] et *-nyin* [+mâle] se combinent pour en modifier le sens. *Brother*, au contraire, incorpore tous ces morphèmes en un seul mot inanalysable. Mais, la prééminence des lemmes des morphèmes anglais au niveau mental du locuteur lors de la prise de parole spontanée fait que ces morphèmes de contenu soient activés sans que le locuteur vérifie d'abord si les deux ensembles sont conformes aux trois niveaux abstraits de la production langagière. Il en résulte que les morphèmes d'origine anglaise projettent leur espace au lieu d'occuper celui de *nuabanyin panyin*. Le déterminant possessif, *n-*, morphème de système précoce, est influencé par *senior* : il se réalise comme *ne* sous l'influence du [i:] dans *senior*. Si c'était le fanti qui gérait la structure abstraite, *ne* resterait *no* comme

dans 16b. De plus, l'énoncé entier ressemble aux structures des deux systèmes linguistiques. *His/her senior brother* et *no nuabanyin panyin* et des GN qui partagent les caractéristiques syntactico-sémantiques de ces équivalents peuvent servir de sujets des constructions autour de la copule ayant pour complément un locatif.

De même, la composante mixte peut servir de sujet syntaxique (et d'agent sémantique) dans un énoncé incorporant un verbe d'action. L'enchaînement suivant s'avère assez intéressant pour des raisons syntaxiques et lexicales ; mais nous allons examiner sa composante mixte nominale :

17a. Spain ehu a, ɔye hardly de English teams [no] wobowin wo ho. Ntsi na
woboo defensive no.

Étudions de près cette projection de complétive extraite de l'enchaînement ci-dessus :

18a ...English teams [no] wobowin wo ho....

anglais.équipe.pl.dét.déf.3pl.fut.gagner.être.à.là.

Dans cet extrait, *English teams no* constitue une composante mixte dont un îlot LI sans article, *English teams*, et un déterminant défini LM, *no*. Elle, reprise par le clitique *wo-*, constitue le sujet du GN *-bowin wo ho*, lui-même composante mixte. *Win* est un verbe actif, et le GN mixte en sert de sujet syntaxique. En anglais, la structure serait pareille :

18b. ...the English teams will win [games] there

L'interlocuteur qui a produit la chaîne a souvent recours aux expressions et items anglais dans ses discours en fanti. Nous pouvons donc avancer l'argument

qu'il a accédé à *English teams* dès le niveau du lemme. Nous avons vérifié s'il connaissait l'équivalent fanti de *team* (*bɔɔlbo kuw*, qui se dit communément parmi les présentateurs à la radio) : il ne le connaissait pas.

A partir du précédent, nous pouvons conclure qu'en tant que sujets, les GN mixtes reflètent tant la structure morphosyntaxique de l'anglais que celle du fanti. Les éléments LI apportent, du niveau du lemme, leurs caractéristiques syntaxiques abstraites. Ceci leur permet de participer pleinement aux discours mixtes.

Le GN Mixte Complément

Comme nous l'avons noté *supra* (p.80), et l'anglais et le fanti suivent l'ordre syntaxique SVO (Voegelin et Voegelin, 1977 ; Gordon, 2005). Ceci permet aux composantes mixtes de servir de compléments dans des énoncés mixtes. Nous allons donc examiner cette fonction syntaxique à la lumière des modèles choisis.

D'abord, la composante mixte nominale peut fonctionner comme complément d'objet direct en relation aux verbes transitifs. Cette fonction reflète la structure syntaxique des deux langues. Considérons alors cet énoncé :

19a. Maame no, ɔreye ɔakyer connection no

femme.dét.déf.3ps.prog.faire.3ps.fut.saisir.connection.dét.déf.

Connection ici signifie "complot". Le morphème de contenu nominal LI *connection* prend le déterminant défini fanti *no*, ce qui en fait une composante mixte, conformément au principe du morphème de système. Cet ensemble est arrangé dans l'ordre nom +déterminant, encore selon le principe de l'ordre morphémique. Cette composante mixte devient le COD du verbe LM *-kyer*.

L'ordre morphémique de cet énoncé suggère celui du fanti, mais, comme nous l'avons déjà établi (p.122), l'anglais suit la même syntaxe de base : sujet-verbe-objet. La structure profonde ressemble donc tant à l'anglais qu'au fanti. Cependant, il existe des points qui rendent cette explication un peu trop simpliste. A l'intérieur du GN, l'agencement des morphèmes va à l'encontre de la contrainte des équivalences. Le noyau du GN anglais suit le déterminant défini alors que celui du groupe fanti précède son déterminant. De plus, selon le modèle MLF, le morphème de contenu LI s'insère dans l'espace créé par son équivalent LM après la vérification de la conformité entre les deux aux trois niveaux abstraits. L'implication de cette provision, c'est toujours que le morphème de contenu LI est accédé plus tardivement que le morphème de contenu LM. S'il manque la conformité totale entre les deux, le morphème de contenu LI est bloqué. Cependant si le morphème de contenu LI est accédé au niveau conceptuel ou lemmatique, comme le postule notre approche, la conformité absolue entre les deux équivalents n'est plus nécessaire. Le morphème de contenu *connection* et son morphème de système précoce LI *no*, en tant que représentant d'un produit psychologique, projette, en collaboration avec *-kyer* (*saisir*) son propre espace syntaxique de COD. Cette collaboration est possible parce que les caractéristiques lexico-conceptuelles de *connection* pointe à un verbe de n'importe quelle langue qui ait des caractéristiques lexico-conceptuelles et prédicatives-argumentatives permettant de combiner avec ce morphème de contenu pour traduire le sens de 'comprendre' ou celui de 'tramer'. D'ailleurs, le mot *connection* dans ce sens, n'a pas d'équivalent exact en fanti. La traduction la plus proche serait peut-être

nhyehyee bon, mauvais plan ou plan méchant, qui ne se combine pas avec *-kyer*. Il serait donc inacceptable de dire

19b. *Maame no, ɔreyɛ ɔakyer nhyehyee bon no.

Dans cet emploi, *-kyer* a l'acception de « *grasp* » au sens figuré. Alors l'anglais permet d'employer *grasp* dans des collocations qui incluent *plan* ou d'autres noms similaires comme *concept*, *plot*, *theory* et, par extension, *connection* dans ce sens.

Le même argument se révèle valable pour l'énoncé suivant :

20a. Ehu de minnyim difference no

2ps.perf.voir.COMP.1ps.nég.savoir.différence.dét.déf.

Ici, *difference* est actualisé par *no*, le déterminant défini en provenance du fanti, la source cible de la LM, ce qui confère le statut de composante mixte au GN. Cette composante remplit la fonction de COD du verbe *-nyim* (savoir, connaître). *Difference* a un équivalent en fanti, *nsoronsoree* qui a des caractéristiques et des propriétés syntatico-sémantiques similaires. L'argument qui se présente sous l'ACIP classique, c'est que le morphème de contenu LM, activé au niveau lemmatique, projette son espace syntaxique que *difference*, activé plus tardivement, occupe. C'est plausible, mais cette explication n'est pas tout à fait satisfaisante. D'abord, un Fantiphone ne s'arrêterait pas à *nsoronsoree no*, même au cours d'une conversation normale. Selon l'usage pragmatique fanti, donc il est rarissime d'entendre l'énoncé suivant :

20b. Ehu de minnyim nsoronsoree no.

La raison en est que l'équivalent LM, qui n'est pas du tout un morphème, mais plutôt un flot tout comme *difference*, est normalement qualifié d'une proposition relative, même au cours d'une conversation de tous les jours. Par contre, en anglais, le télescopage est de règle.

De plus, l'équivalent LM n'est pas usité dans les échanges quotidiens entre les Fantiphones scolarisés à tous les niveaux. L'on préfère *difference*, à condition que l'on ait acquis et intériorisé le mot. Cette prédilection pour *difference* est un indice que d'ordinaire, ce mot est actif très tôt dans la production langagière. Nous imaginons qu'il serait difficile d'employer le mot originel (d'origine LM) au lieu du substitut pour quelqu'un qui est accoutumé à *difference*.

Enfin, selon le modèle MLF, il faut que la conformité entre l'item LI et son équivalent LM soit vérifiée à travers les trois niveaux abstraits avant l'insertion du premier dans l'énoncé. Cependant, si l'on envisage une modification où l'élément LI est appelé dès le niveau du lemme, l'on comprendra plus facilement que le mot projette son propre espace sans référence au terme LM qui lui équivaut.

Pour conclure cette discussion, nous dirons que, bien que le GN mixte remplisse la fonction d'objet dans les énoncés comme le GN fanti et qu'il soit composé d'ordinaire d'un morphème de contenu LI ou d'un autre élément LI au milieu des morphèmes de système LM, les structures abstraites des GN mixtes rappellent tant la structure abstraite du morphème de contenu en tant que COD dans la structure anglaise que de son équivalent LM dans la structure fanti. Ajoutons que la structure de surface du GN mixte dans n'importe quelle fonction s'oppose à la contrainte des équivalences de Poplack. Mais malgré cette

incompatibilité, qui devait bloquer cette combinaison, encore selon l'hypothèse de blocage sous le MLF, ces structures se réalisent fréquemment. C'est le signe que les contraintes traditionnelles ne sont qu'inadéquates pour ce phénomène que nous étudions. Cette inadéquation appelle donc l'approche de l'ACIP composée que nous adoptons ici. Jetons donc un regard sur la composante mixte en tant que complément circonstanciel.

Le Circonstant Mixte

La composante nominale mixte peut fonctionner comme complément circonstanciel. Pour remplir cette fonction, le GN mixte est combiné soit avec une copule locative, soit avec une postposition en provenance du fanti. En effet, la copule locative devient une sorte de préposition ; elle ne sert plus de verbe. Le morphème de contenu LI ici s'active dès le niveau du lemme, comme dans les cas précédents. Regardons de près cet exemple :

21a. Ekɔ fie a, ma no kiss wɔ no forehead ma me
ae?

2ps.aller.à.maison.cond.donner.à.3ps.baiser.être.à.3ps.poss.front.donner.à.1
ps. interro.

Dans cet exemple, *no forehead* est un GN mixte, composé d'un morphème de contenu LI, *forehead*, et d'un déterminant possessif LM, *no*. Au niveau de cette microstructure, nous constatons que *forehead* est inséré après que ce morphème a contribué à la formation du cadre morphosyntaxique dans lequel il se trouve. Certes, *forehead* a un équivalent LM, *enyim pɔw*, mais les deux ne sont pas complètement conformes l'un à l'autre. Ceci se traduit par la nature du

déterminant possessif qui actualise les noms. Le déterminant possessif du fanti, surtout celui de la première ou de la troisième personne du singulier, antéposé au nom, obéit aux règles d'harmonie vocalique. La forme du possessif dépend des phonèmes initiaux de chaque élément actualisé. Si le phonème initial est une voyelle, *m'*, *w'*, ou *n'* est choisi au lieu de *me/mo* ; *wo* ou *ne/no*. Si, par contre, le phonème initial est une consonne, l'une des formes pleines est choisie, selon la voyelle qui suit la consonne initiale. *Me* ou *ne*, normalement réalisés comme [mə] et [nə] dans le parler de Cape Coast, est employé si cette voyelle est /a/, /e/, /ə/ /, /ɛ/, /ɪ/ ou /i/. Pour les autres voyelles, à savoir, /o/, /ɔ/, /ʊ/ et /u/, le choix tombe sur *mo* et *no*, réalisés comme [mʊ] et [nʊ]..

En consonance avec cette règle, *forehead* appelle *no* au lieu de *ne* ou *n'*. Donc, il est clair que l'équivalent LM, *enyim pɔw*, n'est pas conforme à *forehead* au niveau des configurations morphologiques et, par conséquent, devait bloquer *forehead* selon les provisions de l'hypothèse du blocage. Le fait que l'élément se produit et influence le choix d'un morphème de système précoce pointe à l'ACIP composée.

Si nous passons à l'ensemble du complément circonstanciel locatif, nous allons constater que, là aussi, la structure dévie de la norme. Si l'on remplace *no forehead* par *n'enyim pɔw*, la structure changera. La postposition *do* s'ajoutera pour donner *wɔ n'enyim pɔw do*. Avec le choix direct de *forehead*, *wɔ*, (être à) transformé en préposition, suffit à introduire *no forehead* comme locatif : le locuteur n'a plus besoin de *do* dans la structure. En fait l'énoncé ressemble plus à une structure anglaise qu'une structure fanti. En anglais, on dirait facilement :

21b. (If) you go home, give him (a) kiss on his/the forehead for me
alors qu'en fanti, *kiss* en tant que nom n'a pas d'équivalent employable de cette façon. On dirait plutôt :

21c. Ekɔ fie a, few n'enyim pɔw do ma me, ae ?
où *few* signifie *suck*, sucer. Nous sommes donc convaincu qu'il s'agit de mélange des codes composé ici, plutôt que du type classique.

Pour conclure cette partie, disons que le nom anglais peut appeler des morphèmes de système fanti sans référence préalable à son équivalent en fanti, et par la suite, remplir toutes les fonctions syntaxiques qu'un GN monolingue, anglais ou akan remplit. Que la conformité existe entre les équivalents LM et LI ou non, le morphème de contenu LI s'insère dans un cadre LM, car il est déjà actif au niveau du lemme.

Le GN LI Nu

Le nom indéfini à référence générale en fanti ne porte pas de déterminant : il se réalise sous forme de morphème nu. Par exemple, *basia*, *banyin* et *itur* dans le proverbe *basia to itur a, otwer banyin ne dan mu*, sont dépourvus d'articles défini et indéfini. Le GN LI nu est un nom LI sans le morphème de système qui y est normalement associé. Dans ce cas, ce GN nu serait donc le nom ou expression nominale anglais sans déterminant fanti ou anglais, qui participe à un énoncé mixte. Dans l'espèce de mélange de codes que nous étudions, un bon nombre de mots d'origine anglaise subit le même traitement. En anglais, les noms ne s'emploient que rarement sans article. Donc, suivant le principe du morphème de système et l'hypothèse du blocage, la LM bloque les articles LI, comme nous

l'avons déjà vu *supra*. L'argument général peut s'avancer que la LM prépare le cadre morphosyntaxique comme pour l'équivalent LM d'abord, pour que le morphème de contenu s'insère après. Ce processus se déroule dans le mélange de codes classique et rend ainsi le morphème LI passif. Cependant, selon notre postulat, le morphème de contenu LI s'accède au niveau du lemme au premier stade du processus de production langagière. Cet accès précoce permet au nom anglais de participer activement à la formation de son cadre morphosyntaxique, sans recourir aux propriétés de son équivalent LM, s'il y en a. Considérons cet énoncé :

22a. Me maame no kurow mu nna light nnyi ho.

1ps.poss.mère.3ps.poss.village.dans.passé.lumière.nég.être.à.là

Nna wɔwɔ generator a wo-use.

. passé.3pl.avoir générateur.rel.3pl.utiliser.

Nous avons affaire ici à deux noms anglais qui sont nus, c'est-à-dire qu'ils sont sans déterminant. D'ordinaire, ils devaient être actualisés soit par *bi* (indéfini), soit par *no* (défini), soit par un possessif. Ils ressemblent aux GN dans le proverbe cité. Dans ce cas, nous ne pouvons argumenter cependant que les cadres morphosyntaxiques singuliers qui entourent les noms LI ont été projetés par les équivalents LM. D'abord, l'anglais permet de réaliser les formes nues, surtout aux cas des noms abstraits mais aussi pour les pluriels indéfinis. Pour ce qui est de ce cas, la particularité des noms anglais est sous-entendue : on n'a plus besoin de signal pour souligner cela. D'ailleurs, *light* ici signifie *electricity*, un nom abstrait. L'énoncé reflète donc la structure alternative *light (electricity) was*

not there au lieu de la plus commune *there was no light/ electricity* qui est plus acceptable du point de vue de la stylistique. Le nom *generator* est aussi nu : il n'y a pas de déterminant attaché. Mais nous soutenons que l'absence de déterminant ne relève pas de l'influence de la grammaire fanti car ce *generator* n'est pas un nom indéfini à référence générale ; il réfère à une entité particulière. Selon la grammaire fanti, ce nom devait porter le déterminant *bi*. Nous ne pouvons pas, en conséquence, attribuer le manque de *bi* à la morphosyntaxe fanti, il est attribuable à la morphosyntaxe hybride de l'ACIP composée.

Certains verbes exigent des formes nues comme compléments, selon Myers-Scotton (1993). A part les déterminants, les formes nues sont dépourvues de pré- et postpositions des deux langues impliquées. En effet, il existe des verbes anglais dont l'emploi nécessite une préposition. Ce sont les verbes de déplacement tels que *go*, *come*, *climb*. Les équivalents LM de cet ensemble ne requièrent pas, pour la plupart de temps, les postpositions qui correspondraient aux prépositions *to*, *into*, *from*, etc. qui introduisent les circonstants de lieu. Ainsi, nous pouvons éventuellement avoir

Moroko meeting wɔ Old Site, où *-kɔ* est glosé comme *aller à (go to)*.

Concernant les contraintes de Poplack, nous constatons que les énoncés mixtes cités ci-dessus sont conformes à l'une des contraintes mais enfreignent l'autre. D'abord, les GN nus sont des morphèmes libres. Donc, ils respectent la contrainte du morphème libre.

Quant à l'*equivalence constraint*, la forme nue pose un problème particulier. Si la structure superficielle est prise en considération, nous pouvons

dire que cette forme contrevient à la règle parce que la forme nue devrait se réaliser comme un groupe prépositionnel en anglais. Cependant, au niveau abstrait, tous les éléments sont restituables et rendent les formes nues acceptables même au niveau des configurations de réalisation morphologique. Ces formes sont envisagées sous l'approche de Gumperz (1982), selon laquelle le degré d'acceptabilité varie en fonction du nombre d'éléments dans le GN. Mais seuls les pronoms LI ne peuvent s'insérer. En conséquence, c'est prévu, selon les contraintes de Gumperz, pour les formes nues de se produire.

En guise de conclusion, faisons ce constat : les formes nues, activées dès le niveau lemmatique, font partie intégrante des structures produites sous notre modèle de mélange composé parce qu'elles sont directement insérées dans les structures abstraites. Il n'est pas nécessaire que le nom LI soit conforme à son équivalent LM ou que ce nom-là ait un équivalent LM. La forme nue coopère dès le niveau du lemme avec les lemmes LM pour produire des structures de surface. Dans la section qui suit, nous allons examiner le comportement des verbes LI dans les composantes mixtes verbales, ainsi que la nature de ces composantes.

Le Verbe Anglais dans le Mélange de Codes Fanti-Anglais

Myers-Scotton (1993) distingue entre des langues servant de sources de LM qui acceptent des radicaux verbaux d'origine LI facilement et d'autres qui les acceptent difficilement, voire pas du tout. Le fanti appartient au premier groupe, alors que l'haoussa et le japonais appartiendraient au deuxième. Azuma (1997 : 4 – 6) confirme cette caractéristique du japonais. Il classe *finish* et *practice* comme des gérondifs dont la nature est démontrée par l'un des morphèmes de système

japonais qui se traduisent comme *do* (faire). Myers-Scotton (2002: 76) postule que :

While verbs also are [+ conceptually activated], they are more difficult to borrow (or to insert from the Embedded Language in codeswitching) from one language to another because — unlike nouns— they are [+ thematic role assigner] and there carry more syntactic baggage than nouns, meaning their fit with the recipient language may be harder to make.

Il nous paraît qu'au contraire, dans le cadre de la présente étude, les verbes anglais sont au moins aussi facilement insérés que les noms anglais et qu'ils sont complètement intégrés dans les composantes mixtes. Il est aussi à noter que les verbes anglais prennent toujours les morphèmes de système LM pour le temps, l'aspect et le mode ; pour lequel Amuzu (2005a) adopte le sigle *TAM*. Nous allons, dans cette partie, examiner quelques exemples à la lumière des contraintes choisies. Nous allons donc considérer les verbes transitifs et intransitifs ainsi que la construction impersonnelle. Nous allons appliquer principalement la notion de conformité aux verbes LI et leurs équivalents sémantiques LM.

Le Verbe Transitif Anglais dans la Composante Mixte

La transitivité, selon Wikipédia (2008) est une propriété des verbes qui détermine si un verbe peut commander un complément d'objet direct, désormais COD. Cette propriété est étroitement liée à la notion de valence, que Schwischay (2003 :6) définit comme « Le fait de régir tant ou tant d'actants ». S'inspirant de Tesnière (1959), Schwischay distingue donc entre les verbes à partir de cette propriété. Le verbe transitif est soit bivalent, c'est-à-dire qu'il régir deux actants (le sujet et un COD ou un complément d'objet indirect ou COI), soit trivalent,

régissant donc et un COD et un COI. La grammaire anglaise sépare le verbe transitif, bivalent et le verbe transitif double (*ditransitive verbs* : Frodesen et Eyring, 1997) qui est trivalent. En effet, Wikipédia (ibid.) et Verbs and Verbals.html. signalent que le verbe anglais, comme dans d'autres langues aryennes, est souvent flexible : il peut être les deux selon l'emploi. Le verbe transitif d'origine anglaise garde souvent sa valence originelle dans le mélange des codes fanti-anglais du type composé, reflétant toutefois cette flexibilité dans l'usage.

Il est vrai que le verbe transitif fanti se comporte de la même façon ; en revanche, il est trop facile et simpliste d'arguer que les verbes transitifs anglais remplissent les espaces créés par les équivalents fanti. Selon Myers-Scotton (2002), la notion de conformité suffisante est plus pertinente pour les verbes que pour les noms. Nous prenons, à l'instar d'Amuzu (2005a), une position un peu différente : le morphème verbal d'origine anglaise, activé dès le niveau du lemme, n'a pas besoin d'être suffisamment conforme à son équivalent fanti pour être inséré. Le morphème LI projette son espace syntaxique à travers le *formulator*, apportant ainsi sa structure prédicative-argumentative et les autres caractéristiques abstraites à l'énoncé mixte. Que son équivalent LM occupe le même espace et ait les mêmes caractéristiques ou non n'est pas trop important. Prenons cet exemple :

23a. Sofo panyin a ɔhandle asɔr.

Prêtre.grand.rel.3ps.gérer.0.église

Le morphème verbal *-handle-* est combiné avec le clitique de la 3^e personne du singulier ɔ- qui est un morphème de système, et le morphème zéro de l'accord

sujet-verbe de la conjugaison verbale fanti. Comme le verbe est normalement bivalent dans la langue source, il transfère cette structure prédicative-argumentative à la construction bilingue, régissant ainsi les deux actants requis, le *ɔ*-sujet et *asɔr*, le COD. Etant donné que le fanti est une langue SVO comme l'anglais, il est possible d'arguer que le morphème LI occupe l'espace syntaxique projeté par son équivalent LM, à plus forte raison que ce morphème est entouré de morphèmes LM. Toutefois, un examen du verbe révèle que tel n'est pas le cas. Le morphème de contenu verbal, activé au niveau lemmatique, projette son espace et appelle les morphèmes de système appropriés. Toutes ces directions sont envoyées au *formulator* qui forme le cadre morphosyntaxique nécessaire pour exprimer les caractéristiques lexico-conceptuelles du verbe. Contrairement au postulat du modèle de production langagière vis-à-vis de la conformité, la conformité entre *-handle-* et son équivalent LM n'est pas vérifiée car les deux ne sont pas suffisamment conformes. En effet, cet équivalent LM est une locution verbale, *-hwɛ- do*. Celle-ci est dotée d'une structure argumentative-prédicative différente, exigeant un COI à cause de la postposition *do*. A part cette différence, même au niveau de la structure lexico-conceptuelle, *-handle-* implique « contrôler », « manier », ce qui manque à *-hwɛ- do*. En fanti, l'énoncé serait :

23b. Sɔfo panyin a ɔhwɛ asɔr do

Prêtre.grand.rel.3ps.regarder.0.église.sur.

Il est donc clair que les deux équivalents ne sont pas suffisamment conformes parce que l'un ne peut pas exactement remplacer l'autre. Par contre, la structure prédicative-argumentative du verbe LI reflète son emploi en anglais :

23c. Senior priest who handles (a) church

Grand.prêtre.rel.(3ps)gérer.3ps.(une)église.

La bivalence, ainsi que la transitivité directe du verbe est évidente et dans cet énoncé et dans la version mixte. Les contraintes de Poplack ne tiennent pas ici, car, comme nous venons de le voir, l'insertion de *-handle-* contrevient aux règles syntaxiques régissant la réalisation de *-hwe- do*. Le morphème LI serait donc bloqué suivant la contrainte des équivalences ou on doit le considérer comme *nonce borrowing*. Le verbe anglais, une fois inséré dans un cadre morphosyntaxique fanti, devient un morphème lié, à l'instar des verbes fanti. Les morphèmes TAM y sont attachés. Ceci veut dire que la *free morpheme constraint* n'est plus applicable par rapport aux composantes mixtes verbales. La même explication vaut pour l'énoncé suivant :

24a. Yeastart exams ntsi oama m'aso aye hyew.

i pl.perf.commencer.0.examen.donc.3ps.perf.causer.0.1ps.poss.oreille.perf.

être.0.chaud.

L'équivalent de *-start-* est une locution verbale : *-hye- +COI+ ase*. Mais le fait que les principes du morphème de système et de l'ordre morphémique s'appliquent à cette composante mixte n'invalide nullement sa nature composée.

D'abord, *-start-* morphème de contenu verbal anglais est activé au niveau du lemme pour véhiculer les intentions communicatives du locuteur. Cette activation précoce du verbe fait activer aussi toutes ses propriétés abstraites. *-Start-* projette son propre espace syntaxique, formant son cadre avec référence à la morphosyntaxe générale du fanti. Le cerveau envoie des directions au *formulator*

pour l'encodage grammatical. Ce dernier appelle *ye-* au lieu de *ye-* pour signaler la première personne du pluriel et pour s'accorder à la voyelle dans *-start-*, et *-a-* au lieu de *-e-* pour signaler l'aspect perfectif et pour les mêmes raisons phonologiques. A ce stade, ce sont encore des morphèmes de système virtuels. Enfin, après la réalisation d'une structure intégrée, l'énonciation s'effectue et les morphèmes deviennent réels. Les morphèmes de système ont beau provenir du fanti, source majeure de la LM, la structure abstraite ressemble à *-start-* dans une structure anglaise plutôt qu'à son équivalent LM dans une structure fanti. Puis, l'équivalent LM ne peut équivaloir que grossièrement à *-start-*, au niveau de la structure lexico-conceptuelle. Aux deux autres niveaux, les deux équivalents se divergent. Evidemment, la locution verbale fanti ne peut pas être responsable de l'espace que *-start-* occupe, étant donné que *ase* est une postposition qui rend l'objet COI, alors que l'objet de *-start-* est un objet direct comme il l'est en anglais :

24b. Yeahye (exams) nsɔhwe ase ntsi ɔama m'aso aye hyew.

1pl.perf.se.mettre.0.examen.sous.donc.3s.perf.causer.0.1ps.poss.oreille.perf.
être.0.chaud

Comparons ceci au suivant :

24c. We have started exams so I am hot

1pl.perf.commencer.-ed.examen.donc.1ps.être (1ps) chaud.

Nous concluons que les morphèmes de contenu verbaux LI projettent leurs espaces syntaxiques en gardant leurs caractéristiques abstraites de départ.

Ici, nous devons expliquer un point de syntaxe. Le fanti, comme le twi, le ga et l'ewe, distingue entre le COD animé et le COD inanimé quand ces deux classes subissent la pronominalisation. Il existe des clitiques explicites pour les animés alors que les inanimés n'en ont pas, sauf pour les locatifs qui ont *hɔ*. Par exemple,

Ehu basia no a ? évoquerait *Nyew, mehu no.*
2s.(perf)voir.femmedéf.interro *affirm.1s.perf.voir.3s.*

Cependant,

Ehu sekan no a ? appellerait *Nyew mehu.*
couteau déf.

Le COD *sekan no* n'a pas de reprise apparente dans la réponse parce que c'est un inanimé, alors que, dans le premier énoncé, *basia no*, un animé, est repris par le clitique obligatoire *no*. Dans les énoncés contenant le prétérit, la distinction entre les deux classes est faite à travers une modification des voyelles marquant le prétérit pour signaler le COD inanimé et le maintien de *no* (ou *hɔn* pour le pluriel) au cas de l'animé. Comparons ces deux ensembles :

Mbofra no, mefa-a hɔn et *Ndua no, mefa-e*
pl.enfant.déf.1s.prendre.prét.3pl.(animé)
pl.bois.déf.1s.prendre.prét+3pl.(inanimé).

Cette distinction caractéristique s'applique aux verbes transitifs insérés dans les énoncés mixtes. Les animés COD des verbes anglais sont dûment repris par *no* ou *hɔn*, selon le nombre, alors que les inanimés sont repris, soit par des pronoms virtuels, soit par la modification vocalique au prétérit. Rappelons que les pronoms

LI (c'est-à-dire, d'origine anglaise) ne participent pas aux composantes mixtes à cause du manque de conformité entre eux et leurs équivalents LM selon l'hypothèse du blocage et les contraintes de Gumperz. Examinons l'exemple suivant :

25a. Ono na muchoose-ii.

3ps.et.1ps.choisir.prét.3ps

Le pronom *ono*, morphème de contenu, reprend *science*, mentionnée préalablement. Ce nom est le COD de *-choose-*. Puisque *science* est un nom inanimé, il n'est pas pronominalisé en *no*. Le verbe LI, activé au niveau du lemme, projette son espace dans la structure selon ses propriétés, y compris sa structure prédicative-argumentative (valence). En tant que verbe normalement bi- ou trivalent dans la langue de départ, *-choose-* régit donc deux actants, *me-* et *science*, repris par *ono* et par le deuxième *-i*, le premier étant un marqueur du prétérit. La structure est comprise et analysée en tant que telle, de façon automatique, par tout participant bilingue en anglais et fanti. Certes, la structure superficielle ressemble à celle de l'énoncé en fanti que nous traduisons *-choose-* par *-pa(w)-* (choisir) ou *-fa-*, *-yi-* (prendre), comme dans l'énoncé virtuel qui suit :

25b. Ono na mepawee

3ps.et.1ps.choisir.prét.3ps.

En effet, le suffixe *-e* remplit les deux fonctions grammaticales : c'est à la fois le morphème du prétérit et le marqueur du COD troisième personne inanimé.

Dans ce sens, il ressemble au *-ii* de *choose-ii*. Mais la structure abstraite du GV *-choose-ii* reflète la structure de l'énoncé virtuel en anglais :

25c. Science ? I chose it.

1ps.choisir(prêt.)3ps.(inanimé)

Rappelons que selon Gumperz et l'hypothèse du blocage, *it* ne peut pas fonctionner comme COD dans le GV mixte. D'habitude, *chose* est bloqué aussi selon le principe de morphème de système. Le principe stipule que les morphèmes de système tardifs externes proviennent tous de la LM. Bien qu'ici, la LM soit composée, selon notre hypothèse, le fanti fournit presque tous les morphèmes de système dans la composante mixte. La même structure abstraite s'applique à l'énoncé 26a :

Ntsi monstore a ?

donc.1ps.impér.sauvegarder.(3ps)interro.

Le verbe LI *-store-*, activé depuis le niveau lemmatique, projette ses caractéristiques abstraites, appelant les morphèmes de système appropriés du fanti. En matière de la morphologie, le clitique *mo-* est sélectionné à cause du [ɔ:] de *-store-* en conformité aux règles morphophonologiques du fanti au lieu de *me-*, *mi-* ou *mu-*. Sa structure prédicative-argumentative se projette dans la structure entière et donc, il régit deux actants, l'un visible, l'autre, sous-entendu parce qu'inanimé. Ce pronom « absent » représente le COD dans l'énoncé réalisé par le même locuteur :

27a. Monstore number yi a ?

numéro.dém.

La structure verbale provient de l'anglais, car l'équivalent usuel de *-store-*, c'est *-fa-+ COD+ sie-*, qui ne peut pas être responsable de l'espace syntaxique qu'occupe *-store-*. En fait, les énoncés équivalents en fanti seraient :

26b. Ntsi memfa nsie a ?

donc.1ps.impér.prendre.(3ps.)impér.cacher.interro.

27b. Memfa number yi nsie a ?

Il est donc évident que le fanti seul ne peut être la source de la structure abstraite de 35a. Alors, l'explication se trouve ailleurs. Comparons 35a à 35c ci-dessous :

26c. So should I store it ?

donc.impér.1ps.sauvegarder.3ps.(interro.)

Comme *it* représente l'inanimé, il est représenté par un sous-entendu selon les exigences de la grammaire fanti pour les raisons explicitées sous les exemples 25a, b, etc. (p.138-9). En conséquence, la LM sous-tendant les énoncés mixtes de la sorte est composée, formée des apports des deux langues impliquées. Puisque nous ne pouvons parler du verbe transitif sans discuter le verbe intransitif, nous allons analyser le verbe intransitif dans la partie suivante.

Le Verbe Intransitif Anglais dans la Composante Mixte

Le verbe intransitif est un verbe monovalent: il régit un seul actant (Wikipédia, 2008 ; Tesnière, 1959 ; Schwischay, 2003). Cet actant commandé par le verbe intransitif, c'est le sujet. Tesnière distingue entre les vrais verbes intransitifs, *les monovalents*, et les verbes impersonnels, *les avalents*. Les avalents sont classés sous les verbes intransitifs en anglais, selon Wikipédia (2008). Mais

la même source avoue que cette classification est disputée. Pour nous, la présence formelle d'un sujet ne rend pas le verbe monovalent : sémantiquement, ce sujet ne réfère à aucun actant. Dans *it is raining*, *it* n'a pas de référent. Alors, le verbe intransitif est monovalent et le verbe impersonnel, avalent.

Selon les définitions affichées sur les sites internet de grammaire des universités d'Oregon et de Calgary, le verbe intransitif exprime une action exécutée par un agent, le sujet. Cependant, l'action complète n'est transférée à aucun complément d'objet. L'usage ne fait pas cette distinction binaire réservée à la grammaire normative. En fait, il existe des verbes qui sont mono-, bi-, voire trivalents selon l'usage.

Les verbes anglais à emploi intransitif sont formellement utilisés dans l'ACIP anglais-fanti comme s'ils s'employaient en anglais. Suivant le classement de Tesnière, ils exigent seulement un actant. Ceci ne veut aucunement suggérer qu'il n'existe pas de verbe intransitif en fanti. C'est pour indiquer que le verbe intransitif LI s'insère comme base de la composante mixte, et qu'en référence à ses caractéristiques abstraites ce verbe conditionne le cadre morphosyntaxique dans lequel il se trouvera plus tard. Regardons de plus près quelques exemples dans des énoncés mixtes.

28a. Last year, mostrugglee ara de moboko UK.

dernier.an.1ps.lutter.prét. intens.COMP.1ps.fut.aller.à.RU.

Ici, *-struggle-* s'insère dans un cadre formé de morphèmes de système d'origine fanti, selon la logique du principe de morphème de système. Il ne commande qu'un actant, l'agent, représenté par le déictique de personne *mo-*, un clitique.

Mo- s'accorde à la réalisation du graphème *u* comme [ɔ] par le locuteur. Un phénomène similaire affecte le morphème du prétérit *-ee*. En tant que verbe intransitif à l'origine, *-struggle-* ne prend pas de COD ni de complément d'objet indirect (COI). Il prend plutôt des compléments circonstanciels *ara* et *de mobɔkɔ UK*. En fait nous pouvons y déceler la structure abstraite originelle du morphème de contenu verbal LI dans l'énoncé entier. Confrontons 28a et le suivant :

28b. Last year, I struggled hard (in order) that I might go to the UK.

dernier.an.1s.1s.lutter.prét.intens.COMP.1s.pouvoir.subjonc.prét.aller.à.dét.déf.RU

Même en anglais, le GPrép *in order* est dispensable. Par la suite, il est possible d'avoir ...*struggled hard that I might...*, bien que ce soit trop formel. Grosso modo, donc, les deux structures possèdent le même fondement abstrait.

Dans la même logique, nous ne pourrions jamais justifier l'assertion probable que le verbe occupe l'espace morphosyntaxique projeté par son équivalent LM. En effet, cet équivalent n'est pas intransitif mais transitif et une expression figée : *-bɔ- mbɔɔzen*. Ainsi, l'énoncé réalisé avec le verbe entièrement en fanti aurait donné :

28c. Last year, mobɔɔ m-bɔ-dzen de mobɔkɔ UK.

1ps.frapper.prét.pl.frappe.dur.

Bien que le clitique *mo-* précède les deux verbes, il est clair que les deux ne sont pas complètement conformes, l'un à l'autre, surtout au niveau de la structure prédicative-argumentative. Il serait à l'encontre de l'usage du fanti d'énoncer « *struggle mbɔɔzen ** » ou « *mobɔe mbɔɔzen** ». Dans le deuxième cas, l'ajout de *-e* ne serait possible que lorsque le COD est antéposé au verbe. En conséquence, il

n'est pas pratique d'appliquer la notion d'ACIP classique à des structures mixtes incorporant les verbes intransitifs du type *struggle*, car ces verbes projettent leurs caractéristiques abstraites dès le niveau du lemme sur la structure de la composante mixte (GV) dont ils sont l'élément clé.

Pour compléter l'étude des constructions verbales, nous allons tourner notre attention à la construction mixte avec la copule plus un complément anglais dans la partie qui suit.

Les Constructions Mixtes : Les Copules

La copule est décrite comme un mot utilisé pour décrire son sujet grammatical, à corréler ou à associer le sujet au prédicat (Wikipédia, 2008) ou pour lier le sujet et son complément (MacFadyen, 2008 ; Verbs and Verbals.html). Selon MacFadyen (ibid.), le complément identifie ou décrit le sujet. La copule est aussi appelée, à juste titre, « linking verbs » en anglais. Weinhold (2000) soutient que “*a linking verb implies state of being or condition for the subject, not action. It links the subject to an equivalent word in the sentence.*” Ce verbe est classé comme un verbe d'état (*stative verb*) et ainsi n'a pas normalement de forme progressive. En plus, grâce à sa nature particulière, la distinction verbe transitif-verbe intransitif ne s'y applique pas. Les mêmes sources identifient *to be* (être) comme la copule de base, tout en reconnaissant d'autres verbes comme des copules ou comme synonymes de la copule. MacFadyen (ibid.) note que ces autres copules (semi-copules : Amuzu, 2005a, 2005c) peuvent se classer comme transitifs comme *prove, smell* ; intransitifs : *grow, remain*. Ces semi-copules sont des verbes de sensation ou des verbes existentiels. C'est pour

cette raison que nous nous rangeons du côté de Lyons (1977) et d'Amuzu (2005a et 2005b) en rejetant l'identification des autres verbes comme des copules.

Les semi-copules contiennent plus de sèmes que *be*. *Appear* et *seem*, par exemple sont des semi-copules qui, en plus de [être], contiennent les sèmes [doute] et [perception]. Alors, nous ne pouvons parler de vraie copule sauf dans le cas de *be*. En fanti, en particulier et en akan généralement, quatre copules sont identifiées: *yε*, copule attributive qui introduit soit, un prédicat non-verbal : nominal générique et coréférentiel au sujet, soit un complément adjectival ; *nye*, copule égalisatrice liant le sujet et un complément spécifique et coréférentiel ; *wɔ* qui précède un nominal locatif, et *dzi* dont la fonction est d'introduire certains prédicats génériques de fonction. *Ye* et *nye* introduisent encore des possessifs. En outre, les langues akan admettent des constructions copulatives non verbales au lieu de *yε* et *nye*. Nous épousons le point de vue de Lyons (1995), d'Amuzu (2005c) et de Forson (1979), selon lequel *be* est une copule, même s'il introduit une expression locative, plutôt qu'un verbe locatif intransitif, comme l'affirme Weinhold (2000). Cependant, *tse* semble être une cinquième, employé avec *dε* dans des comparaisons d'égalité.

Il est à noter que le verbe *be* n'est pas normalement employé dans le mélange de codes sous forme conjuguée. Cependant, les constructions (non-verbales, selon Amuzu) incorporant les copules fanti et les prédicats entièrement en anglais reflètent les structures analogues en anglais, plutôt que les équivalents sémantiques monolingues en fanti. Sur ce sujet, nous allons considérer les deux copules les plus fréquemment utilisées dans des constructions pareilles : *yε* et *wɔ*.

Si nous prenons *-ye*, il est employé exactement comme *be* dans des constructions prédicatives mixtes, souvent à l'encontre de l'usage de *fanti*. Les adjectifs LI appellent et impliquent *ye* dans des structures qui ne se trouvent pas, syntaxiquement parlant, en *fanti* monolingue. Ainsi, le cadre étayant les constructions mixtes proviennent de la LI putative au lieu de la LM désirée

Prenons par exemple la construction suivante :

29a. *ɔye scanty o ?*

3ps.être.minimal(épars).interro.

La construction ressemble d'emblée à une structure monolingue *fanti* dont le noyau est *ye* parce que *ye* combine avec les adjectifs *fanti* pour former des prédicats. Par exemple, *fofor* (nouveau, -elle, etc.) sert de prédicat en combinaison avec *ye* pour donner *-ye fofor* (être nouveau, etc.). Cependant, l'énoncé ci-dessus n'a pas de structure sémantiquement équivalente qui emploie *ye*. En effet, *être minimal* ou *peu* a comme équivalent, un verbe *-suar* (avec ou sans adverbe d'intensité). Donc, l'énoncé équivalent en *fanti* emploie ce verbe :

29b. *Osuar o ?*

3ps.être-peu.interro.

Il n'est pas possible de conclure que *-suar* est responsable du cadre morphosyntaxique dans lequel *scanty* se trouve. Le clitique *O-* est appelé par *-suar*, alors que *ɔ-* apparaît avec *-ye*. Le *fanti* ne permet pas de dire * *ɔye suar*. Par contre, en tant qu'adjectif prédicatif, *scanty* est combiné avec la copule ou l'une des semi-copules pour former un prédicat adjectival. L'équivalent anglais de l'énoncé de départ serait donc ainsi :

29c. It is scanty.

Les énoncés *A* et *C* sont conformes aux niveaux des structures lexico-conceptuelle et prédicative-argumentative ; le *B* leur est conforme seulement au niveau de la structure lexico-conceptuelle. Donc, *A* est plus proche de *C* que de *B*. Il convient de souligner qu'il existe l'adjectif *ketseketse* comme traduction possible de *scanty*, mais c'est normalement employé comme épithète, rarement comme adjectif prédicatif. Néanmoins, il est possible et rare de réaliser l'énoncé alternatif :

29d. Оуе ketseketse o ?

Nous avons déjà expliqué que cette structure est rare et d'ailleurs, elle ne traduit que de façon inadéquate l'énoncé de départ, exprimant la taille plutôt que la quantité.

Les constructions mixtes avec *-wɔ* affichent les caractéristiques de l'ACIP composée. En fait, *-wɔ*, en tant que verbe, a au moins, deux acceptions distinctes : *avoir* et *être à/dans*. La fonction copulative spécifique de *-wɔ* est de lier le sujet et un locatif (un complément circonstanciel de lieu ou CC de L). Donc, Bartels et Annobil (1952) offrent ces exemples :

Nyimpa pii wɔ ho et *Ne bi wɔ nsodaarfo no mu.*
gens.plusieurs.être.à.là *3s.poss.partit.être.à.pl.soldat.pl.dét.déf.postp.*

Ici, *-wɔ* est employé pour introduire des locatifs : *ho* et *nsodaarfo no mu*. Aucune des autres copules ne peut remplacer ce verbe. Telle est la situation quand il s'agit des CC de lieu LI. Ces compléments sont identifiés par le *formulator* comme des locatifs et donc ils appellent *-wɔ* qui lie le sujet et le complément en tant que morphème jointif. Par exemple,

30a. Tuesday na mowɔ around

mardi.et.1ps.être.à.alentour.

Le CC de lieu *around* est un adverbe de lieu qui s'emploie communément avec la copule *be*. Il n'exige aucune préposition avant que l'énoncé ne remplisse les conditions de bonne formation selon la syntaxe de l'anglais, une caractéristique qu'il partage avec *here*, *there*, *tops* et *home*. Comme *-wɔ* est la copule appropriée pour cette construction, elle est appelée par les lemmes du circonstant. Le même phénomène se déroule en anglais. Nous avons ainsi la suivante :

30b. Tuesday, I am around

mardi.1ps.être(1ps)(aux)alentour.

En anglais, il n'est pas permis de mettre une préposition (*to*, *at*; ou *in*) devant *around*. En effet, on peut gloser *-wɔ* comme *être* ou *be* sans prépositions dans des cas pareils. Si nous acceptons cette traduction comme correcte, les deux énoncés sont identiques partageant les mêmes structures superficielle et profonde.

La structure abstraite de l'énoncé peut provenir du fanti selon les spécifications de l'ACIP classique, mais *around* n'a pas d'équivalent exact en fanti. Le terme le plus proche de *around* comme adverbe en fanti, c'est *hɔ*, glosé plutôt comme *there* (là). Ainsi, il n'est pas vraiment possible d'attribuer la réalisation de cet énoncé à la projection par un équivalent fanti. Dans ce cas, la connaissance générale du lexique du locuteur en fanti est mise en marche pour voir quels morphèmes de système peuvent marcher avec l'adverbe LI. L'argument, alors est qu'*around* projette dès le niveau du lemme ses caractéristiques morphosyntaxiques qui appellent *-wɔ* comme jointif. A son tour, -

wɔ appelle le clitique *mo-* pour former le cadre morphosyntaxique. Les mêmes processus se déroulent lors de la production de l'énoncé équivalent en anglais. En conséquence, la même structure abstraite étaye l'énoncé anglais. Comparons aussi les suivants :

31a. Class no *wɔ* ahead of me

class.dét.déf.être.à.devant.de.1ps.

et son équivalent en fanti:

31b. Mangow no e-dzi m'enyim kan

class.dét.déf.perf.être.1ps.poss.visage.devant.

Ici, nous voyons que les prédicats des deux énoncés contiennent de différents éléments. Au lieu de *-wɔ*, l'énoncé 31b emploie *-dzi*. En plus, il y a *enyim* dont l'équivalent, *face*, n'est pas présent dans l'îlot LI. De surcroît, *-dzi kan* constitue une expression figée dont les éléments sont quasiment inséparables. Dans certains contextes surtout physiques, néanmoins, il est possible d'énoncer ... *wɔ kan*, mais cet énoncé n'est pas applicable à cette situation figurative. En sus de ce fait, *kan* n'exige pas de possessif, représenté par le GPrép *of me*. *Wɔ* se combine de la même manière avec les GN anglais qui sont des locatifs. Nous avons déjà expliqué plus tôt dans cette section que cette copule se glose comme *être* + préposition. Ce type de locatifs appelle *wɔ* pour le joindre au sujet exactement comme il le ferait *be + in* ou *at*. Ce fait est illustré par les énoncés 32a et 32b.

32a. ...efa hɔn a wɔwɔ ...eyi, coastal towns...

2ps.prendre.3pl.rel.3pl.être.à(hésitation) ceci.côtier.ville.pl..

32b....(if) you take those who are in coastal towns...

Dans 32a, *-ivɔ* introduit l'îlot *coastal towns*, un GN servant de CC de lieu. Le même GN est précédé de *in* qui en fait un GPrép. La préposition *in* est bloquée par le *mu* (postposition) impliqué dans *wɔ*. Pour cette raison, l'îlot paraît sans *in* ou *mu*. Ni le fanti ni l'anglais ne requiert de déterminant pour des groupes nominaux au pluriel à référence générale. Ainsi, nous voyons que la structure abstraite qui sous-tend les deux énoncés est la même. Cet énoncé a été réalisé lors de la première interview. L'interviewée apparemment ayant en tête la demande de parler uniquement le fanti, voulait ne pas insérer l'îlot LI, d'où la pause et le *eyi*, signes d'hésitation. Elle a éventuellement trouvé un substitut imparfait, *epo n'ano*. Mais ceci montre que l'élément anglais est plus saillant que l'équivalent fanti. En guise de conclusion, nous réaffirmons notre position de départ : les constructions copulatives mixtes réalisées par les fantiphones scolarisés sont formées à partir d'une structure abstraite mixte. L'élément LI projette sa structure lexico-conceptuelle dès le stade prélinguistique, au niveau lemmatique et appelle la copule appropriée pour former le prédicat mixte.

Nous répétons le constat des chercheurs qui ont déjà travaillé sur des sujets similaires : les verbes de base (*nuclear verbs* de Dixon, 1982) ne figurent pas normalement dans les constructions verbales mixtes. Par exemple *eat, see, listen, go, sit, climb, live, die* et *have, hear* ne figureront pas dans les composantes verbales mixtes, alors que *munch, spy, explain, eavesdrop, seem, sound* et *watch* sont couramment employés dans les conversations courantes. Les mêmes verbes sont employés comme partie des locutions verbales. En conséquence, *see to it*,

come up, have discussion ou *affair* se rencontrent souvent dans les conversations au quotidien. D'autres verbes, bien qu'ils appartiennent au groupe de base, s'emploient dans des situations spécifiques : *call, send, freeze* se trouvent dans le domaine des télécommunications. Il devient de plus en plus commun d'entendre des verbes mixtes du type *ba out, kɔ off* et *kɔ out*, composés d'un verbe fanti et d'une préposition anglaise dans les conversations des fantiphones scolarisés au-delà du niveau secondaire, conséquence de la saillance des prépositions au niveau du lemme.

Les Conjonctions *But* et *Because*

D'ordinaire les conjonctions LI ne sont pas employées dans les constructions mixtes parce que ce sont des morphèmes de système. Dans le mélange des codes anglais-fanti, cependant, il est très rare de ne pas entendre *but* et *because* dans les échanges de toutes les couches de la population scolarisée, même si les membres prétendent ou croient parler leur langue maternelle. Les fantiphones ne constituent pas une exception. En fait, les deux sont presque devenues des emprunts : elles sont employées de manière inconsciente au lieu de leurs équivalents fanti qui fonctionnent de façon identique, syntaxiquement parlant.

But est identifié par le site internet The Internet Grammar of English d'abord comme une conjonction de coordination. Son rôle principal est de rejoindre (coordonner) des éléments (mots et propositions) de valeur syntaxique égale mais qui s'opposent sémantiquement les uns aux autres. La même source lui attribue un deuxième rôle : « *In informal spoken English, and and but are often*

used as false coordinators, without any real coordinating role. » et fait cette remarque à partir d'un extrait : « *Here, the word but...does not coordinate any conjoins. Instead, it initiates [the] utterance, and introduces a completely new topic.* » Dans ce rôle, *but* peut commencer un énoncé. Par contre, *naaso*, l'équivalent fanti de *but* ne s'emploie que pour coordonner des propositions et ne commence pas d'habitude l'énoncé, sauf si cet énoncé exprime une arrière-pensée. Mais *but* est employé et comme marqueur de discours et comme conjonction, conformément à l'usage anglais. Les énoncés qui suivent illustrent les deux emplois.

33a. Nkye ope de ofa straight but yebebian Cape Tech o ?

cond.ps.3ps.aimer.COMP.3s.passer.droit.mais1pl.fut.descendre.à.Cape.Tech.

interro.

But rejoint ici deux idées de valeur égale mais qui s'opposent sémantiquement. C'est-à-dire que la route qui mène droit ne passe pas à *Cape Tech*. Le *but* fonctionne exactement et comme il fait dans les phrases composées anglaises, bien que *naaso* aurait rempli la même fonction et occupé le même espace syntaxique. Il est donc difficile de déterminer d'où la structure abstraite provient. Confrontons 33a aux deux énoncés monolingues suivants:

33b. He had wanted to go straight but we will alight at Cape Tech.

33c. Nkye ope de ofa straight naaso yebebian Cape Tech o ?

Le fait est que *but*, sans définition lexicale, est un morphème de système tardif jointif. Ceci devrait le rendre difficile à insérer au lieu de *naaso*, mais ce dernier n'est guère employé par les scolarisés de toutes les couches. La facilité de

l'emploi de cette conjonction indique de façon biaisée l'activation de ce morphème au niveau lemmatique, sans référence à *naaso*. L'autre emploi de *but* comme marqueur discursif est plus commun même que son emploi comme conjonction. Cette fonction de *but* n'est pas compatible à l'emploi de *naaso*. Regardons cette transcription d'une chaîne parlée :

34. ...Teacher dza onyim ara nye de, fine, academic excellence, na wankasa wo life no innruin no kɛse. Ono na wɔpɛ. **But** de ehu w'ankasa ibotum amanage wo ... wo affairs...

But ici ne rejoint pas les idées exprimées dans les énoncés qu'il semble lier. Il sert d'une sorte d'embrayeur ou d'interjection sans valeur lexicale réelle.

Quant à *because*, il est identifié par le site [The Internet Grammar of English](#) comme un subordonnant qui lie deux propositions de valeur syntaxique inégale. En grammaire traditionnelle, on dirait plutôt qu'il lie une proposition indépendante à une proposition subordonnée complément circonstanciel de cause. L'idée exprimée dans la dernière justifie l'idée exprimée dans la première. En contraste à l'ordre morphémique rigide suivi par les coordonnants, les subordonnants ne doivent pas nécessairement se mettre entre les idées liées : ils doivent seulement introduire la subordonnée, que celle-ci précède ou suive la principale. Telles sont les conditions régissant *because* dans la grammaire de l'anglais.

L'équivalent fanti de *because*, c'est soit *osiandɛ* (entre les deux propositions : CC de cause, *parce que*), soit *ɔnam de ...ntsi* (où la principale suit la subordonnée : CC de raison, *puisque*). Les deux remplissent des fonctions

identiques à celle de *because*, donc il est possible d'argumenter que *because* occupe l'espace syntaxique projeté par l'un des deux équivalents selon les provisions du modèle MLF sous le mélange classique. Cet argument est fort croyable étant donné que si *because* introduit la proposition subordonnée en position initiale, *ntsi* précède parfois la principale. Mais cet argument rencontre des problèmes quand on considère le mélange de codes comme composé. Avant d'entrer dans les détails, prenons des exemples.

35a. Beebi a yetse no, bebre nyim de ye ye Mfantsefo because
 endroit.rel.1pl.habiter.dét.déf.beaucoup.savoir.COMP.1pl.être.fanti.pl.parce.
 fie yeka mfantse.
 que.maison.1pl.parler.fanti.

Because introduit la proposition subordonnée CC de cause qui justifie l'idée exprimée dans la principale. La présence de la conjonction est la seule condition qui confère le caractère de composante mixte à la proposition subordonnée. D'ailleurs, il occupe l'espace syntaxique qu'aurait occupé *osiande*. Ce fait donne de la force à l'argument considéré ci-dessus. Cependant, statistiquement, l'occurrence de *because* est beaucoup plus fréquente qu'*osiande*. Notre constat est que l'usage de *because* est beaucoup plus spontané et naturel qu'*osiande* dans les interactions verbales des fantiphones scolarisés de toutes les couches sociales. La raison en est que le lemme de *because* est plus saillant dans le lexique mental du scolarisé que celui de son équivalent fanti. Ainsi, il est appelé beaucoup plus facilement.

Concernant la comparaison des structures, la structure mixte ressemble tant à celle de *because* dans des structures anglaises qu'à celle projetée par *osiande* dans des phrases complexes fanti. En comparant 35a à 35b et c, nous réalisons la vérité de ce propos :

35b. Where we live, many know that we are Fantis because, at home, we speak fanti.

35c. Beebi a yetse no, bebre nyim de yeye Mfantsefo osiande yeka mfantse. wo fie.

Nous voyons ici une ressemblance de structure abstraite sous-tendant l'insertion des deux équivalents. Donc, ici, il n'est pas entièrement possible d'assigner la création d'espace pour le morphème LI à son équivalent LM. D'ailleurs, nous constatons que *fie* suit immédiatement le subordonnant. Cet ordre syntaxique n'est pas permis par la syntaxe fanti qui met les CC de lieu aux périphéries de l'énoncé, surtout à droite, comme il se trouve dans 35c. Par contre, le CC de lieu anglais est beaucoup plus mobile. Nous voyons donc que la micro-structure abstraite de *subordonnant+CC* est transposée intégralement de l'anglais vers l'énoncé mixte. Pour cette raison, *fie* est apparu sans le *wo* obligatoire qui lui confèrera le statut de CC de lieu dans l'énoncé monolingue (cf. 35c). En guise de conclusion, *because*, en tant que jointif, n'est pas censé facilement remplacer *osiande* de même que *that* (complétive), *of*, *in*, *with*, etc. Le fait que ces deux conjonctions *but* et *because* s'emploient de façon si répandue indique, comme le font les autres indices lexico-grammaticaux discutés dans ce chapitre, que l'ACIP ou le mélange de codes chez notre population est du type composé.

Nous notons enfin que *and, or, so, yet, etc.* ne figurent pas dans nos données. Nous ne pouvons pas expliquer cette absence. Il faudra plus de recherche pour s'en rendre compte.

Conclusion partielle

Tout au long du présent chapitre, nous avons essayé de démontrer que l'emploi des morphèmes de contenu d'origine anglaise dans les interactions quotidiennes censées être en fanti constitue la source d'une langue matrice composée dont les éléments de surface ainsi que les éléments du substrat proviennent des deux langues. Nous avons aussi découvert que les morphèmes de contenu LI introduits dans les composantes mixtes entraînent souvent la réalisation des structures superficielles rares ou inconnues en fanti. C'est le même phénomène que Backus (2003) étudie en profondeur. Il remarque (ibid.:46) que :

Enough evidence is in place to at least suggest that codeswitching will often function as one of the processual mechanisms for structural change. Because of this, it results from the same intentional or non-intentional causal mechanisms that are ultimately responsible for change. Codeswitching and change are just found at different levels...codeswitching coming first.

Backus (loc.cit.) note que « *the changes it [codeswitching] helps bring about tend to be by-products rather than specifically selected targets. The eventual change can be achieved in various ways, depending on the nature of the codeswitched element...* »

Le quatrième chapitre contiendra la vérification des hypothèses, les implications pédagogiques de nos résultats et des recommandations des solutions au problème de l'ACIP composée.

CHAPITRE QUATRE

VALIDATION DES HYPOTHESES ET IMPLICATIONS DIDACTIQUES

Introduction

Ce chapitre est une rédaction à deux phases : d'abord, nous allons présenter nos découvertes à la lumière des hypothèses et des questions de recherche que nous avons formulées au départ. Ensuite, nous allons considérer les implications pédagogiques de ce type de mélange vis-à-vis la politique linguistique et les pratiques. Le chapitre clôturera avec des suggestions vis-à-vis des effets identifiés.

Validation des Hypothèses

Nous avons commencé cet exercice avec ce souci de base : de découvrir le type de mélange de codes courant parmi les étudiants parlant le fanti à l'université de Cape Coast et la (ou les) raison(s) de l'existence de ce type. Afin d'y trouver des réponses, nous avons formulé deux hypothèses que nous avons testées au cours de l'enquête.

En ce qui concerne la première hypothèse, nous avons constaté que le type de mélange de codes fanti-anglais est composé plutôt que classique. Nous avons vu que les items LI (c'est-à-dire d'origine anglaise) projettent leurs espaces syntaxiques dès le niveau lemmatique que leurs équivalents LM (fanti) occupent les mêmes espaces ou non. Bien que l'ordre morphémique et les morphèmes de système tardifs externes soient tous d'origine fanti, les structures abstraites des

composantes mixtes (LM+LI) reflètent aussi la structure abstraite anglaise. En plus, la réalisation des flots LI est un signe qui prouve notre première hypothèse : les processus de production langagière spécifique au fanti s'arrêtent momentanément, cédant lieu à ceux de l'anglais. Un dernier signe de la validation de la première hypothèse est ceci : les morphèmes de contenu LI appellent, au niveau de surface, des allomorphes LM parfois différents de ceux appelés par les équivalents LM. Ceci ne se passerait pas s'il s'agissait du type classique. Il est aussi à noter que certaines structures se produisent qui sont attribuables à l'insertion des morphèmes de contenu LI car ces structures n'existent pas dans l'usage du fanti monolingue. C'est ce que Backus (2003 :6) appelle *lexically induced structural change*. Cette validation nous permet de décrire la LM dans l'ACIP fanti-anglais comme composée ou hybride.

Pour ce qui est de la deuxième hypothèse, nous avons proposé que le mélange composé soit dû à l'accès inadéquat au vocabulaire du fanti, au niveau abstrait (mental) lors de la production orale en fanti. Dans la recherche des preuves de cette inadéquation, nous avons entrepris des procédés aptes à exposer ces lapsus psycholinguistiques sous forme d'interviews expérimentales sur des sujets de tous les jours. La suite en est que, des dix répondants, nul n'était capable d'escamoter l'appel spontané aux éléments lexicaux anglais en dépit des précautions prises et par l'intervieweur et par les répondants contre cet appel. En outre, les répondants ont exhibé d'autres signes indirects de cet accès inadéquat, tels que les hésitations et les circonlocutions. Rappelons encore que la majorité des étudiants ayant rempli le questionnaire ont indiqué la saillance des éléments

LI dans le lexique mental par rapport aux équivalents LM. Ainsi, ces procédés ont pu livrer de l'évidence dans cette direction. Un troisième procédé consistait à vérifier, au cours des conversations spontanées et naturelles, si l'interlocuteur connaissait l'équivalent fanti de tel ou tel terme anglais qu'il avait employé. Certes, d'aucuns ont pu le trouver facilement sans beaucoup de peine ; d'autres n'ont pu le produire qu'après beaucoup de stress. Une troisième catégorie n'a pas pu le trouver. La troisième preuve provient des réponses fournies aux questions du questionnaire. Une majorité non négligeable des enquêtés ont confessé qu'ils ne pouvaient pas *ne pas* mélanger les codes en parlant le fanti. La même confession a été faite par certains interviewés. Ceci confirme la LM composée chez la population cible.

En guise de réponse à la troisième question de recherche portant sur l'impact du mélange des codes sur le répertoire linguistique bilingue, nous notons que la présence des éléments anglais plus accessibles que les équivalents fanti contribue au cycle vicieux dans lequel le Fantiphone bilingue se trouve contraint d'extérioriser ses pensées en code mixte, ce qui renforce la saillance des éléments anglais dans son lexique mental d'une part, et d'autre part, affaiblit davantage celle des éléments fanti. Ils font donc preuve de bilinguisme soustractif.

Implications didactiques

A partir des résultats, il est clair que notre population cible et, par extension, les fantiphones scolarisés font généralement preuve de bilinguisme soustractif, grâce à la prééminence de l'anglais d'une part, et de la relégation des langues ghanéennes dont le fanti, dans des cercles éducatifs et des autres situations

formelles généralement. Ce constat a des retombées pour la politique linguistique au niveau national, et aussi pour la pédagogie du fanti au niveau de la salle de classe.

D'abord, les instances éducatives doivent reconsidérer, une fois de plus, la politique linguistique en vue de revaloriser les langues locales, dont le fanti. Nous ne suggérons en aucune circonstance que l'anglais soit remplacé par une langue locale, à l'instar du modèle indonésien : ce serait trop idéaliste. Nous savons que Stern (1993), Crowl et al. (1997) et Hudelson (1987), par exemple, recommandent que l'instruction scolaire soit dispensée dans la langue maternelle de l'enfant. Face à la réalité du sous-développement lexical du fanti vis-à-vis de l'anglais, nous ne croyons pas que ce soit une option immédiatement réaliste et réalisable. Alors, nous préférons une voie du juste milieu. Nous proposons, partiellement en consonance avec ces chercheurs, que les langues locales soient enseignées et apprises jusqu'au niveau secondaire et qu'un niveau de compétence vérifiable en langue nationale fasse partie des qualifications exigées d'un candidat ghanéen pour le niveau tertiaire de l'éducation.

Au niveau pratique, i.e., dans les salles de classe, les professeurs doivent reconsidérer la réintroduction de certains aspects de la méthodologie dite grammaire-traduction, surtout aux niveaux de base. Dans toute leçon, l'opportunité existe pour l'apprentissage des équivalents fanti des concepts dénommés communément en anglais. Nous croyons que l'intérêt des apprenants pour le fanti sera stimulé à telle enseigne qu'ils trouveront la motivation intrinsèque pour vouloir découvrir la langue nationale qu'ils croient connaître.

Ceci exige une révision du programme éducatif des *Colleges of Education* pour mettre plus d'accent sur l'enseignement-apprentissage des langues nationales par les futurs encadreurs, quelque soit leur spécialisation pour qu'ils puissent mettre en pratique ces recommandations. Ceci fait, le fanti sera revalorisé et deviendra, aux yeux des apprenants, une langue à apprendre tout comme l'anglais. L'équilibre désirable sera alors restauré.

Dans des foyers, les parents encouragent les enfants à communiquer exclusivement en anglais, croyant leur procurer un avantage sur leurs camarades de classe éventuels. Nous croyons que c'est une croyance erronée quoiqu'elle mène à des efforts admirables. Les enfants finissent par mépriser les langues locales et devenir des « chauves-souris linguistiques » : ni parfaitement anglophones ni parfaitement fantiphones. Nous recommandons ici que les enfants soient laissés acquérir la langue de l'environnement naturellement et que les parents communiquent avec leurs enfants en langue locale/nationale chaque fois que l'occasion se présente. Si ces recommandations sont prises au sérieux, nous croyons qu'elles aideront à ralentir, et éventuellement à défaire le déclin du fanti et des autres langues menacées. Si, par contre, nous, en tant que nation ou société, négligeons, voire refusons, d'entreprendre des mesures de maintien de nos langues nationales, il arrivera un jour où, dans les mots de Hugh Masekela, nos tombants diront d'eux-mêmes : « *Oh, they say we used to be Africans* »

Conclusion partielle

Dans ce chapitre, nous avons pu mettre en évidence la nature composée de l'ACIP chez la population cible de l'étude, sa raison d'être et les implications

didactiques du phénomène. Ces dernières comportent des recommandations que nous croyons aptes à résoudre le problème du bilinguisme soustractif en ascendance parmi les bilingues anglais-fanti.

CONCLUSION GENERALE

Cette étude est née de l'observation qu'un bon nombre de jeunes Fantiphones scolarisés n'arrivent pas à s'exprimer en fanti sans avoir recours à des éléments du lexique anglais dans les interactions quotidiennes. L'objectif spécifique en était d'abord de déterminer la nature exacte de l'ACIP comme elle est réalisée dans les discours des étudiants fantiphones de l'Université de Cape Coast, puis, d'en découvrir les causes de la manifestation de ce type d'ACIP chez lesdits étudiants. Cet objectif atteint, nous prônerions des solutions aux problèmes identifiés.

Pour l'étude, nous avons adopté une approche hybride, quantitative et qualitative à la fois. Par conséquent, nous avons utilisé trois instruments de recherche : le questionnaire, l'observation et l'entretien non-structuré. Les questionnaires ont été administrés dans un cours de *Communicative Skills* afin d'assurer la distribution aléatoire. Nous avons récupéré 43 copies d'un total de 60. Concernant l'observation, elle a eu lieu dans des situations de communication naturelles. Ainsi, nous avons ramassé beaucoup d'énoncés mixtes. Les entretiens ont été menés auprès de onze participants tirés des Facultés des Lettres Modernes, des Sciences Naturelles et des Sciences de l'Education, dont trois maîtrisards. Souvenons-nous que c'était une expérience pour vérifier la compétence lexico-syntaxique des participants en fanti

Quant à l'analyse des données, nous avons adopté l'approche qualitative pour les énoncés mixtes qui constituent la partie majeure de nos données.

L'examen et l'explication de ces énoncés se sont basés sur les contraintes de Gumperz (1982, 1987), de Poplack (1988, 2001), ainsi que celles de Myers-Scotton (1993, 1997) et de Myers-Scotton et Jake (2000a, 2000b ; 2001), car ces contraintes regardent les aspects structuraux du mélange des codes.

L'analyse de la section B du questionnaire révèle que les fantiphones éprouvent généralement des difficultés de repérer les morphèmes de contenu fanti recherchés soit parce qu'ils ignorent ces morphèmes de contenu, soit parce qu'ils trouvent les équivalents anglais plus faciles à « déterrer » du lexique mental. En outre, nous avons observé que les interviewés n'ont pas pu s'empêcher du mélange des codes malgré leurs efforts dans cette direction. La saillance des morphèmes de contenu anglais bloque l'accès aux éléments fanti lors des interactions spontanées à l'oral chez la plupart des ces gens.

Nous avons noté que les éléments LI projettent leurs espaces syntaxiques dès le niveau du lemme. Ils contribuent ainsi à la formation du cadre morphosyntaxique dans lequel ils s'insèrent avant la réalisation des structures de surface. Ce processus se voit particulièrement dans les cas des verbes anglais et dans la prédication copulative mixte incorporant l'adjectif anglais. La participation active des éléments LI dans ladite formation du cadre déclenche des constructions « étrangères » au fanti.

Nous attribuons la difficulté d'accès au rôle privilégié que joue l'anglais dans toutes les facettes de la vie nationale, surtout dans l'éducation formelle. En conséquence, nous avons proposé une révision de la politique linguistique au

niveau national, en vue d'une revalorisation des langues nationales, en l'occurrence, du fanti. Nous avons aussi prôné un retour partiel à la méthodologie traditionnelle pour que l'apprenant bilingue développe le bilinguisme équilibré ou composé, et non le bilinguisme coordonné ni le bilinguisme soustractif en faveur de l'anglais.

A l'endroit du foyer (puisque'il est la première école de l'enfant), nous avons recommandé que les parents cessent de contraindre leurs enfants à acquérir l'anglais comme langue première, mais de leur permettre d'acquérir l'une des langues nationales à tel point qu'il en aient aussi la compétence lexicale, non seulement la compétence grammaticale.

Nous avons apporté notre pierre, quelque petite que ce soit, au débat sur le mélange des codes l'un des phénomènes issus du contact des langues et surtout entre le fanti et l'anglais. Nous savons que ce travail est loin d'être le dernier mot sur le sujet : il y aura toujours à redire. Plus de recherche du type longitudinal sera nécessaire pour déterminer les processus de transformation de langue matrice de LM simple en LM composée chez les enfants exclusivement fantiphones à l'origine. De même, il est possible de mener des études approfondies sur l'impact exact de la LM composée sur la capacité des Fantiphones scolarisés d'encoder et de décoder le fanti à l'écrit. Il serait enfin possible de mener une recherche sur chaque type de composante mixte, à savoir, nominale, verbale, adjectivale, etc., ainsi que sur la prédication copulative.

En guise de conclusion, disons ceci : ce travail s'inscrit dans une riche tradition de recherche en linguistique de contact des langues et ce n'est pas la finale. Il y aura certainement d'autres.

REFERENCES

ACQUAAH, G. R. et al. (1941):

Fante Word-List with Rules of Spelling. Cape Coast :
Methodist Book Depot.

ADJABENG, D. (1980):

**Maps of Ghanaian Languages, List and Classification of
Indigenous Ghanaian Languages.** Legon : Institute of
Linguistics/Asempa Publishers.

AKOSA, T. (2005):

The Role of GIBLLT. Accra : GIBLLT.

http://www.gillbt.org/index.php?option=com_content&task=view&id=25&Itemid=46

AL-KHITAB, H. (2003):

« Language Alternation among English and Arabic Youth
Bilinguals : Reflecting or Constructing Social Realities? » In
Bilingual Education and Bilingualism. 6 (6), pp 409-422

AMUZU, D. S. Y. (2000):

« Problèmes du Bilinguisme au Ghana ». In KUUPOLE, D. D.
(éd.): **Co-existence of Languages in West Africa: A
Sociolinguistic Perspective.** Takoradi: St. Francis Press, pp 72-
87

AMUZU, E. K. (2005a):

Ewe-English Code-switching : A Case of Composite rather than Classic Code-switching. Thèse non publiée du Ph. D. de l'Australian National University. Canberra : ANU

AMUZU, E. K. (2005b):

« Revisiting the Classic Codeswitching-Composite Codeswitching Distinction : A Case Study of Nonverbal Predication in Ewe-English Codeswitching ». In **Australian Journal of Linguistics**, 23 (1), pp 127-151

AMUZU, E. K. (2005c):

« Codeswitching in Ghana : Still the Third Tongue of the Educated ? » In ADIKA, G. S. K. (éd.) **The Legon Journal of the Humanities**. 16, pp 27-53

ANDOH-KUMI, K. (1999):

« Chapter One : Apala School and Erokosa Teacher Training College » in AMISSAH, P. et al.: **IEQ2/Ghana Final Report : The Implementation of Ghana's School Language Policy.**

Accra: USAID :

<http://www.ieq.org/publications.html/SchLang>.

ASILEVI, F. (2001):

« English-Ghanaian Language Code-Switching in Conversational Discourse: Our Third Tongue or Faddism? » In

**KUUPOLE, D. D. (éd.) New Trends in Languages in Contact
in West Africa. Takoradi : St. Francis Press, pp 61-76**

ASILEVI, F. (1990):

**Ewe-English Code-switching in Conversational Discourse :
A Case of English as a Second Language in Ghana. Mémoire
non publié de la M. A. Accra : University of Ghana.**

AZUMA, S. (1997):

**« Lexical Categories and Code Switching : A Study of
Japanese/English Code Switching in Japan. » In The Journal
of the Association of Teachers of Japanese 31 (2), pp 1-24**

BARTELS, F.L. et ANNOBIL, J.A. (1952):

**Mfantse Kasafua Dwumadzi. A Fante Grammar of
Function. Cape Coast : Methodist Book Depot.**

BACKUS, A. (2003):

**« Codeswitching and Language Change : One Thing leads to
Another ? » In International Journal of Bilingualism 9 (3), pp
307-340.**

BAYLON, C. (1996):

**Sociolinguistique : Société, Langue et Discours. Paris:
Nathan. Coll. Nathan-Université.**

BOCK, K. et LEVELT, W. J. M. (1994):

«Language Production : Grammatical Encoding.» In
Gernsbacher, M.A. (éd.): *Handbook of Psycholinguistics*. New
York : Academic Press, pp 941-982.

CROWL, T. et al. (1997):

Educational Psychology. Windows on Teaching. Madison,
MI : Brown & Benchmark.

Daily Graphic, Accra : Graphic Communications Ltd.

DIXON, R. M. W. (1982)

Where Have All the Adjectives Gone? The Hague: Mouton
Publishers

DIXON, R. M. W. (1997):

The Rise and Fall of Languages. Cambridge: Cambridge
University Press.

DOWNES, W. (1998):

Language and Society. 2^e édition. Cambridge : Cambridge
University Press.

DZAMESHIE, A. (1994):

*Communicative Competence and Code Choice: The case of
codeswitching by a bilingual family*. Accra: Document non
publié.

DZAMESHIE, A. (1996):

**Toward a Global Explanation of Unmarked Codeswitching:
Evidence from Ewe-English Codeswitching.** Accra:
Document non publié.

DZINYELA, J. M. (2001):

**Transforming Language Policy through Dialogue and
School-based Research.** CRIPEQ Project, USAID document
no. PN-AC-071:

<http://www.ieq.org/publications.html//SchLang>.

EDU-BUANDOH, D.F. (2006)

**Multilingualism in Ghana: An Ethnographic Study of
College Students of the University of Cape Coast.** Thèse non
publiée du Ph. D. de l'University of Iowa. Iowa : University of
Iowa.

FASOLD, R.W. (1984):

The Sociolinguistics of Society. Oxford : Basil Blackwell.

FISHMAN, J. (1972):

The Sociology of Language. Rowley (Mass.) : Newbury House
Publishers.

FORSON, B. (1979):

Code-Switching in Akan-English Bilingualism. Thèse non
publiée du Ph. D.de l'UCLA. Los Angeles : UCLA

FRODESEN, J. et EYRING, J. (1997):

Grammar Dimensions: Form, Meaning and Use. 2e Edition.

Boston: Heinle and Heinle.

FULLER, M. C. (2004):

Chapter on Volume I: Notes. Cambridge,

MA : Massachusetts Institute of Technology.

GARDNER-CHLOROS, P. (1983) :

« Code-switching : approches principales et perspectives. » In

La Linguistique 19 no.2, pp 21-53.

GARDNER-CHLOROS, P. (1997):

« Code-switching : Language selection in three department

stores in Strasbourg. » In COUPLAND, N. et JAWORSKI, A.:

Sociolinguistics: A Reader and Coursebook. London :

Macmillan, pp 361-375

GHANA HOME PAGE (2007):

« English only, no more Vernacular». In **General News of**

Friday, 17 May, 2002. Site internet :

<http://www.ghanaweb.com/GhanaHomePage/NewsArchive/>

[artikel.php?ID=24149.](http://www.ghanaweb.com/GhanaHomePage/NewsArchive/artikel.php?ID=24149)

GORDON, R. G., Jr. (éd.) (2005):

Ethnologue : Languages of the World. Dallas, TX : SIL

International. 15^e édition. Version internet :

[http://www.ethnologue.com/.](http://www.ethnologue.com/)

GUMPERZ, J. J. (1982, 1987):

Discourse Strategies. Studies in Interactional Sociolinguistics. Cambridge : Cambridge University Press.

HUDLESON, S. (1987):

«The Role of Native Language Literacy in the Education of Language Minority Students. » In *Language Arts*, 64, pp 827-841

HUDSON, R. A. (1999):

Sociolinguistics. 2^e édition. Cambridge : The Press Syndicate of the Cambridge University. Cambridge Textbooks in Linguistics Collection.

KEDREBEOGO, G. (2000):

« The Case of the Koromba ». In KUUPOLE, D. D. (éd.) **Co-existence of Languages in West Africa: A Sociolinguistic Perspective.** Takoradi: St Francis Press, pp 13-41

KISTER, K. (1992):

« Dictionaries Defined ». In *Library Journal* 117 (11), pp 43-46

KUUPOLE, D. D. (2000):

«Linguistic Gymnastics among the Educated Dagaara : A Case of Languages in Contact » In KUUPOLE, D. D. (éd.) **Co-existence of Languages in West Africa: A Sociolinguistic Perspective.** Takoradi : St Francis Press, pp 103-113

LABOV, W. (1971):

« The Notion of 'System' in Creole ». In HYMES, D. (éd.)
(1971d): **Pidginization and Creolization of Languages.**
London and New York : Cambridge University Press, pp 447-
472

LECLERC, J. (2005):

« Les Langues par Continent ». In **L'Aménagement
Linguistique dans le Monde.** Québec : TLFQ, l'Université
Laval. Site internet :
<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/Langues/1>

LEVELT, W. J. M. (1989):

Speaking : From Intention to Articulation. Cambridge, MA :
MIT Press.

MATTHEWS, P. H. (1997):

Oxford Concise Dictionary of Linguistics. Oxford : Oxford
University Press. Oxford Paperback Reference Collection.

MENSAH, I. C. (1992):

**English-Fanti Code-Mixing in Conversational Discourse.
The Case of English as a Second Language in Ghana.**
Mémoire non publié de la M. A. Accra : University of Ghana.

MUYSKEN, P. (2000):

Bilingual Speech : A Typology of Code-mixing. Cambridge :
Cambridge University Press.

MYERS-SCOTTON, C. (2005):

Multiple Voices : Introduction to Bilingualism. Malden, MA
:Blackwell Publishers.

MYERS-SCOTTON, C. (2002):

**Contact Linguistics. Bilingual Encounters and Grammatical
Outcomes.** Oxford : Oxford University Press.

MYERS-SCOTTON, C. (1993; 1997):

**Duelling Languages. Grammatical Structures in
Codeswitching.** Oxford : Clarendon Press.

MYERS-SCOTTON, C. et JAKE, J. (2001):

« Explaining Aspects of Codeswitching and Their
Implications ». In NICOL, J. (éd.): **One Mind, Two Languages:
Bilingual Language Processing.** Oxford : Blackwell, pp 84-
116

MYERS-SCOTTON, C. et JAKE, J. (2000a):

« Four Types of Morpheme : Evidence from Aphasia,
Codeswitching and Second Language Acquisition ». **Linguistics**, 38 (6), pp 1053-1100

MYERS-SCOTTON, C. et JAKE, J. (éds.) (2000b):

« Testing a Model of Morpheme Classification with Language
Contact Data ». In **International Journal of Bilingualism** 4 (1)
(edition special), pp 1-8

NARTEY, J. (1982)

« Code-Switching: Interference or Faddism? » In
Anthropological Linguistics 24 (6), pp 183-192

OSGOOD, C. E. et ERVIN, S. M. (1954, 1965)

«Second Language Learning and Bilingualism ». In **Journal of
Abnormal and Social Psychology**, Supplement 49, pp 139-146

OWIREDU, P. A. (1964):

« Proposals for a National Language for Ghana ». In **African
Affairs** 63 (251). Oxford : Oxford University Press, pp 142-145
1989, **Oxford English Dictionary**. 2^e édition, : Oxford : Oxford
University Press. Site internet : <http://dictionary.oed.com/cgi/>

POPLACK, S. (2001):

Code-switching (linguistic) :

<http://aix1/uottowa.ca/~sociolx/CS.pdf>

POPLACK, S. (1980):

« Sometimes I'll Start a Sentence in English y Terminó en
Español : Toward a Typology of Code-switching » In
Linguistics 18 (7/8), pp 581-618.

SCHWISCHAY, B. (2002):

Introduction à la Syntaxe Structurale de L. Tesnière.
Osnabrück : Universität Osnabrück.

SOSU, A. E. (1992):

«Multilingualism and Problems of Choice of Indigenous Official Language in the West African Sub-region.» In *Asemka* 7, pp 113-127

STERN, H. H. (1994):

Fundamental Concepts of Language Teaching. Oxford : Oxford University Press.

TABOURET-KELLER, A.(1969):

« Plurilinguisme et Interférence. » In *La Linguistique : Guide Alphabétique.* Paris : Denoël, pp 25-60.

TESNIERE, L. (1959):

Elements de Syntaxe Structurale. Paris : Klincksieck.

THE INTERNET GRAMMAR OF ENGLISH (2008):

«The Base Form@ The Internet Grammar of English.htm»
<http://www.ucl.ac.uk/internet-grammar/verbs/xverb2.htm>

VOEGELIN, C. F. et VOEGELIN, F.M. (1977) :

Classification and Index of the World's Languages. New York : Elsevier North Holland.

WARDAUGH, R. (1992):

An Introduction to Sociolinguistics. 2^e édition. Oxford : Blackwell.

WEINHOLD, K. (2000)

Linking Verbs. University of Oregon.

<http://grammar.uoregon.edu/verbs/linking.html>

WEINRICH, U. (1970):

Languages in Contact. The Hague: Mouton

WIKIPEDIA (2008):

« Fante Language»

http://en.wikipedia.org/wiki/Fante_language

WIKIPEDIA (2008)

« English Language»

http://en.wikipedia.org/wiki/English_language

WILLIAMSON, K. et BLENCH, R. M. (2000):

« Niger-Congo». In HEINE, B. et NURSE, D. (éds.) **African Languages : an Introduction.** Cambridge : Cambridge University Press.

WONG FILMORE, L. (1991):

« When Learning a Second Language Means Losing the First».

In **Early Childhood Research Quarterly** 6, pp 323-346.

YULE, G. (2003):

The Study of Language. Cambridge: Cambridge University Press.

APPENDICE A

UNIVERSITY OF CAPE COAST
DEPARTMENT OF FRENCH
SURVEY QUESTIONNAIRE

We are conducting a survey into multilingualism and cross-linguistic influence among the students of UCC. This is part of a study that is purely academic in nature: the results thereof will not be used for any other purpose. We would be very grateful if you took a few moments to react to the items below. Please answer the questions as accurately as possible to enable us get a precise picture of the situation. We guarantee that any information you will provide will be treated in complete confidence: only the principal researcher will have access to it. While it is desirable that you answer all the items, you may decide not to answer any question you would rather not answer. It is important for us to have your contact details so that we can contact you if there is the need to follow up on the information provided in the questionnaire. For any further information, please contact the principal researcher, Baba K. HARUNA (mobile: 024-3604705). Thank you.

SECTION A

STUDENTS' LINGUISTIC REPERTOIRE

1. What local (Ghanaian) language(s) do you speak?
(a)..... (b)
(c)..... (d).....
(e)..... (f)
2. Do you speak any foreign language(s) **excluding English**?
Yes [] / No [] (please tick)
3. If yes, which language(s)?
(a)..... (b)
(c).....
4. Arrange all the languages you speak and understand in descending order of fluency, i.e., starting with the one you speak and understand best.
(a)..... (b)
(c)..... (d).....
(e)..... (f)

5. What local language(s) do you read?
 (a)..... (b)
 (c).....
6. What local language(s) do you write?
 (a)..... (b)
 (c).....
7. What is you mother's first language(s) (mother tongue)?
 (a)..... (b)
 (c).....
8. .What is your father's first language(s)?
 (a)..... (b)
 (c).....
9. What language(s) do you consider your first language(s)?
 (a)..... (b)
 (c).....
10. Have you ever studied any local/ Ghanaian language(s) formally in school setting? Yes [] / .No [] (please tick)
11. If yes, which local language(s) did you study?
 (a)..... (b)
 (c).....
12. If yes, at/ up to which level did you study it/ them?
 (a) JSS [] (b) SSS [] (c) Training College [] (d) University []
13. If the answer to item 10 is no, why did you not study any?

14. .How many years of formal education have you had? (Please tick)
 Less than 10 years [] 10-14 years [] 14-17 years []
 17-20 years [] More than 20 years []

15. For how many years have you studied English as a subject?

Less than 10 years [] 10-14 years [] 14-17 years []

17-20 years [] 20 years+ []

If you understand and speak Fante (Fanti, Mfantse), please continue by answering the questions under section B; if you do not, then go to section C.

SECTION B

CODE MIXING AMONG FANTE-ENGLISH BILINGUAL STUDENTS

1. Is Fante your native language? Yes [] / No []
2. If no, how did you learn to speak Fante?
.....
.....
3. How would you rate your spoken Fante? (Please tick one)
Excellent [] Very good [] Reasonably good [] Inadequate []
4. How would you rate your spoken English? (Please tick one)
Excellent [] Very good [] Reasonably good []
5. With whom do you normally speak Fante? (More than one answer possible)
Family [] Friends [] Any other (please specify).
.....
6. Where do you usually speak Fante? (More than one answer possible)
At home [] In town [] At the market []
In the hall/ hostel [] Other (please specify)
.....
7. Do you mix Fante and English when you are speaking Fante?
Yes [] / No []
8. How often do you mix Fante and English when you are speaking Fante?
Always [] Often [] Sometimes [] Rarely []
9. If you mix English and Fante when speaking, why do you mix the two languages? (More than one answer possible)
It is fashionable []

I do not know the exact Fante terms for the concepts and ideas that I want to convey. []

It is sometimes easier to use the English equivalents instead of the Fante terms in conversation []

Mixing items from the two languages makes the conversation flow []

Other (please explain)
.....

10. If you insert English words and phrases into your speech in Fante,

a. Do you like it? Yes [] / No [] / Don't know []

b. Please explain your answer
.....
.....

c. Can you stop it, i.e., speak 'pure' Fante? Yes [] / No [] / Don't know []

d. Please explain
.....
.....

11. Do you insert Fante items when you are speaking English?

Yes [] / No []

12. If yes, why do you do it?
.....
.....

SECTION C

STUDENT PROFILE

1. Age:.....
2. Male []/ Female []
3. Region of hometown:.....
4. Programme of study:.....
5. Level:.....

THANK YOU VERY MUCH

APPENDICE B

Interview avec Shirley

Shirley (ce n'est pas son vrai nom) était au niveau 400 quand cette interview a eu lieu. Elle a complété ses études depuis lors. L'entretien prend la forme non structurée. Avant l'interview, le but de l'exercice, les conditions sous lesquelles il se déroulerait, les attentes du chercheur vis-à-vis de l'emploi monolingue du fanti et le non emploi d'items anglais ont été explicités à Shirley.

S : Shirley, et B : l'intervieweur.

B.: Ewuraba, isuaa mfantse wo hen?

S.: Ese?

B.: Isuaa mfantse wo hen?

S.: Musuae wo Takorade.

B.: Ntsi aye mfantse wo skuul a?

S.: Maye Fante wo JSS.

B.: JSS nye ebenadze?

S.: Ese?

B.: JSS nye ebenadze?

S.: JSS nye ebenadze?

B.: Nyew.

S.: ɔ(no)nye ebenadze? Wo skuul, meye wo skuul (*n'a pas trouvé l'équivalent*)

B.: Ahaa! Okay, ntsi ebaa university ha, aye mfantse a?

S.: Mennyee mfantse. minyim de meye mfantse a, na mepe de meye edwuma a, wo de metsena beebi a woka mfantse.

B.: Ampa a?

S.: Ehe.

B.: Ebenadze ntsi na edwen de wo de etsena beebi a wotse, woka mfantse?

S.: Memfa no de maye mfantse na mepe de meye edwuma wo ee... FM a, na mese *morokoka* mfantse news, na se menya FM station wo Navrongo a, na mokoka mfantse a worenntse ase...

(B: Worenntse)

Gye de wo de metsena beebi a woka mfantse :Takoradze, Cape Coast...

(B: Takoradze....Apam)... Apam anaa beebi a nkorfo no woka mfantse ; ntsi mohwe

a, noho nnyi mfaso , orombowa me.

B.: Ewo enuanom (ba)ahen?

S.: Ebien*

B.: Ebien?

S.: Mhmm.

B.: Fie wɔka eben kasa?
S.: Yeka mfantse.
B.: Dem a?
S.: Mhmm.
B.: Na ɔwoara wo kurowmu, wo...wo kurowwmu kasa nye ebwo kurowwmu kasa nye ebenadze?
S.: Mo kurowmu kasa ye ahanta.
B.: Ntsi etse ahanta...etse ahanta ?
S.: Menntse ahanta because monnko ho.
B.: O, okay. ennko ho?
S.: Ehee. Mifir Shama.
B.: Shama ha yi ara? Nna ennko?
S.: Nse (nkye) minnyim obiara wo ho.
B.: Wo aber a itwa mu ba skuul?
S.: Mutwa mu ba skuul; minnyim obiara wo ho ntsi moko ho a, moronnkohwehwe obiara wo ho.
B.: Okay. Ntsi ebaa, eye ebenadze wo university?
S.: Meyee English, French na Economics.
B.: Ebena... Ebenadze na se irunnsua adze a, eye?
S.: Ebenadze na murunsua adze a, meye?
B.: Nyew.
S.: Mekenkan mo book.
B.: Eben book na ekan?
S.: Ese?
B.: Eben book dem?
S.: Book biara, eyi biara a m'enyi bobo do a ose de mekenkan biara na makenkan.
B.: Na akenkan... Ntsi iwie skuul a, epe de eye den?
S.: Before a mebeba skuul, ansaana mebeba skuul no nna mowo FM, ntsi muwie a, mebesan ako ho.
B.: Ei! Nna FM, ee, eben FM na ewo?
S.: Muwie a, mebesesa. Muwie a, nna mowo Takwa, muwie a, mepe de metsena ...
B.: Nkran.
S.: ... Nkran anaa Kumase...
B.: Nyoo
S.: ... Ntsi se minya edwuma wo ho a, nna megyae (megyaa).
B.: Na nnye ɔwo na ese epe de eko eyi no a?
S.: FM no?
B.: Mhmm. Eko skuul bio na ebeye lawyer?

S.: Nse enye edwuma a, ebeye den eenya sika na aasow do?
 B.: Aa. A, ntsi epe de eye edwuma?
 S.: Mepe de meye edwuma na minya sika na mosow do, na minya sika bebree na mowar.
 B.: Na ekeye ebenadze?
 S.: Na mekeye ebenadze wo hen?
 B.: Eko skuul wie a, ebeye ebenadze? Esan sow do a, ebeye ebenadze?
 S.: Mesan sow do a, mebeye lawyer na, mbanyimfo no a wobu mbasiafo kwasea no, maatwe hon mu.
 B.: Aatwe hon mu! *That's interesting. I like that!* Ebenadze ntsi na epe de etwe mbanyimfo a woye mbaasiafo kw. . woye hon kwasea no?
 S.: Nseowo de wosesa, wosesa hon abrabo...
 B.: *Oh I see.*
 S.: ... osiande ibinom wo ho a, wonye mbasiafo wo a, nna woegya hon ho, na mbasiafo no nkotsee wahwe mboframba no, onnye (onnye), oye dem a, abofra no ko skuul mpo a, onntum nnhu adze because odwendwen, ntsi motwe hon mu na wuhu de mbra bi wo ho a obotwe hon asowa a, no do beba famu.
 B.: Aa, okay. Na ewo enuanom ahen, baahen?
 S.: Ebien. Meka ho a, yeye ebiasa.
 B.: Wo papa ye eben edwuma?
 S.: Me papa ye...kyerekyerenyi. (elle a hésité)
 B.: Oye kyerekyerenyi. Na ebenadze ntsi na ekaa « kyerekyerenyi » na annka « teacher » ?
 S.: Ese ?
 B.: Ebenadze ntsi na ekaa kyerekyerenyi na annka teacher ?
 S.: Ese de mekaa kyerekyerenyi na mannka teacher ? Nse mfantse, teacher nnyi mu. Kyerekyerenyi na yeka.
 B.: Nyoo, aye adze.
 S.: Borofu no, oye a, obehyehye mu. Oye... unconscious.
 B.: Ehee! Dem adze no edwen ho den?
 S.: O, emi code mixing...
 B.: Code, code mixing anaa de code switching, okay, code mixing na code switching nyinara yebefa no de woye adze kor.
 S.: Ehu de, efa Mfantsefo a,...
 B.: Nyew.
 S.: ... efa hon a wowa... eyi, coastal towns, epo n'ano, efa Takorade, Sekondi, efa Cape Coast, adze kor ntsi a emi modwen de woka borofu, woka mfantse a, wodze borofu hyehye mu. Ehu de hon a wofi Ngyiresi Aborokyrman no a wobedii (wobedzii) hon do no woye aborofu, ntsi wosuaa borofu no ka, ntsi

ehwe a, Mfantsefo no wotum ka borɔfo no paa. Wɔka borɔfo a no ho tsew yie kyen (sen) obi a ofi kurow biara do osiande borɔfo no wosuae fii hɔn nana nkansowa hɔ. Ntsi wɔrekasa a, nna ehɛ de wɔdze bi rehyehyehyehye mu.

B.: Na ɔwo edwen ho den? Oye, ɔye adze papa anaa de omuo anaa de edwen ho den?

S.: O, murunntum nnka de ɔnnye adze papa because erekasa a na ɔaba. Ibi (obi) wɔ hɔ a, ɔnnhye da na ɔye o, na ibi so wɔ hɔ a, ɔakɔ skuul akyer. ɔnntsenaa, ee, Mfantse kurow...

B.: Mfantse, Mfantse asaase do

S.: ...beebi a wɔka mfantse, na osiande ɔakɔ skuul edu ekyir, ntsi ɔpe de osua no kurowmu kasa no, nnye no nyinara na onyim ne mfantse ka, ntsi ɔwo de ɔdze borɔfo hyehye mu.

B.: Ntsi ɔwo edwen de etse mfantse yie paa a?

S.: O, se mepɛ de meka mfantse a memmfa borɔfo nnhye mu a, mubotum maka a meremmfa borɔfo nnhye mu.

B.: Ampa a?

S.: Mhmm.

B.: Nyoo. Ntsi seseiara, epɛ de yeka mfantse a yeremmfa borɔfo nnhye mu ?

S.: Ese ?

B.: Seseiara nna yenka mfantse ɛ?

S.: O, nse seseiara no ɔye... eyi, wɔfre no den? ɔye e, I na ɔwo hen nkɔmbɔdzi, ntsi ibi a enntsee da, ntsi ɔwo de medze...

B.: Menntse mfantse? Ewuradze! Na eben asem nye yi?

S.: Enntsee mfantse no da ntsi ɔwo de medze borɔfo no hye mu. Na ɔye so a, enye wo ɛ... wo nyenkofo bi rekasa a, bi wɔ hɔ a, eka mfantse no a, wɔntse ase ntsi ɔwo de edze borɔfo no hye mu na wɔtse ase yie. Tse de, ebi a makeka de "Ei, w'asopaatse yi, ɔye few o!" Obi a ɔtse Kumase ɔtɔn asopaatse no mpo runnhu adze kor no, ntsi ɔwo de meka de wo mpabowa...

B.: Shoe.

S.: ... ee, "wo shoe yi ye few o!"

B.: Aa, okay. Ma monhwe adze. Enntse nkran so?

S.: Ese?

B.: Enntse nkran so?

S.: Menntse nkran.

B.: Ebenadze ntsi na enntse nkran?

S.: Ebeadze ntsi na menntse nkran?

B.: Na modwen de ekɔr secondary school?

S.: Mokɔr skuul...mokɔr (...) wɔ Takoradze.

B.: Na Takoradze, Nkranfo, hɔn a wɔka nkran nnyi hɔ?

S.: Adze a ɔwo mu no, nse metsenaa Tema so. Metsenaa Tema.

B.: Tema...

S.: Metsenaa Tema.

B.: ... But what happened?

S.: Beɣe eɛ, mfe ebien. Mbre osii a? Nkorfo no, Nkranfo no, woka nkran no, bi no wo ho a wonnka ma onnye dew. Woka kasa no... woka mfantse, nkran no, nna oye apofɔ, apofɔ, ntsi na...

B.: Nyew, nyew.

S.: Wobue hon ano a, wokeka mu...

B.: Tse de Mfantsefo a wotse mpoano.

S.: Ehee, tse de Mfantsefo a wotse mpoano.

B.: (...) Takoradze anaa de eyi.

S.: Ntsi nna kasa no onnye dew.

B.: Onnye wo akondo mpo de ibosua.

S.: Onnye me akondo mpo de mubosua. Nso (naaso) mebaa ha no a muhun de binom ka ma oye fine no na muhun de nka (nkye) owo de musua, but oaka ekyir.

B.: Oaka ekyir.